(A SUIVRE) 1

MENSUEL 10f

(A SUIVRE) 1 FEV. 78

AUCLAIR
"BRAN RUZH"

DOSSIER:
LES CELTES
JAKEZ HELIAS
JEAN MARKALE
XAVIER GRALL

TARDI-FOREST
"ICI MÊME"
Premier chapitre: LE PAYS CLOS

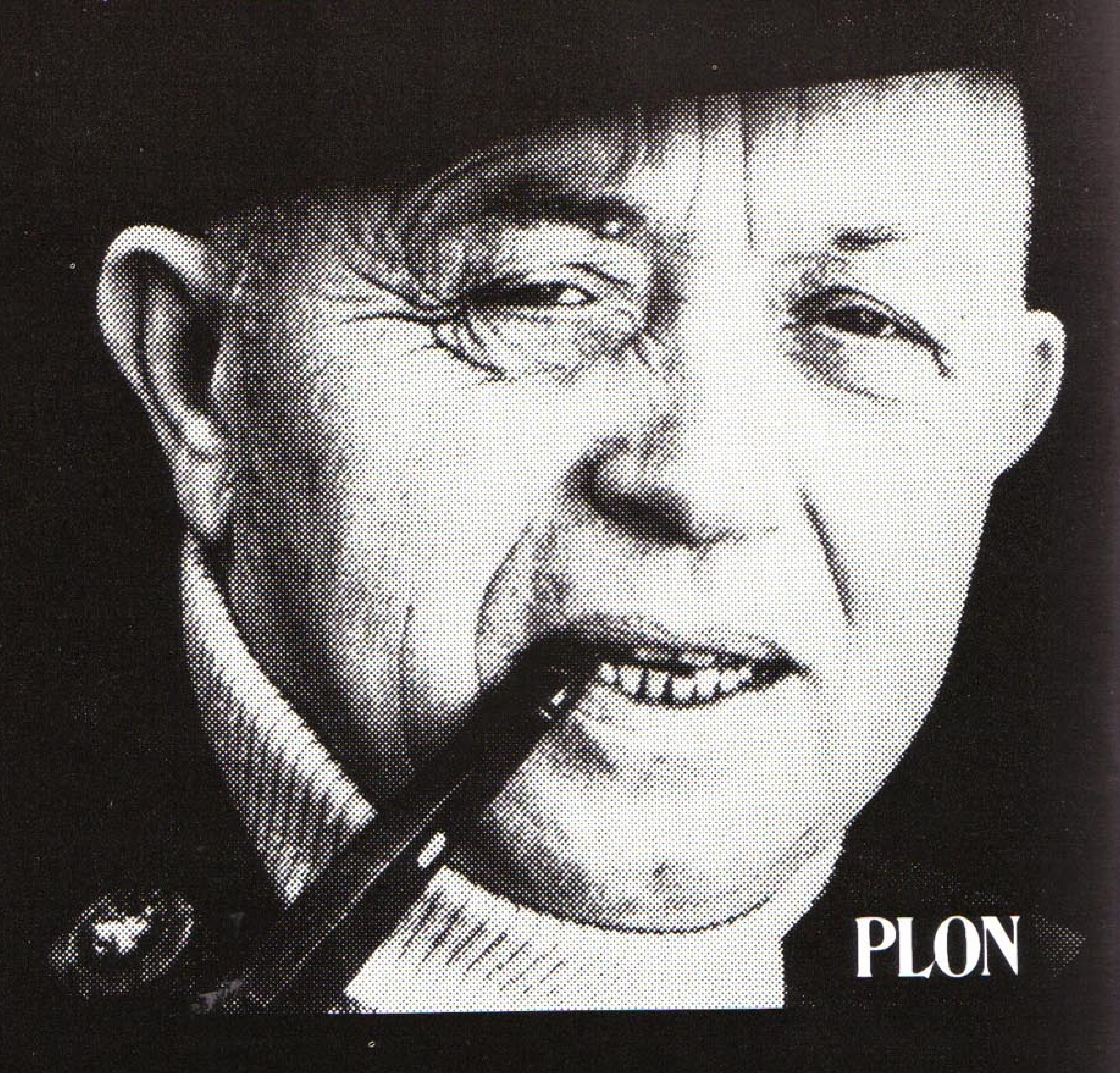
WOUA
WOUA
WOUA

MENSUEL. 10ff. Belgique 70fb. Suisse 6fs. Canada $2.50

PIERRE-JAKEZ HELIAS

Les autres et les miens

Les récits, les contes les légendes de Bretagne recueillis et commentés par l'auteur du **CHEVAL D'ORGUEIL**



PLON

SOMMAIRE

Le récit commence avec l'histoire de l'humanité. Il n'existe pas de peuple sans récit et les récits du monde s'appellent : le mythe, la légende, l'histoire, le roman, la bande dessinée... C'est pourquoi A SUIVRE s'intéressera au récit sous toutes ses formes.
D'une manière toute particulière, le récit est présent dans la bande dessinée dont il faudra bien dire un jour qu'elle est un mode d'expression des plus complets, puisqu'elle combine l'image et le langage, les deux pôles d'un même rêve, l'essence même de l'imaginaire...
A SUIVRE demandera à ceux qui sont les maîtres d'un nouveau genre de s'exprimer en toute liberté. A SUIVRE présentera chaque mois les nouveaux chapitres de "grands récits", sans autre limite de longueur que celle que voudront leur donner les auteurs.
Avec toute sa densité romanesque, A SUIVRE sera l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature. Vous y trouverez également les premières œuvres de ceux qui seront les narrateurs de demain.
A SUIVRE n'est pas un " magazine pour adultes " avec le clin d'œil grivois qui s'attache à cette expression. A SUIVRE est simplement une revue adulte.

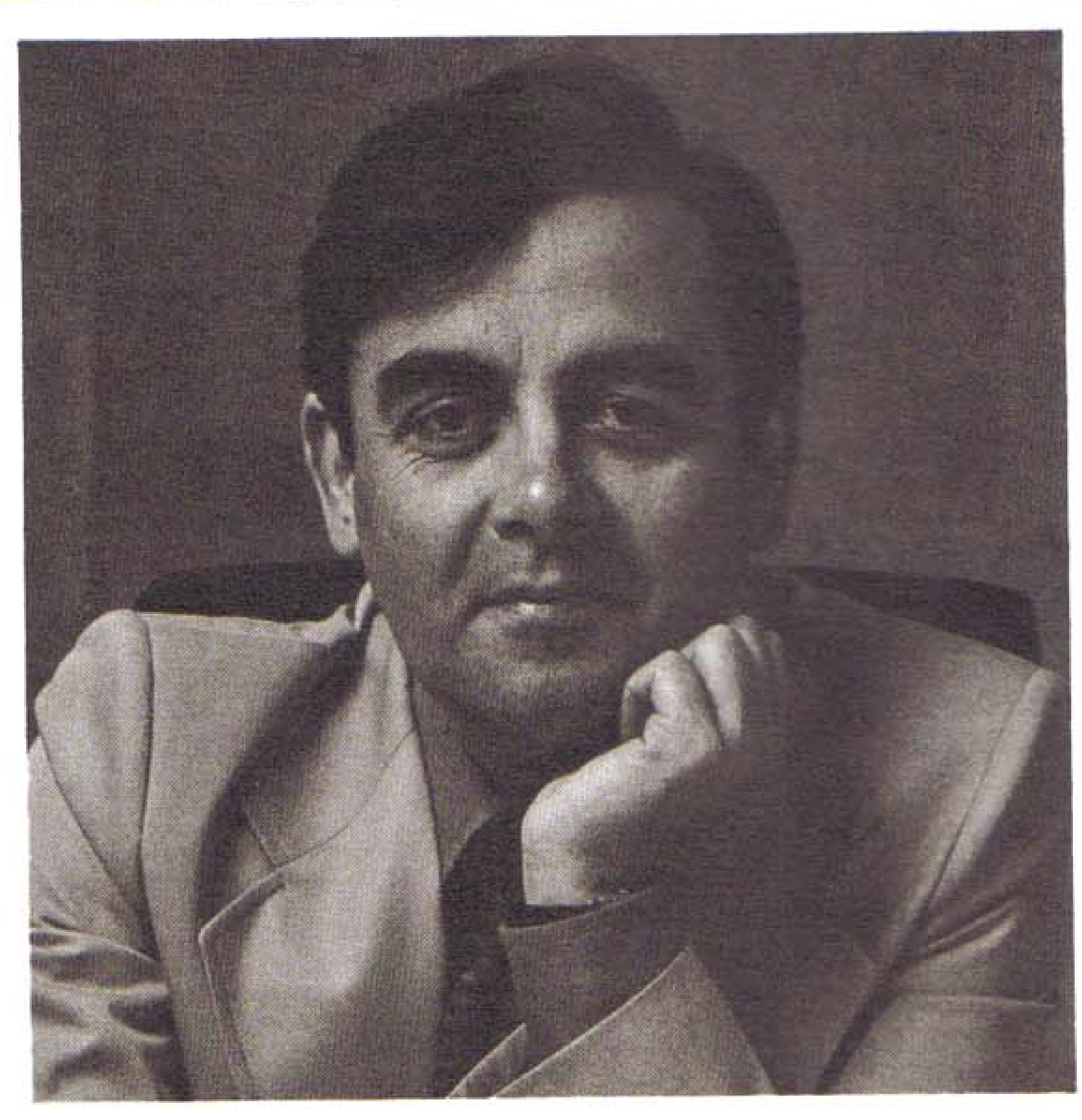
Jean-Paul Mougin

(A SUIVRE) 1

(A SUIVRE) - Mensuel - No 1 - Février 1978 - © Casterman 1978 •
Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN • Secrétaire de rédaction : ANNE POROT •
Conception graphique : ETIENNE ROBIAL • Maquette : BERNARD CICCOLINI •
Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 •
Directeur de la publication : LOUIS GERARD • Comité de direction : ETIENNE POLLET (directeur) • DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) • LOUIS GERARD • J-P MOUGIN •
Siège social : S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris.
Tél. : 633.24.10. Télex : EDICAST 200 001 F •
Service de Presse : JOELLE FAURE • Publicité : PHILIPPE PAYELLE •
Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai.
Tél. : (069) 22.41.41. Télex : CASEDI 57 328
Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd Industriel Chomedey Laval (Que) H7S 1p6. Tél. : (514) 667-9221

No de Commission paritaire : en cours • ISSN : en cours.
Dépôt légal : 1er trimestre 1978 • Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A., TOURNAI •

Bernard Pivot:



"Commencez bien l'année avec le numéro de janvier de Lire Magazine"

Abonnez-vous à LIRE en économisant 24 F sur le tarif normal d'abonnement.
Vous serez sûr d'avoir un accès direct aux ouvrages "à ne manquer sans aucun prétexte".
Dans chaque n° de LIRE que vous recevrez tous les mois, 10 extraits (ni remaniés, ni condensés) de 10 livres récents et importants – Le Journal de Lire – Une grande interview – Le Guide-Lire, etc.
LIRE chaque mois, vous donnera 250 pages de lecture variée et intelligente.

Bulletin d'abonnement à prix réduit.

Oui, je désire faire une économie de 24 F et recevoir LIRE tous les mois pendan
Je réglerai mon abonnement au prix de 108 F seulement au lieu de 132 F après réc
du premier numéro de mon abonnement (port en sus pour l'étranger).

M.
Mme ____________________
Mlle Prénom Nom

Adresse ____________________

Localité ____________________

Code postal ____ Bureau distributeur ____________________

Pays ____________________

(pour l'abonnement étranger : 108 F + 20 F de frais de port par train ou bateau)

Signature : ____________________

Ne joignez pas votre paiement. Envoyez simplement ce bon dès aujourd'hui à LIRE abonnements – 78, rue Olivier de Serres – 75739 Paris Cedex 15

ICI MÊME



J.Claude FOREST   Jacques TARDI

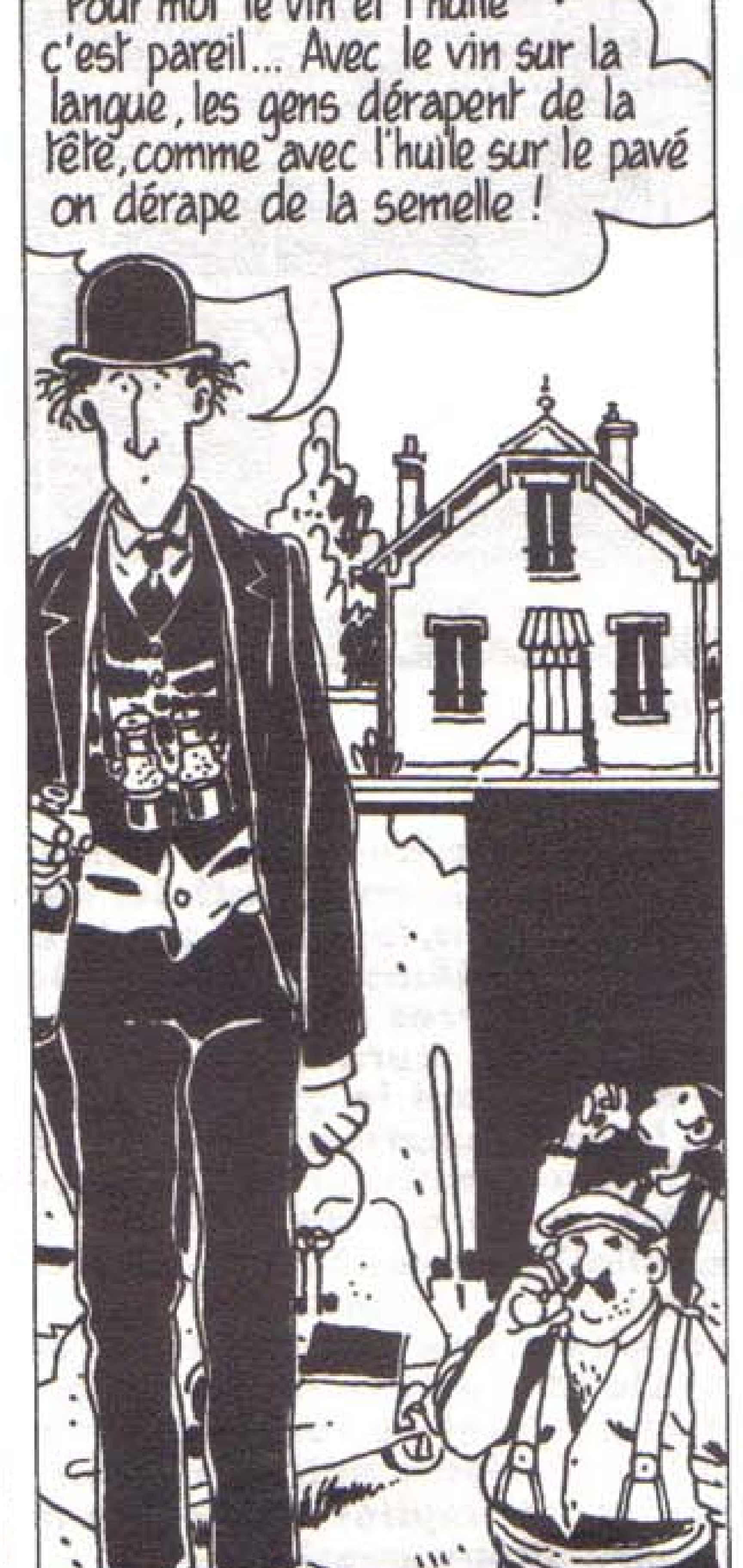
CHAPITRE I

LE PAYS CLOS

Monsieur Même ! Fantomatique silhouette qui, de jour comme de nuit, erre, s'affole, dérape sur les murs de Mornemont, le "pays clos". Etrange propriétaire que ce Même qui règne sur un empire d'enceintes en pierres meulières, comme sur autant de dérisoires murailles de Chine ! Face à la coalition de ceux qui le guettent derrière les rideaux de leurs "coquets pavillons", Même mène-t-il un pathétique combat sans issue pour recouvrer la propriété de ce qui fut autrefois le vaste domaine familial ? Jacques Tardi, (Adieu Brindavoine, Adèle Blanc-Sec), impassible observateur des villes aveugles et des obscures zones sub-urbaines et Jean Claude Forest (Barbarella, Hypocrite), créateur impénitent de rêves déroutants, ont uni dans "Ici Même" leurs aptitudes pour vous conter cet affrontement impitoyable où se mêlent dérisoire et merveilleux quotidiens...

Vous voulez boire quelque chose?
Bah! si vous insistez...


Je ne me souviens pas avoir insisté et je ne me souviens pas non plus avoir jamais compris pourquoi les gens boivent tant... Je me demande si un jour quelqu'un m'expliquera ce qu'il y a dans le vin...


Pour moi le vin et l'huile c'est pareil... Avec le vin sur la langue, les gens dérapent de la tête, comme avec l'huile sur le pavé on dérape de la semelle !


Comment discuter avec des gens qui dérapent et qui, à tort et à travers, m'attribuent de l'insistance ... pourquoi pas de l'entêtement ?

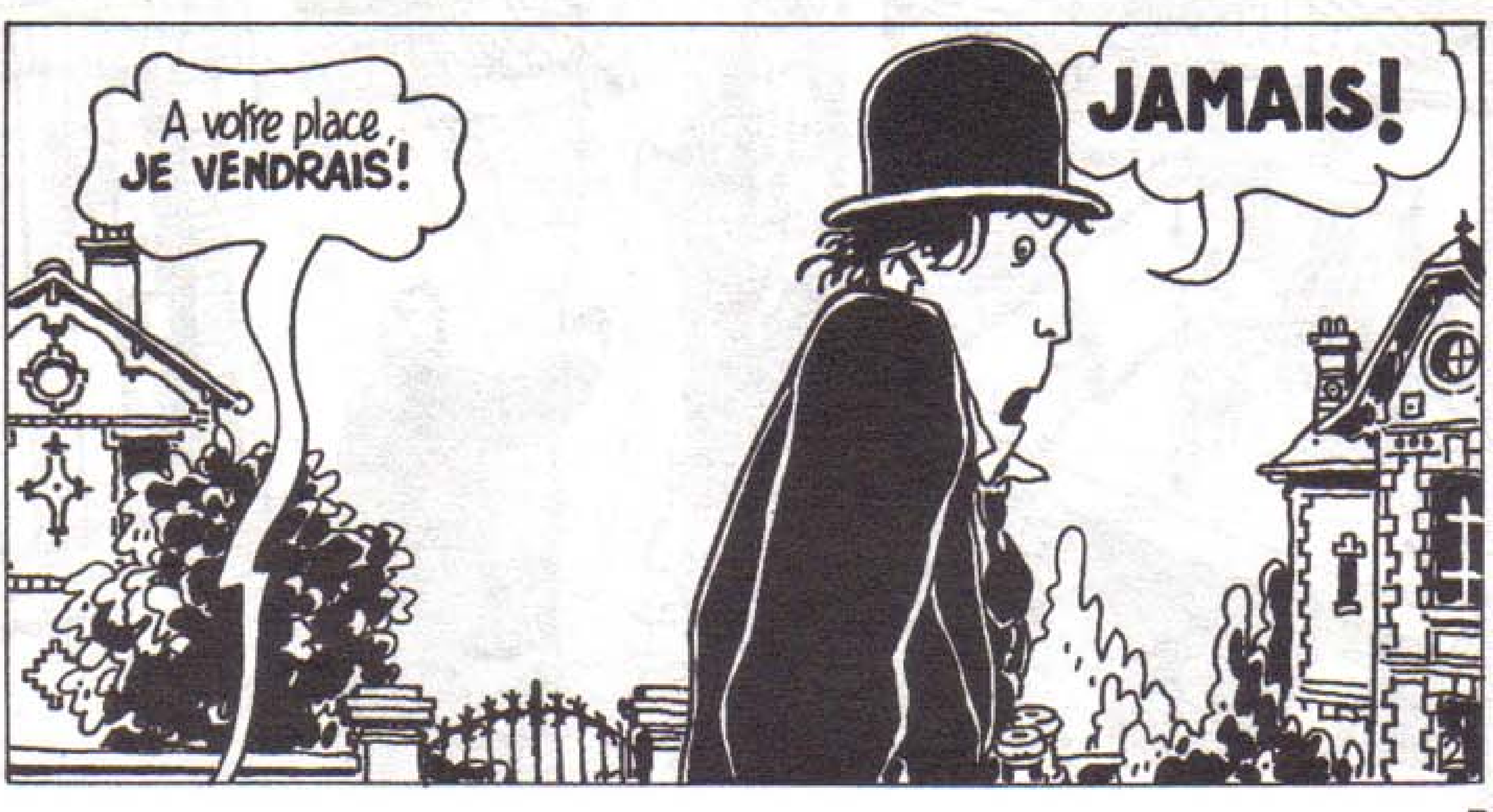

Monsieur MÊME, faut que je vous dise une chose... une chose qu'a pas bien d'importance ... mais qui m'asticote sérieusement: Gâcher le ciment, bien gras ou bien maigre, c'est selon, poser une pierre sur l'autre, etc... Tout ça c'est mon affaire ...


Et avant de toucher la truelle pour vous, j'la touchais pour vot' pôv' mère...
Alors pourquoi faut-il que vous soyez là à lorgner tous mes gestes, comme si je passais le plus clair de mon temps à me cracher dans les mains ?


Comprenez-moi, l'entretien des murs est à ma charge ...si une pierre se détache, tue une bête ou un enfant, je suis responsable: Et au moindre accident, ILS essaieront de me chasser des murs...


Alors je ne vous surveille pas, je VEILLE !...
Encore une goutte?
Bof!


Ben, écoutez encore ça, M'sieur... Je suis plutôt mal placé pour vous donner des conseils... Vous êtes là haut, debout sur votre mur, et moi je suis en bas... au ras de terre... mais ça fait rien, j'vous dirai quand même c'que j'pense ...


A votre place, JE VENDRAIS!
JAMAIS!


Mon ami il est facile de faire l'intéressant lorsqu'il s'agit des affaires des autres... Mais puisqu'il vous plaît de vous en mêler, prenez au moins la peine de vous informer...


Vous voyez ces collines, cette campagne morcelée, découpée comme bête à l'abattoir, ces propriétés comme des escalopes et qui s'étalent du lac aux côteaux de Machepaille !
...Enlevez tous les murs, et vous n'aurez plus qu'un seul et magnifique domaine : MORNEMONT !

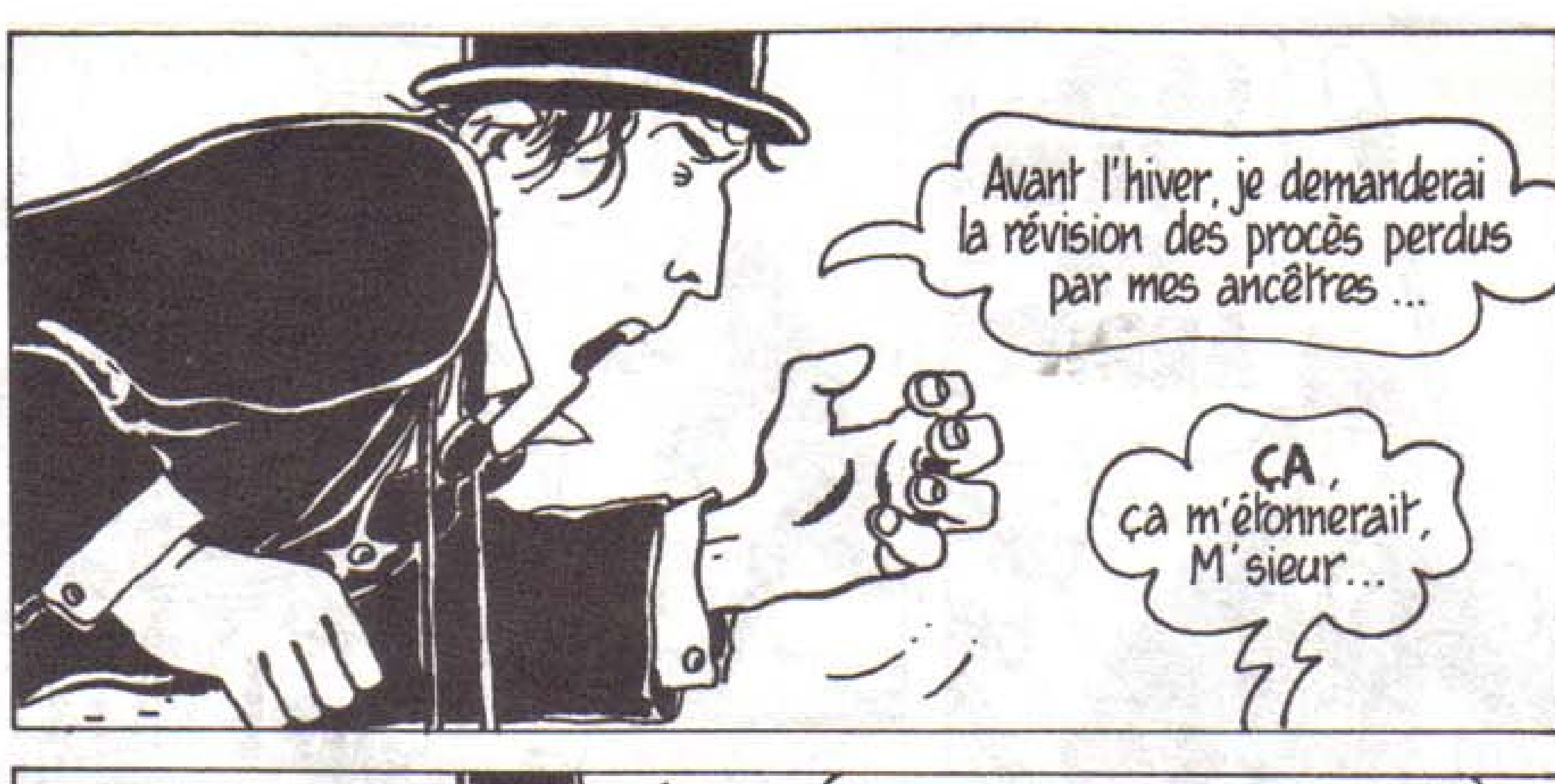

MORNEMONT, au début du siècle, appartenait tout entier à ma famille...


A la suite de querelles avec les voisins à propos de misérables lopins de terre, ma famille a dû entamer une ribambelle de procès - foutus procès mal engagés et mal soutenus - et nous avons perdu... et peu à peu le domaine tout entier a changé de propriétaire !


Ces gens, nos cousins par alliance - funeste alliance - se sont liés de la manière la plus basse pour abattre mon père, et avant lui mon grand'père...


Ils m'ont volé MORNEMONT !
Je sais, je sais...
Ce que vous ne savez pas, c'est que la situation n'est plus ce qu'elle était il y a vingt ans : depuis trop longtemps de sordides questions d'intérêt les poussent à se marier entre eux... et leurs rejetons sont dégénérés !
3


Dégénérés, leurs enfants, pervers ou tuberculeux, voilà ce qu'ils sont! Et moi, **ARTHUR MÊME**, je tiens bon!.. Ils pourrissent et moi je veille et je m'enrichis !...


Avant l'hiver, je demanderai la révision des procès perdus par mes ancêtres ...
ÇA, ça m'étonnerait, M'sieur...


COMMENT, ça vous étonnerait ?... J'ai de bons avocats : il ne me restait plus rien, ils m'ont fait récupérer les murs de tous les domaines... **SANS EXCEPTION** !... Désormais mes ennemis ne peuvent plus sortir de chez eux que par un petit nombre de portes, que je contrôle toutes !


Ces gens ont les terres... Moi j'ai les murs!... Ils ne peuvent entrer ni sortir de chez eux sans me verser un droit de passage...et quand je suis de mauvaise humeur... quand je fais la sourde oreille, ils ont beau tirer le cordon, rien à faire ! Portes closes et grilles soudées !


En quelque sorte vous êtes une espèce de concierge...


Taisez-vous, vous ne comprenez rien!...
DING
DING
DING
DIN
DIN
DING
DIN
En attendant, j'entends une cloche qui s'énerve... On vous sonne quelque part, M'sieur!
4


ÇA VA... ÇA VA! ON ARRIVE!
DING DIN


Au diable cette cloche et cette femme !
DING DING DING DING DING DING DING DING
WOUAP!


DING DING
WOUAP WOUAP

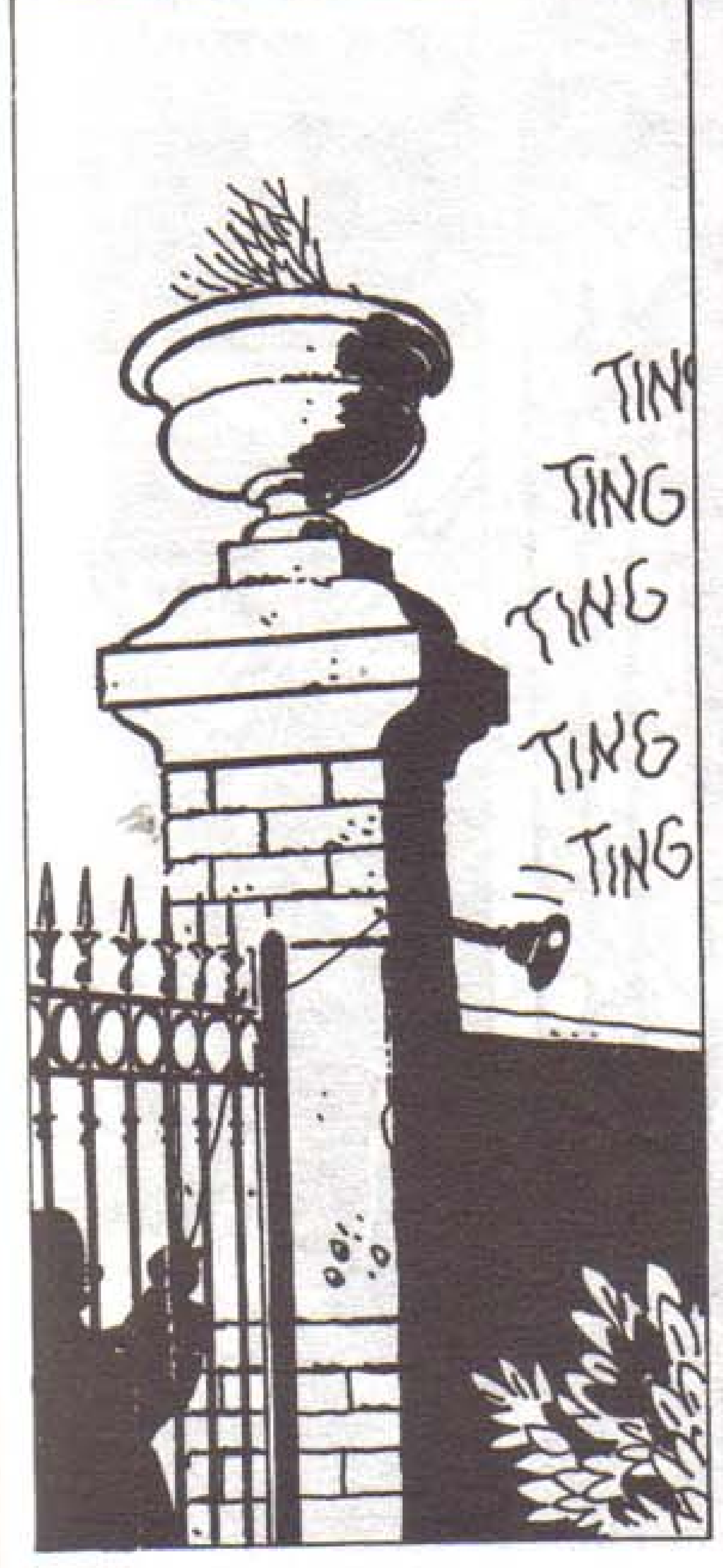

DING DING DING DING
WOUAP! WOUAP!


DING DING DING DING DING DING DING DING DING DING
Alors, ça vient ? J'ai dit que je voulais être payé AVANT l'ouverture des grilles...
Et pourquoi est-ce que votre femme continue à sonner et à aboyer comme ça ?
WOUAP!
Pour attirer les chiens, pardi !

Tu peux y aller, Robert, **MÊME** va bien s'amuser... J'entends les chiens... Je les entends !
WOUAP! WOUAP!
HARRRR!
Arrête ton chien, Françoise, tu sais bien que tu n'y arrives jamais ... à faire **WOUAP** ! **WOUAP** ! longtemps ... à la fin tu tousses !

Saleté de bonne femme... La prochaine fois je me casserai une jambe plutôt que d'aller ouvrir... ou je perdrai mes clés ... ou je ferai la sourde oreille...ou l'idiot et j'irai ouvrir ailleurs !...

Voilà ce qu'il faudrait faire... le **SOURD** ou l'**IDIOT**... et balancer les clés dans l'étang !
Je sais, il y a un os! **PLUS DE CLÉS, PLUS DE FRIC** ! Pour commencer...et puis un jour, j'écoperai d'un coup de fusil de chasse.. **CRAC** ! comme ça, par hasard... **ACCIDENT** !







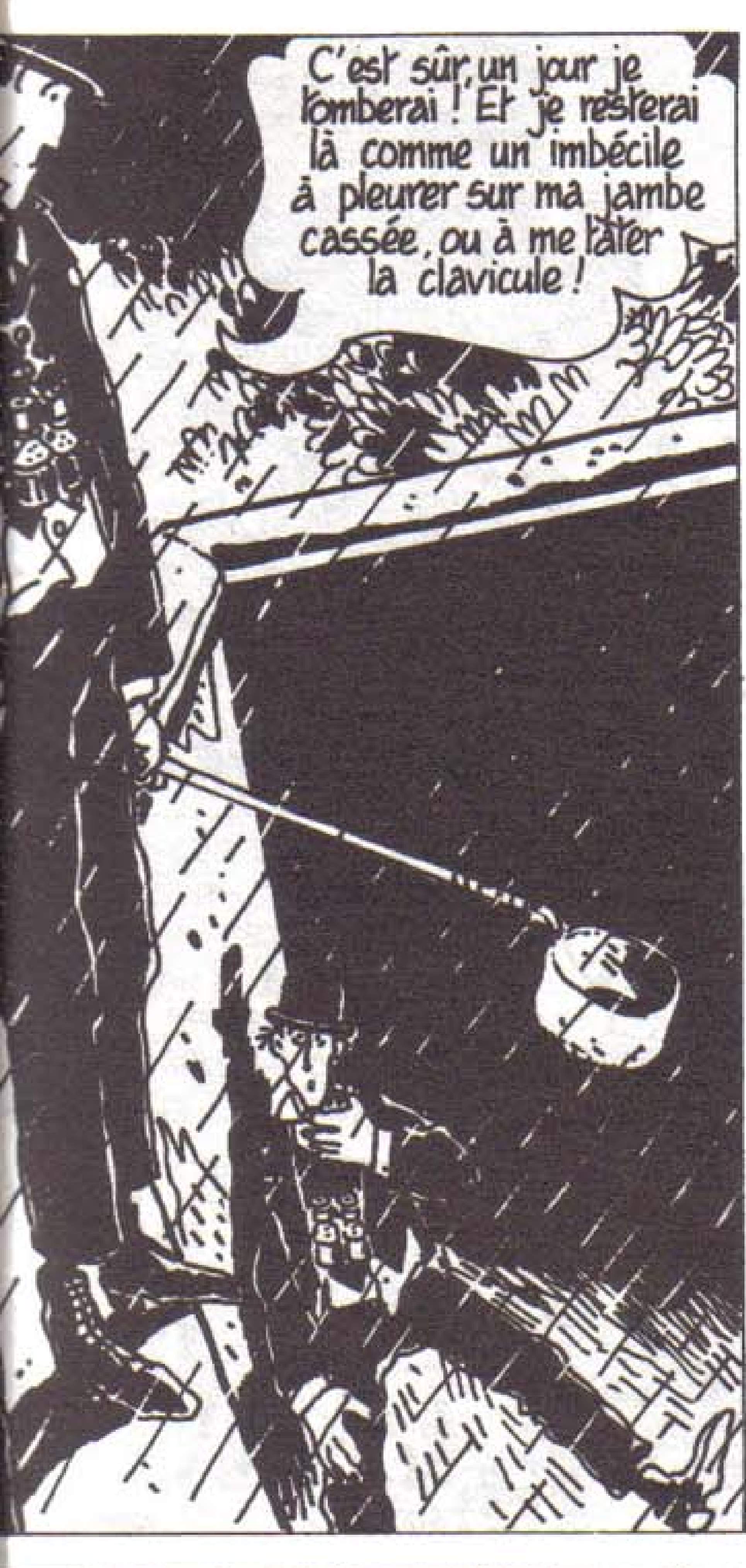
Merde
il pleut !
WOUA! WOUA! WOUA!


Ça rend les murs glissants... Un jour je vais me foutre la gueule par terre... et me casser une patte... et me faire bouffer par leurs chiens enragés !


Je ne devrais pas me balader sans parapluie... Je me déteste. ... Si jamais j'attrape froid, si jamais je tombe malade... Bon Dieu ! J'ose pas y penser...

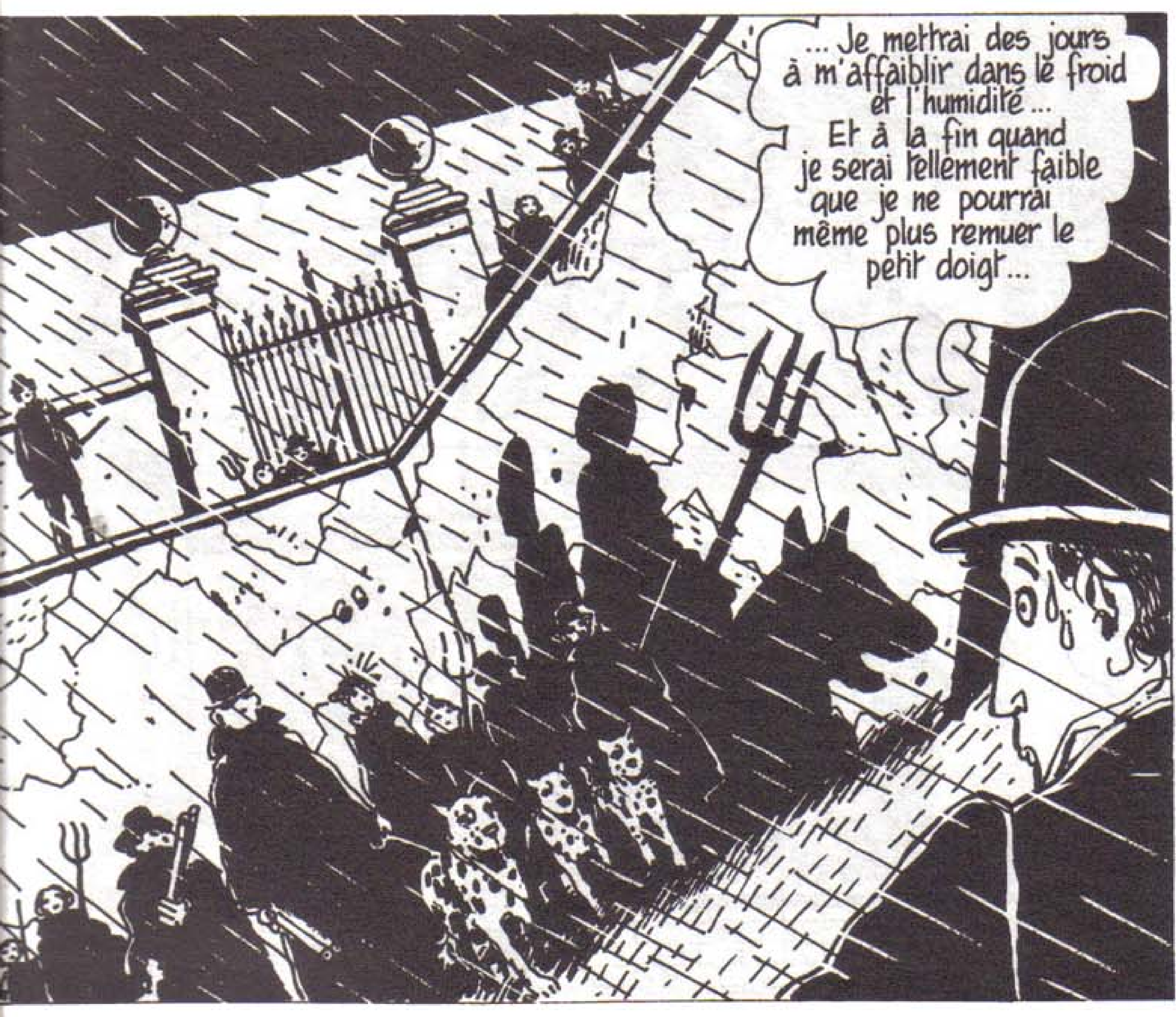

Je suis résistant, ça va... mais sans parapluie, sans rien de chaud sur le dos, comme ça le soir quand il pleut... c'est trop bête, c'est chercher le mal !


Si je tombe malade, si j'ai de la fièvre, je finirai par déraper, par glisser d'un mur... je tomberai chez eux, sur cette foutue terre qu'ils m'ont volée !


C'est sûr, un jour je tomberai ! Et je resterai là comme un imbécile à pleurer sur ma jambe cassée, ou à me tâter la clavicule !


J'ai toujours eu l'idée que je me pèterais une clavicule, un soir d'une saison pourrie comme celle-là !... En tout cas, je ne pourrai plus bouger...


Ils viendront me voir, histoire de rigoler un peu, mais ils ne me toucheront pas... pas tout de suite...


... Je mettrai des jours à m'affaiblir dans le froid et l'humidité... Et à la fin quand je serai tellement faible que je ne pourrai même plus remuer le petit doigt...


... plus remuer du tout, ni même parler, ni même crier des injures... alors ils lâcheront leurs chiens !...
8

Les chiens sont dressés... Ils ne me sauteront pas à la gorge...







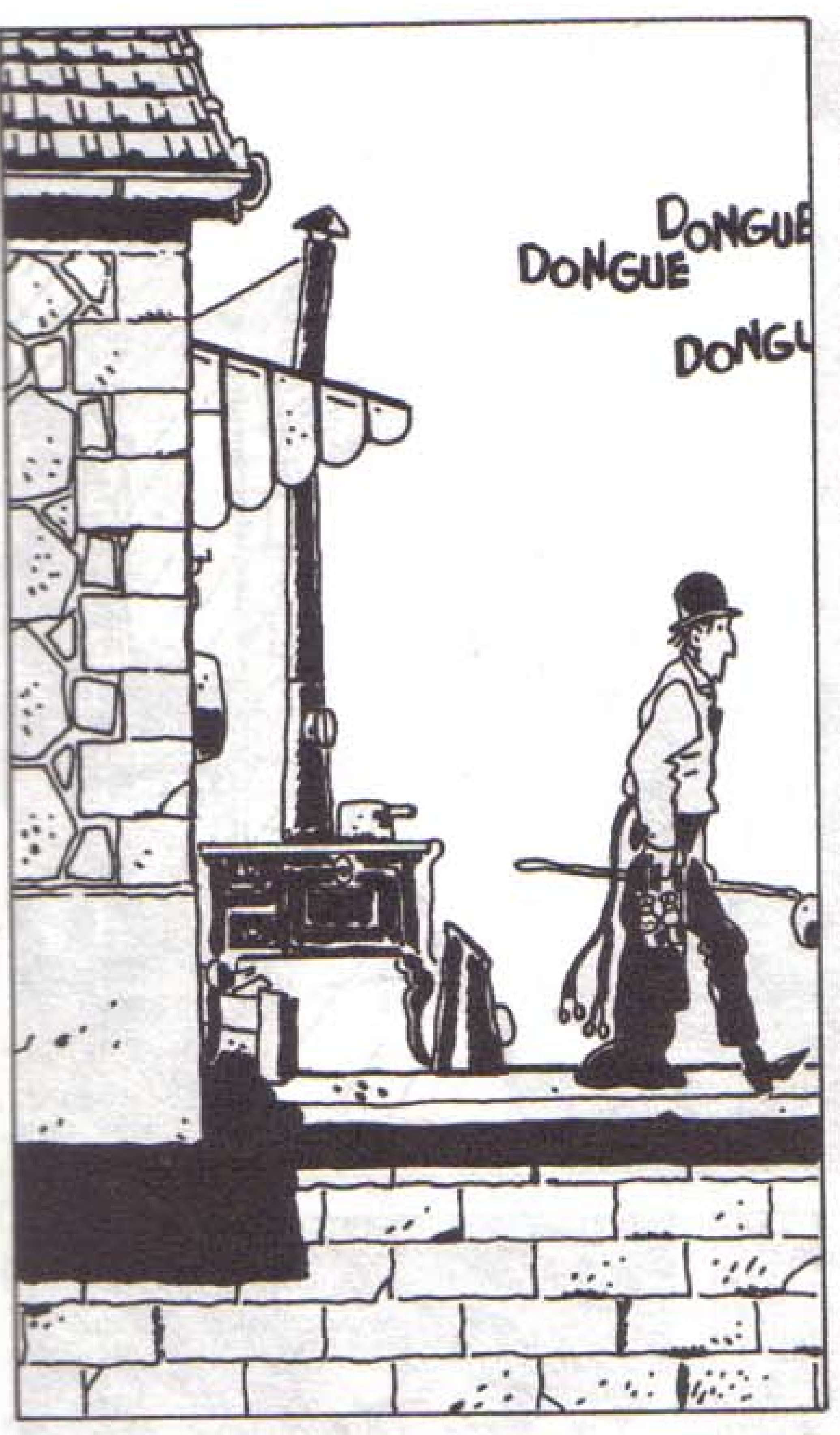

Fini pour aujourd'hui ! Cette nuit ils pourront toujours essayer de me sonner... le concierge est dans sa boîte et n'en sort pas !

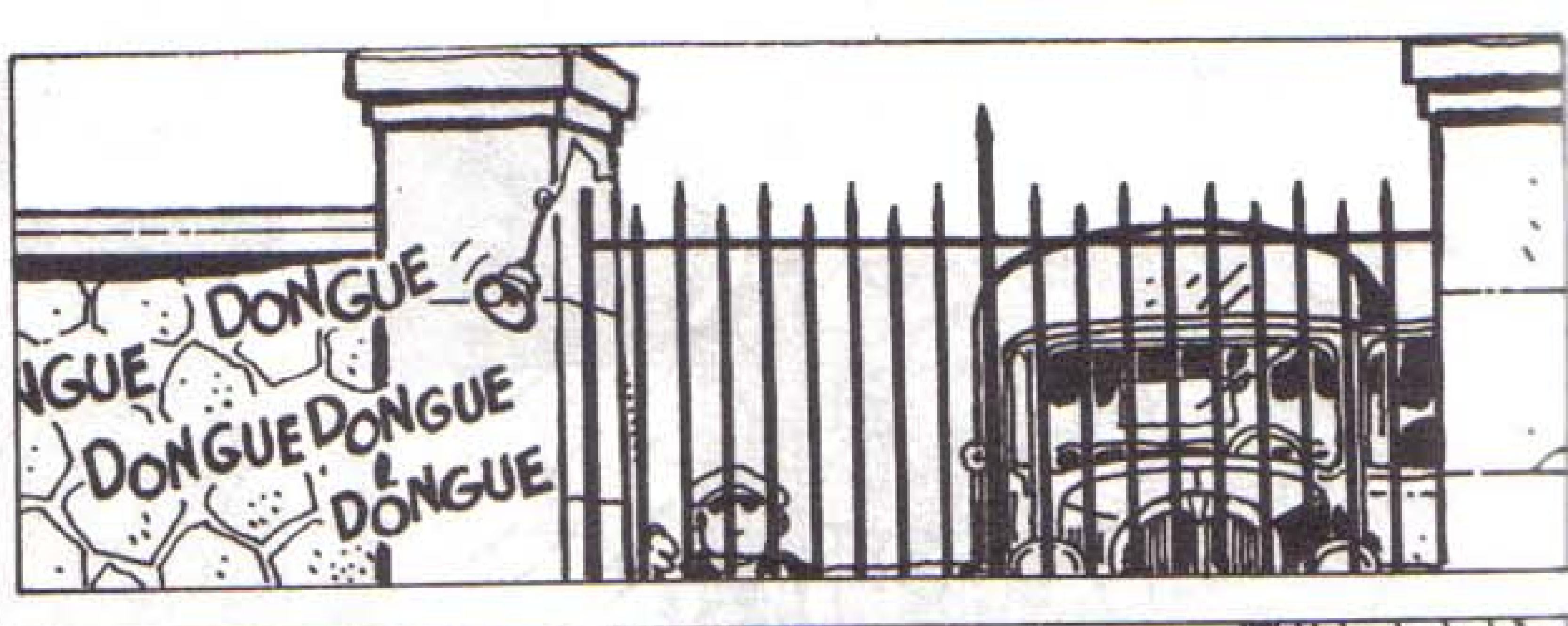

Le concierge est mort !




Je leur ai proposé de me payer à la semaine... par abonnement... de laisser les portes ouvertes en échange d'une redevance hebdomadaire... D'un côté ça les arrangerait... mais ils préfèrent encore me voir courir, de jour, de nuit, et par tous les temps, et me payer en petite monnaie, histoire de se payer ma tête !

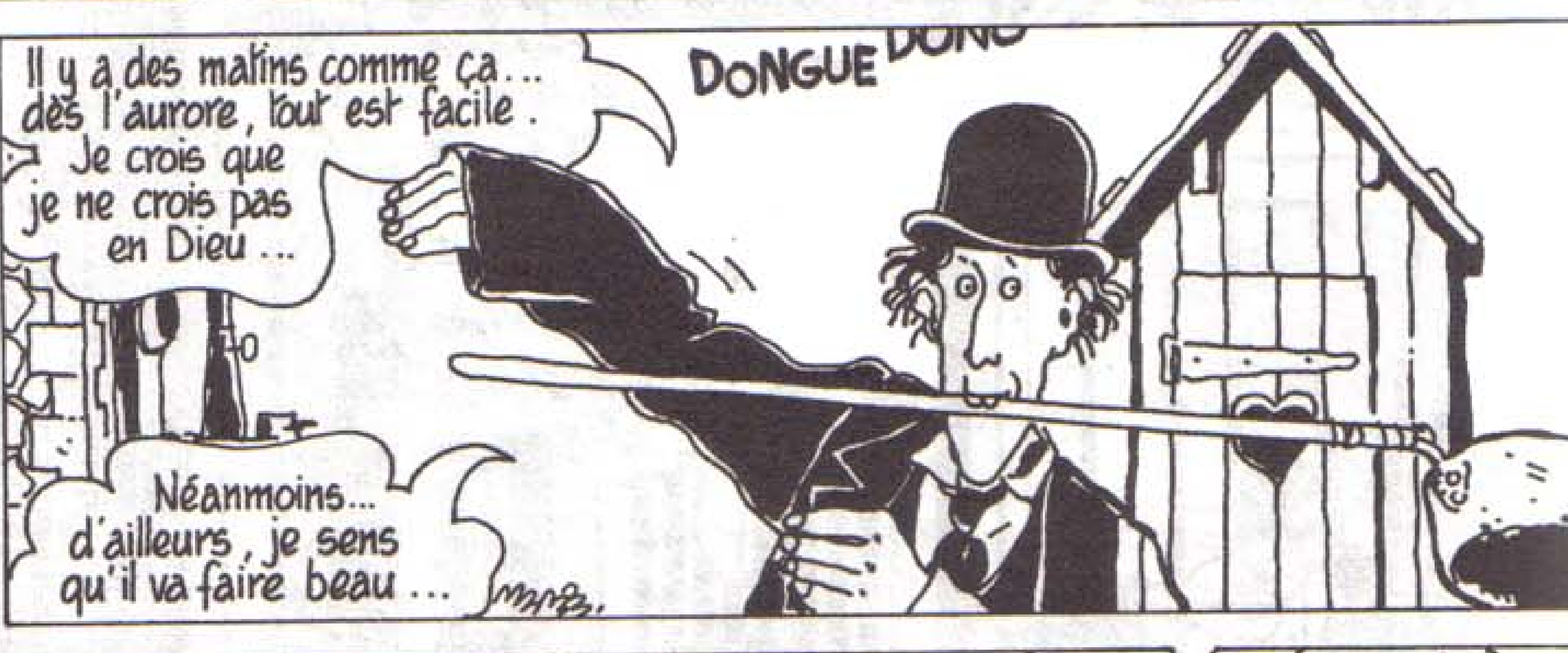

CREVÉ !.. Trop crevé... Plus la force de téléphoner... Maman, pardonne-moi !...
10

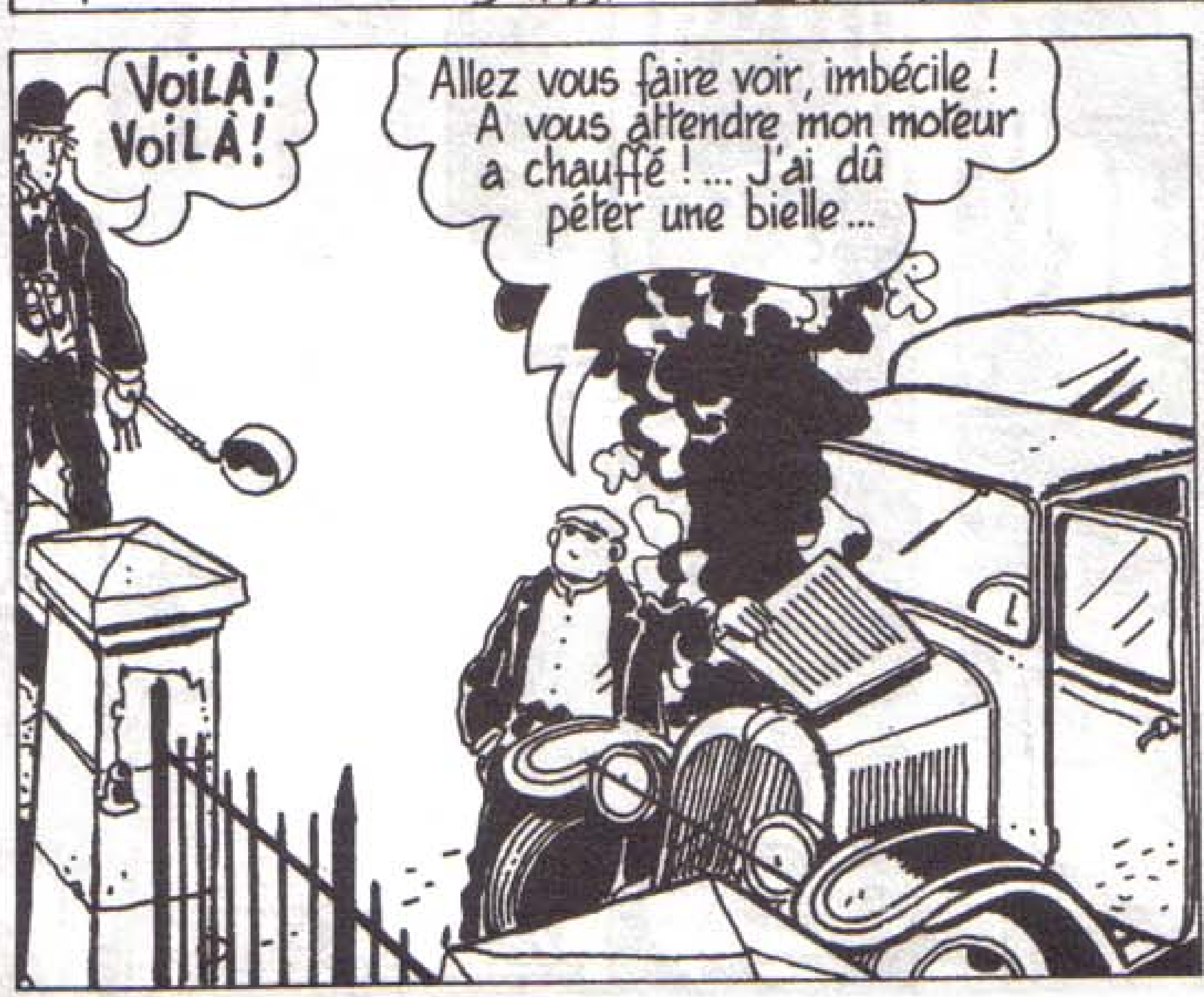

DONGUE DONGUE
DONGU


NGUE DONGUE
DONGUE DONGUE
DONGUE


Ils attendront, car il y a d'autres choses qui ne sauraient attendre ...


ENFIN ! Je n'y croyais plus !...


Il y a des malins comme ça... dès l'aurore, tout est facile.
Je crois que je ne crois pas en Dieu ...
Néanmoins... d'ailleurs, je sens qu'il va faire beau ...
DONGUE


VOILÀ! VOILÀ!
Allez vous faire voir, imbécile ! A vous attendre mon moteur a chauffé !... J'ai dû péter une bielle...


DIEU! Oui DIEU... pourquoi pas!...


MIDI, DÉJÀ!


Evidemment, il est en retard! Je parie qu'il n'a même pas quitté l'autre rive...


AH! Quand même!..

Alors, Monsieur MÊME, on a faim aujourd'hui?
VIANDOX


Vous savez que je n'ai jamais FAIM ! Qu'est-ce que c'est que cette manie de poser éternellement les mêmes questions ? ... C'est pour avoir les mêmes réponses ?
Ah ! mille excuses ! Toujours ma fichue mémoire !...
BOUILLON


Bon, j'ai du jambon !... du jambon de pays ... et toutes sortes de fromages ... de pays également ... Et des légumes frais ... des légumes ...
... du jardin ! Eh bien, ça ne me dit rien. Désolé !... Donnez-moi seulement trois boîtes de cassoulet comme d'habitude ... des épinards en boîte ... et de la confiture et du miel ...


En boîte ?
Pas la peine de faire des astuces ... Donnez-moi ce que je vous demande, un point c'est tout. Je vous paie votre cassoulet trois fois plus cher à ce qu'il paraît. En échange, ça ne vous ferait rien d'être aimable et poli ?

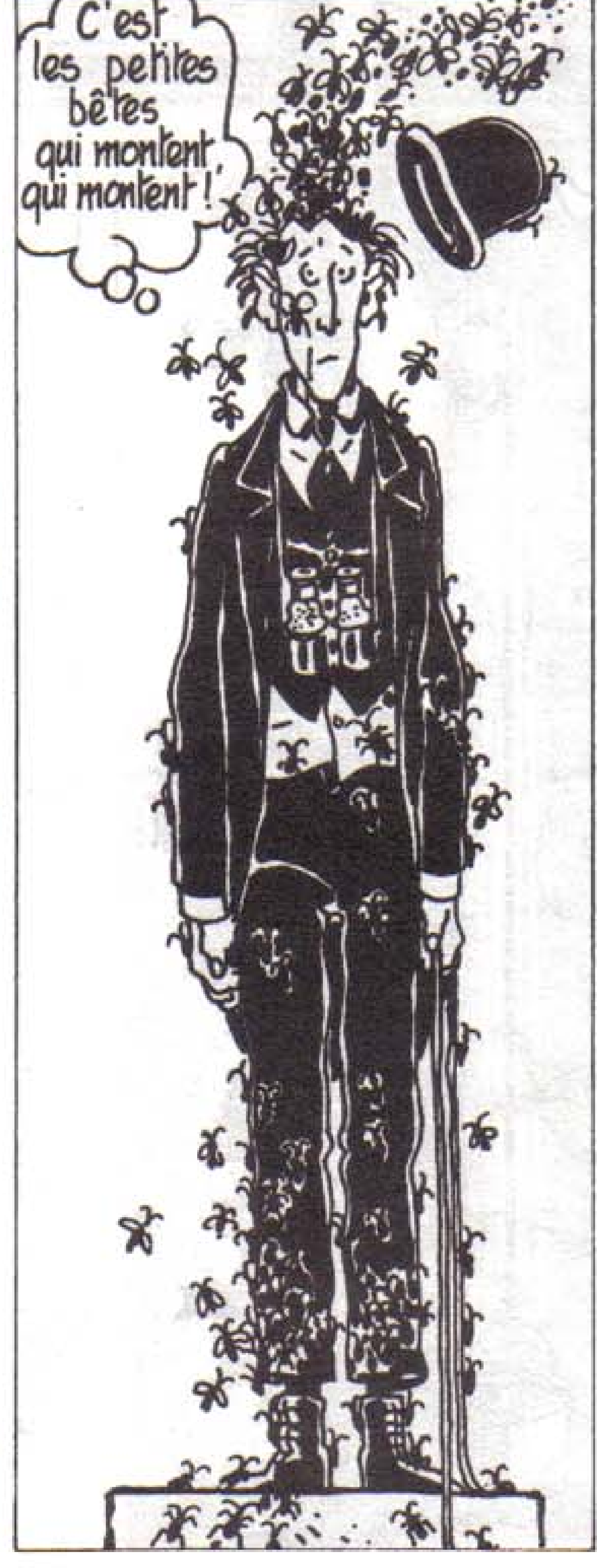

Plus cher que quoi ? Qu'est-ce que c'est que ces boniments ?
Et puis je vais vous dire une chose, Monsieur MÊME, c'est que vous avez bigrement de la chance que j'existe et qu'il y ait ce lac en bordure de MORNEMONT ! ... Sinon pas de cassoulet, pas d'aspirine, pas de butagaz ... Rien ! Le BLOCUS ! parce que vos copains, je veux dire les "propriétaires", ils ne laissent entrer personne, sauf quand ça les arrange ... VU ?


Imaginez la vie sans cassoulet, Monsieur MÊME, sans butagaz et sans aspirine ...
... mais quand je dis : "imaginez ..." attention, j'ai rien dit ! Vous ne me croyez pas assez bête pour demander une chose pareille surtout à un client !
15


La clientèle, c'est sacré, c'est délicat... Suffit d'un rien et ça perd le boire et le manger... et hop ! Comme qui dirait par voie de conséquence, l'épicier fait la culbute !...


Allez, tout se tient ! Voilà le fond des choses, Monsieur MÊME, tout se tient ! Et parce que tout se tient, faut toucher à rien... Et pour toucher à rien, faut rien dire, surtout faut rien dire ; la parole c'est la plaie !
!!


Remarquez, j'ai dit ça : "La parole c'est la plaie", mais d'un autre côté, le silence c'est pas mieux !... C'est l'ennui, le soupçon, la gangrène. C'est les petites bêtes qui montent, qui montent...


C'est les petites bêtes qui montent, qui montent !


Notez que je peux me tromper... Ce qui est vrai d'un côté du lac ne l'est pas forcément de l'autre... Faut de tout pour faire un monde. Même des gens comme vous et des patelins comme le vôtre... Et des comme ça, y en a pas deux pareils.
14


Pourtant j'en ai vu des choses depuis que je fais le service du lac, de celui-là de lac - parce que, avant, j'étais sur le Léman - ...
Ma famille vient de l'Est, de la Hongrie, et même de plus loin... La Suisse c'était une étape, celle de mon père !...


A chaque génération son étape et son lac... "TOUJOURS PLUS À L'OUEST!" C'est la devise de la famille. Mon grand'père est né sur les rives du Balaton, mais du côté de ma mère on vient du Baïkal...
Et qu'est-ce que vous trouvez d'extra-ordinaire à ce lac-ci ?

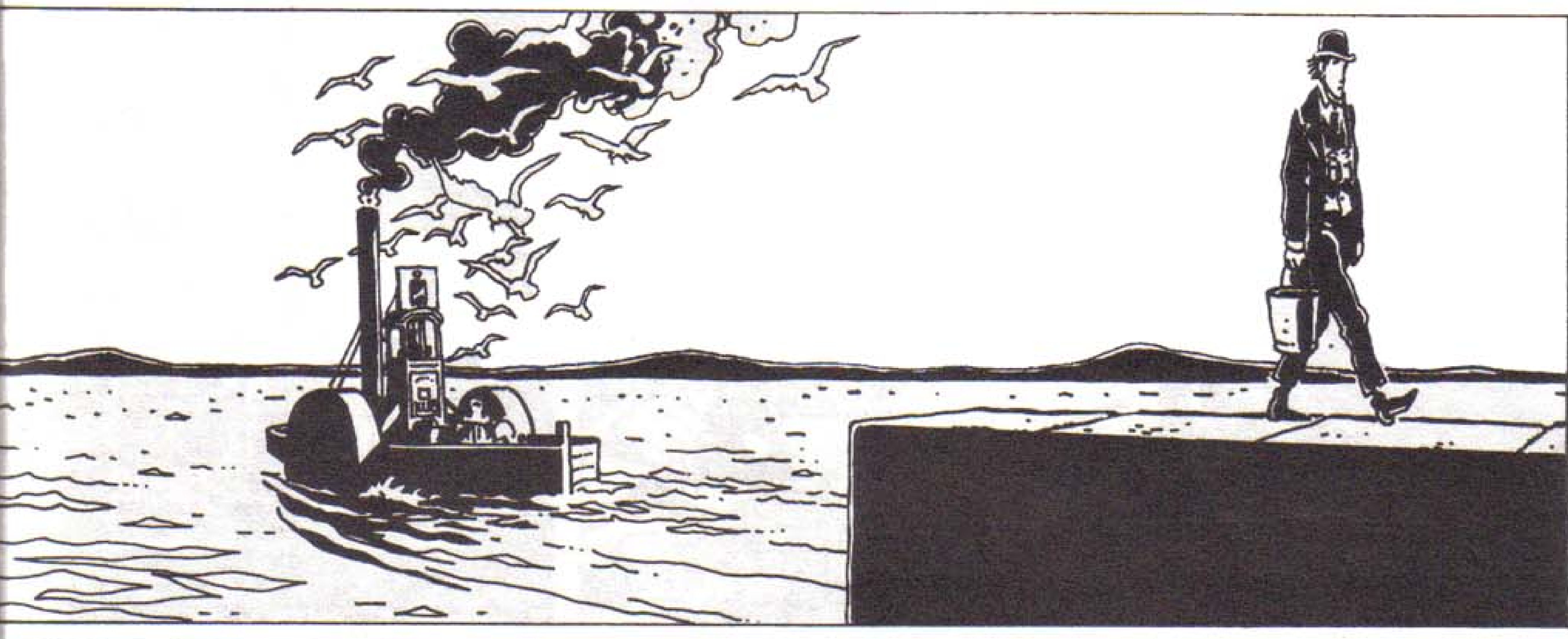

Au lac? Rien ... Mais à votre patelin à MORNEMONT, là c'est autre chose...

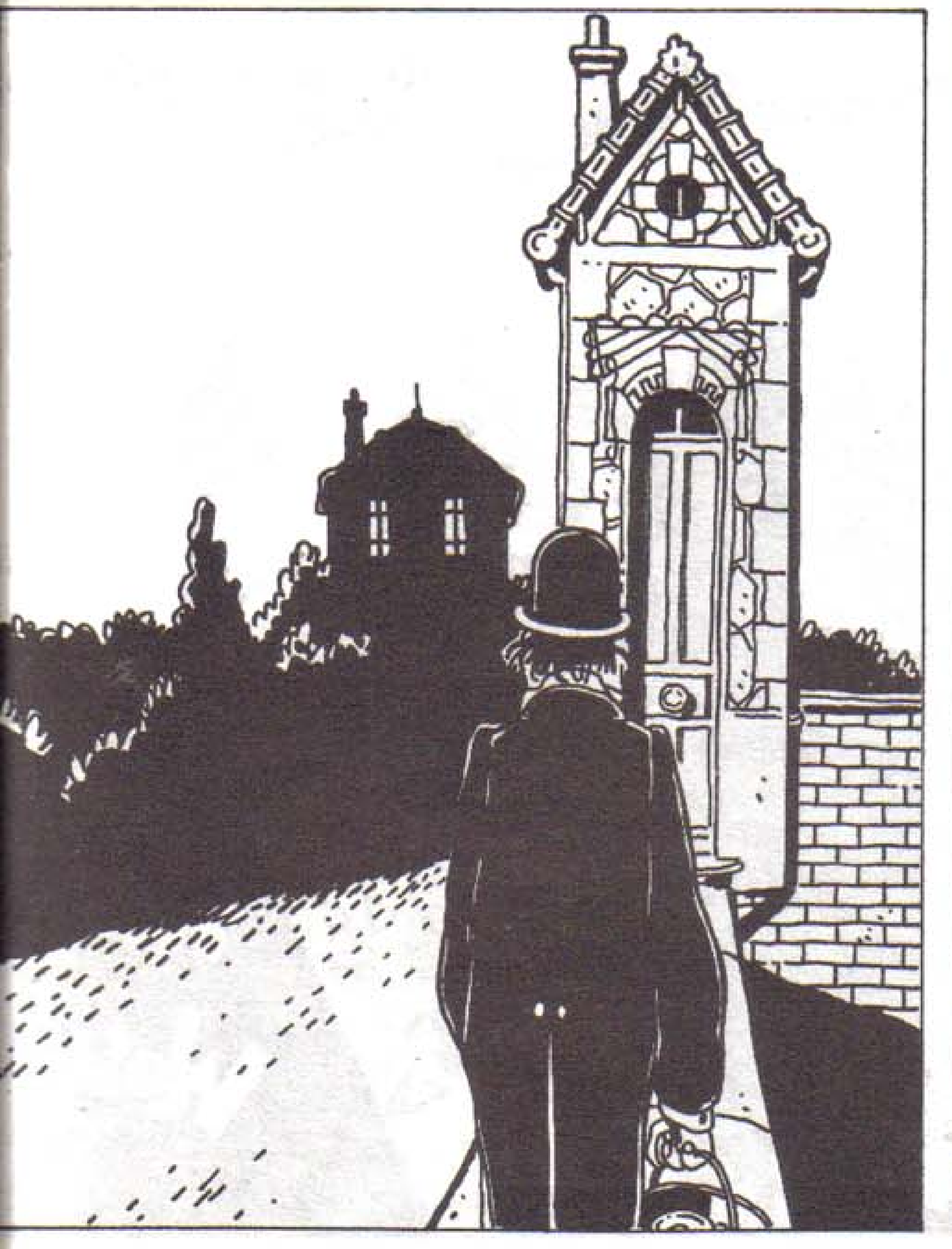

AH! OUI?
Prenez la circulation par exemple : Pas de routes communales, pas même de chemins vicinaux, rien que des passages à travers les domaines... Gustave MORLEBŒUF accorde à Auguste MICHELOT le droit de passage sur ses terres, l'autre lui rend la pareille sur son carré de luzerne...


... Même tableau entre les GANDELUT et les POUILLERON, et ainsi de suite... Là-dessus, vous Monsieur MÊME, moyennant monnaie vous ouvrez et vous fermez portes et grilles comme une série de clapets...
VIANDOX


... De sorte qu'avec ce système, MORNEMONT s'alimente et respire... De sorte également que chaque jour qui passe arrondit votre magot, Monsieur MÊME !...


Qu'est-ce que vous voulez me dire, au juste ?
Ce que je veux vous dire ? ... Est-ce que je sais, à la fin ?
Ici on s'arrange toujours pour me brouiller la cervelle !..

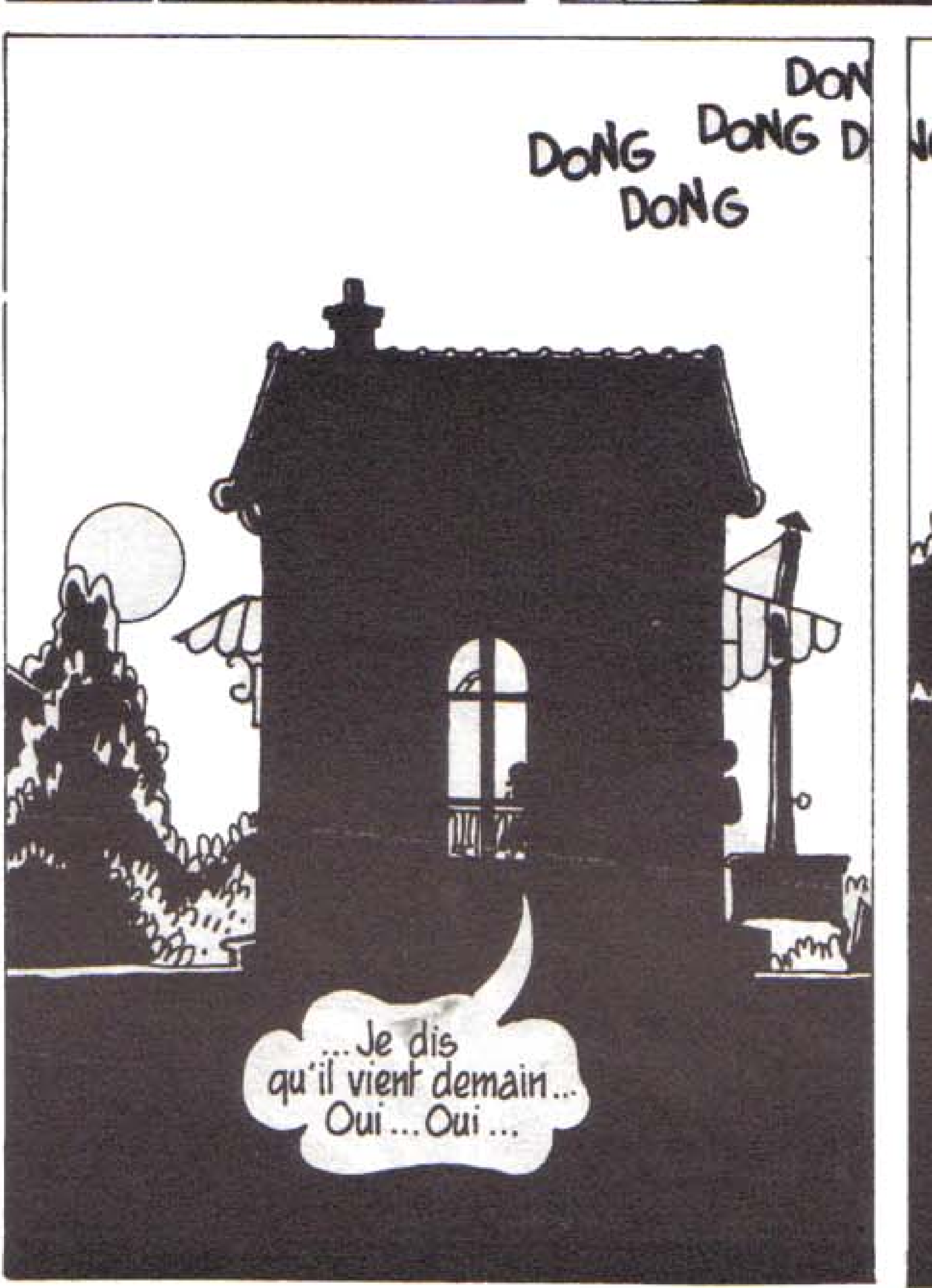
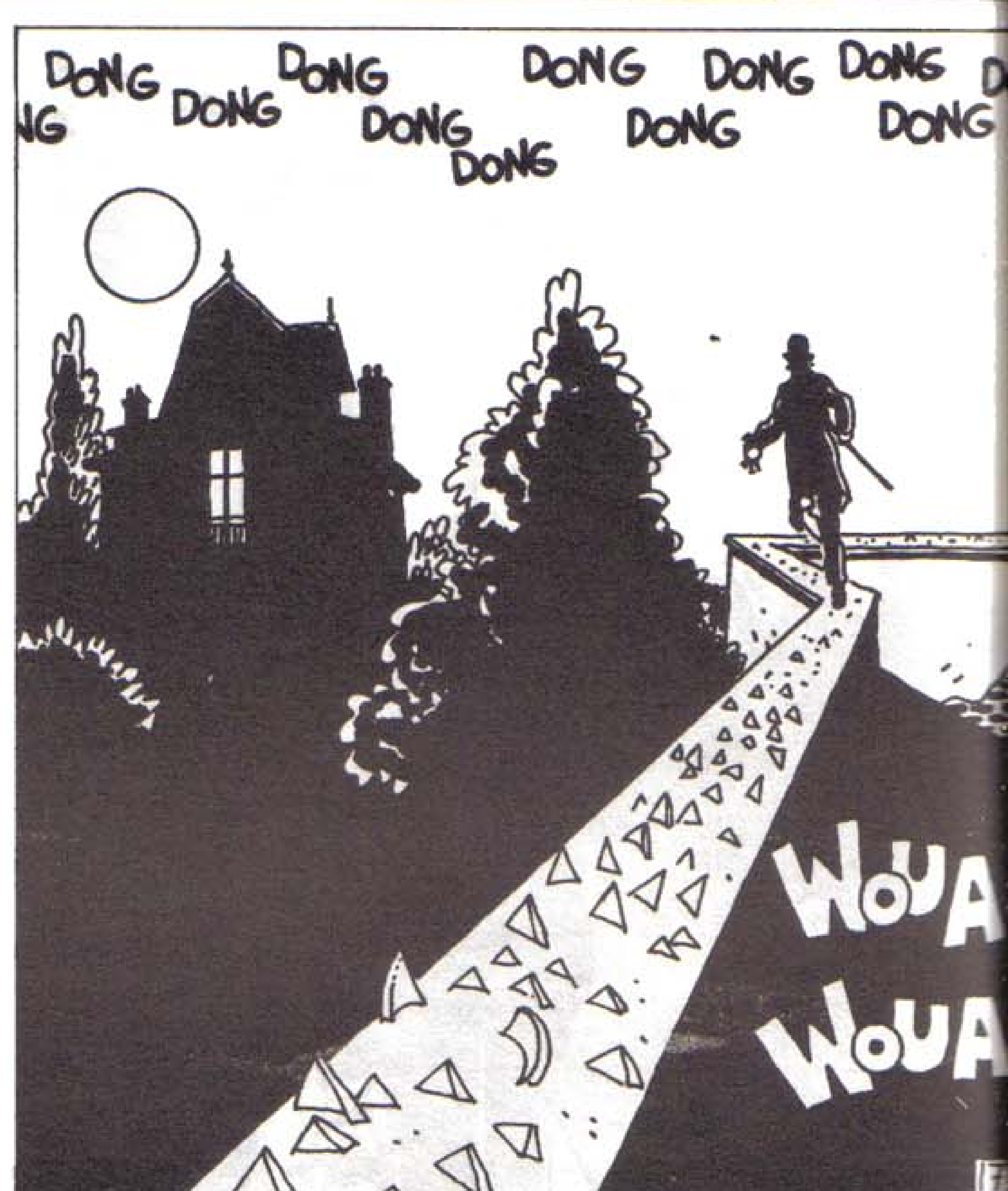





16

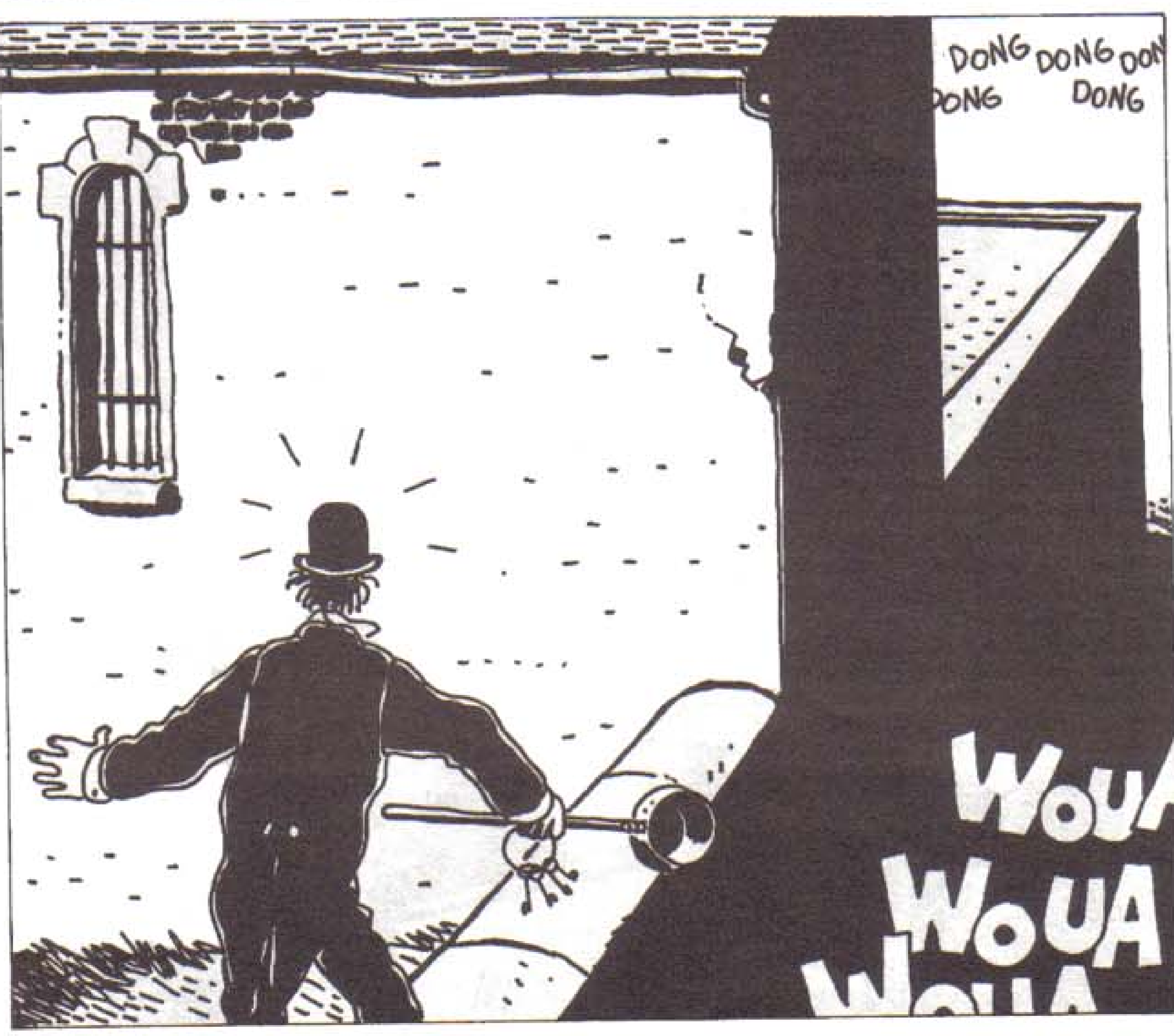


Allo, Maman ?... C'est moi ... Comme d'habitude... Je dis : Ils sont comme d'habitude... Les GANDELUT ont fait une brèche dans un mur... Ils disent que c'est un accident. Un camion... les freins ont lâché... Depuis, ils passent comme ils veulent... Comment ?

...Oui, Maître ROUBILLARD est informé... Evidemment... il est sûr de mon droit... il vient demain ...

DONG DONG DONG DONG
...Je dis qu'il vient demain... Oui... Oui...

DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG
WOUA
WOUA


WOUA
WOUA
WOUA

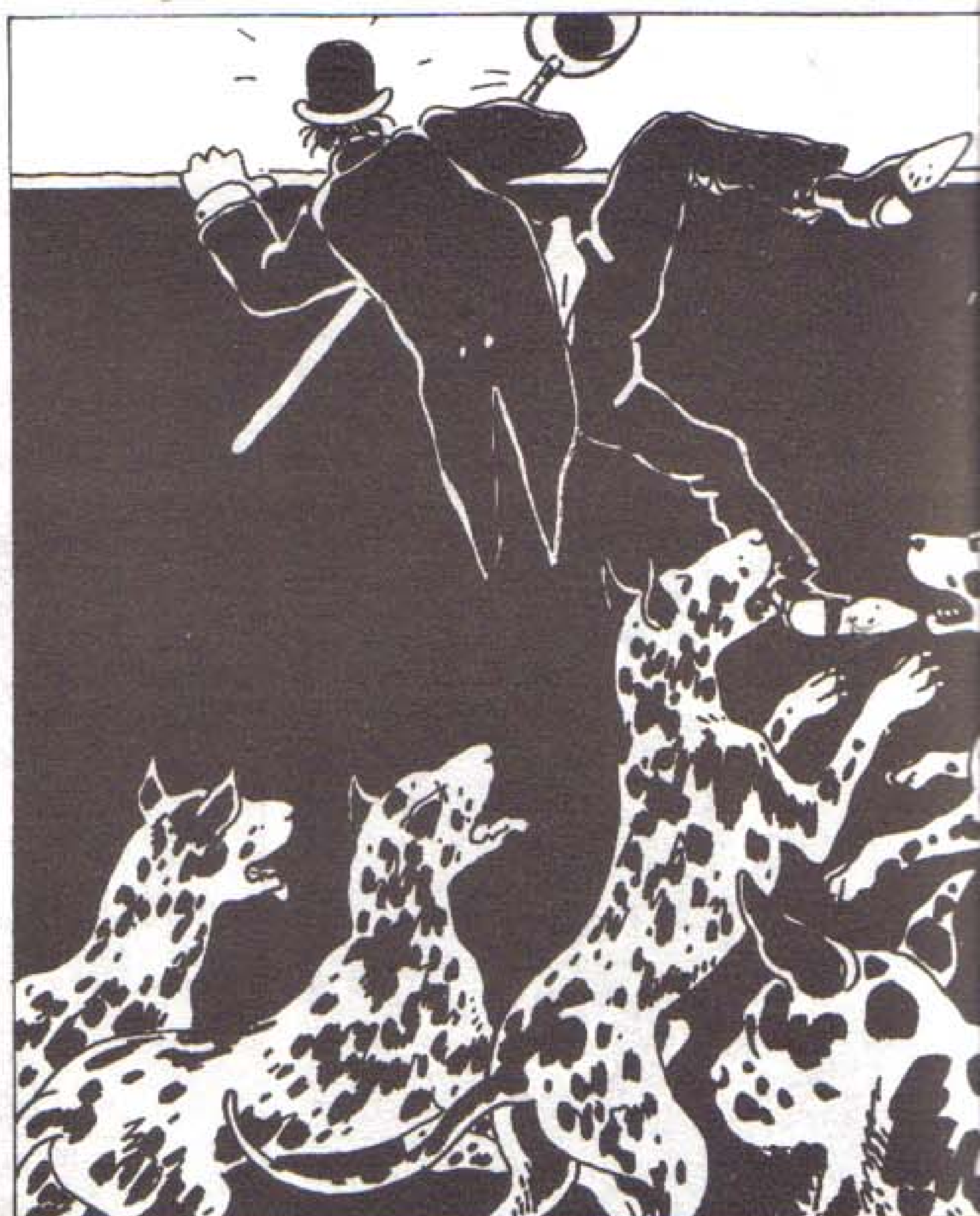

DONG DONG
DONG DONG
WOUA
WOUA


DONG DONG
DONG DONG
WOUA


DONG DONG
DONG
DONG
DONG DONG


DONG
DONG DONG
DONG DONG
DONG
WOUA
WOUA


WOUA
WOUA
WOUA






WOUA
WOUA
WOUA
WOUA


DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG DONG
WOUA
WOUA WOUA
WOUA
WOUA

(A SUIVRE)

UNE VIRTUOSITÉ DÉLIRANTE...

Il affirme : « Je ne suis pas du tout un mordu du roman policier ». Mais son personnage de Jack Palmer n'est rien d'autre qu'un détective privé. Il avoue : « Les bouquins politiques me tombent des mains ». Mais il écrit pour Got les scénarios du Baron noir, strip « de gauche » pour un quotidien « de gauche », Le Matin. Il reconnaît : « Je n'ai jamais lu de science-fiction ». Mais il livre à Métal Hurlant d'incroyables histoires d'agents interplanétaires...

Pétillon est volontiers déroutant, à l'image de ses bandes dessinées, surchargées de gags et noyées dans l'absurde. « Elles sont, dit-il, le reflet de mon déséquilibre intérieur... »

Breton d'origine, né à Lesneven il y a trente deux ans, il a débarqué à Paris en plein mai 68, après avoir abandonné ses études et exercé plusieurs métiers : « Pour le provincial que j'étais, ça a vraiment été le grand choc. Je n'étais pas du tout préparé à l'irruption de 68, mais j'ai aussitôt eu une réaction enthousiaste devant ce qui se passait, l'ambiance de fête, cette remise en question générale... »

— Que venais-tu faire à Paris?

Dessiner. Je voulais être dessinateur humoristique dans la grande lignée de Chaval et Bosc. J'ai commencé à placer des dessins dans **L'Enragé**, **Action**, puis **Planète**, **Plexus**, **Jeune Afrique**, **Penthouse...** J'ai fait ça quatre ans, jusqu'au moment où je me suis dit que je ne serai jamais Ronald Searle. On était en 1972, en plein essort de la B.D. Je me suis plongé dedans et j'ai pondu mes premières bandes, qui sont parues dans **Pilote**. C'est curieux, parce que c'était un monde que je connaissais pas du tout. Depuis mon enfance, je ne lisais plus aucune B.D.

— Que lisais-tu alors?

Des romans. Tout et n'importe quoi de façon boulimique. Entre 14 et 17 ans, je me servais dans la bibliothèque de mon frère qui était très fournie. Je piochais au hasard et j'ai ainsi ingurgité un panorama complet de la littérature ancienne, moderne et internationale de Balzac à Steinbeck en passant par Colette, Anatole France, Erskine Cadwell, Dostoievski... Le tout a créé dans mon esprit un brouillard complet... qui commence juste à se dissiper...

— Tu ne parles pas de romans policiers. Ton personnage de Palmer est pourtant détective privé...

Les romans policiers, j'en lis par crise. De temps en temps ça me prend et pendant deux semaines j'en dévore un ou deux par jour. J'ai lu presque tous les James Hadley Chase, mais aussi Arsène Lupin, Sherlock Holmes. Ceci dit je ne suis pas un mordu, un fanatique du « polar ».

— Et la science-fiction?

A part **Le meilleur des mondes** d'Aldous Huxley (1) et **1984** de Georges Orwell (2), je n'ai jamais rien ouvert.

— Pourquoi as-tu inventé Jack Palmer?

Quand je lis des « séries noires », comme quand je vais voir des « thrillers » — j'ai vu tous les Bogart — je fais une provision de clichés, de situations classiques et je m'amuse à les parodier. Si tu veux, je ne trouve pas intéressant de mettre en scène un détective privé; par contre j'adore délirer autour d'un thème reconnu. Le détective privé est un signe facilement repérable autour duquel s'organise ce délire.

Je pars d'un récit structuré et, à un moment donné, j'introduis un élément complètement extérieur. Par exemple, j'imagine une scène dans un appartement où, par la fenêtre, on voit un personnage dans l'appartement d'en face. Alors, tout d'un coup, je me mets à suivre ce personnage en traitant de très loin l'histoire de départ.

— On retrouve cette approche dans la plupart de tes bandes qui délaissent volontiers le récit au profit d'une surenchère de situations secondaires.

Absolument. Cela rejoint une de mes grandes passions littéraires qui est Vladimir Nabokov. Pour tout le monde, Nabokov c'est **Lolita** (3), un roman qui a fait scandale, mais qui est, finalement, très classique dans sa conception. Mais il a écrit un tas d'autres livres moins connus qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre de complexité dans la construction. Un de ses livres que je préfère s'appelle **Feu pâle** (4). La première partie de ce roman est constituée par un poème autobiographique de mille vers d'un universitaire américain qui vient d'être assassiné. La deuxième partie est une étude de texte du poème qu'entreprend un émigré d'un royaume imaginaire européen qui a subtilisé le manuscrit. Et cet émigré analyse le poème en lui faisant dire ce qu'il n'a jamais voulu dire. Il est persuadé d'y retrouver l'histoire de son roi, se livre à d'abracadabrantes interprétations. Tout le roman est une parodie extraordinaire d'explication de texte. C'est très jubilatoire et ça rejoint complètement ma démarche en bande dessinée : une histoire dans l'histoire, décalée, mais, qui, en même temps, la recoupe.

— Tes bandes fourmillent aussi de détails qui surgissent et disparaissent d'une case à l'autre pour réapparaître un peu plus loin. Dans la forme, cela me fait un peu penser au « nouveau roman »...

C'est vrai, mais alors simplement du point de vue de la forme. Je me suis beaucoup amusé en lisant **Les Gommes** (5) ou **La Maison de rendez-vous** de Robbe-Grillet (6), mais je ne vois pas le sens de sa symbolique. Elle m'est complètement étrangère.

— As-tu toi-même l'impression de te servir de symboles?

Pas du tout. J'utilise des clichés qui n'ont, à mon avis, aucune portée précise. Ou alors c'est inconscient... Par contre, j'aime les personnages flous, mal définis. C'est encore un goût que je partage avec Nabokov. Il y a chez lui un mystère des personnages qui me fascine. C'est un des rares romanciers, à ma connaissance, qui les présentent en laissant autour d'eux des zones d'ombre énormes. Et il s'en sert pour mystifier ses lecteurs. **La vraie vie de Sébastien Knight** (7) est un bouquin exemplaire dans le genre. C'est l'histoire très simple du demi-frère d'un grand écrivain disparu qui essaye de reconstituer la vie de son frère à partir de sa correspondance et de ses romans. Cette trame est le prétexte à une enquête policière et à la présentation de bouts de romans qui donnent l'illusion qu'il existe toute une œuvre derrière. Mais, à la fin du livre, le demi-frère avoue qu'il n'arrive pas à reconstituer la vie de l'écrivain, qu'il est en fait impossible de faire le tour d'un individu...

— Comme dans les aventures de Palmer où on ne sait finalement jamais qui est qui?

Un peu, dans la mesure où je joue aussi la mystification du lecteur. Il y a un autre auteur qui affiche ce penchant pour les personnages ambigus. C'est Patrick Modiano. Il n'a rien à voir avec Nabokov, mais il possède aussi un côté délirant, une virtuosité. Je suis, comme lui, fasciné par la période de l'occupation où les gens font des choix hasardeux, ont du mal à se définir. C'est peut-être une question d'âge commun : parce que cette époque précède directement ma naissance et qu'elle reste occultée.

— En dehors des romans, lis-tu aussi des livres politiques ou philosophiques?

Ils me tombent rapidement des mains...

— Tu écris pourtant les scénarios du Baron Noir qui est une bande plutôt engagée?

On peut dire que c'est une bande de gauche, mais, de toute façon, pas manichéenne : chaque personnage a différentes facettes, le Baron noir devient ambigu dans ses interrogations, les flics aussi. Au début, ce n'était pas du tout un strip à prétentions politiques et puis je me suis mis à m'inspirer de l'actualité, d'articles de journaux, d'idées qui sont dans l'air. Mais ce n'est pas une bande qui affiche une idéologie précise. Elle ne présente que des faits, même si c'est d'une certaine façon...

— A part les scénarios de B.D., tu écris?

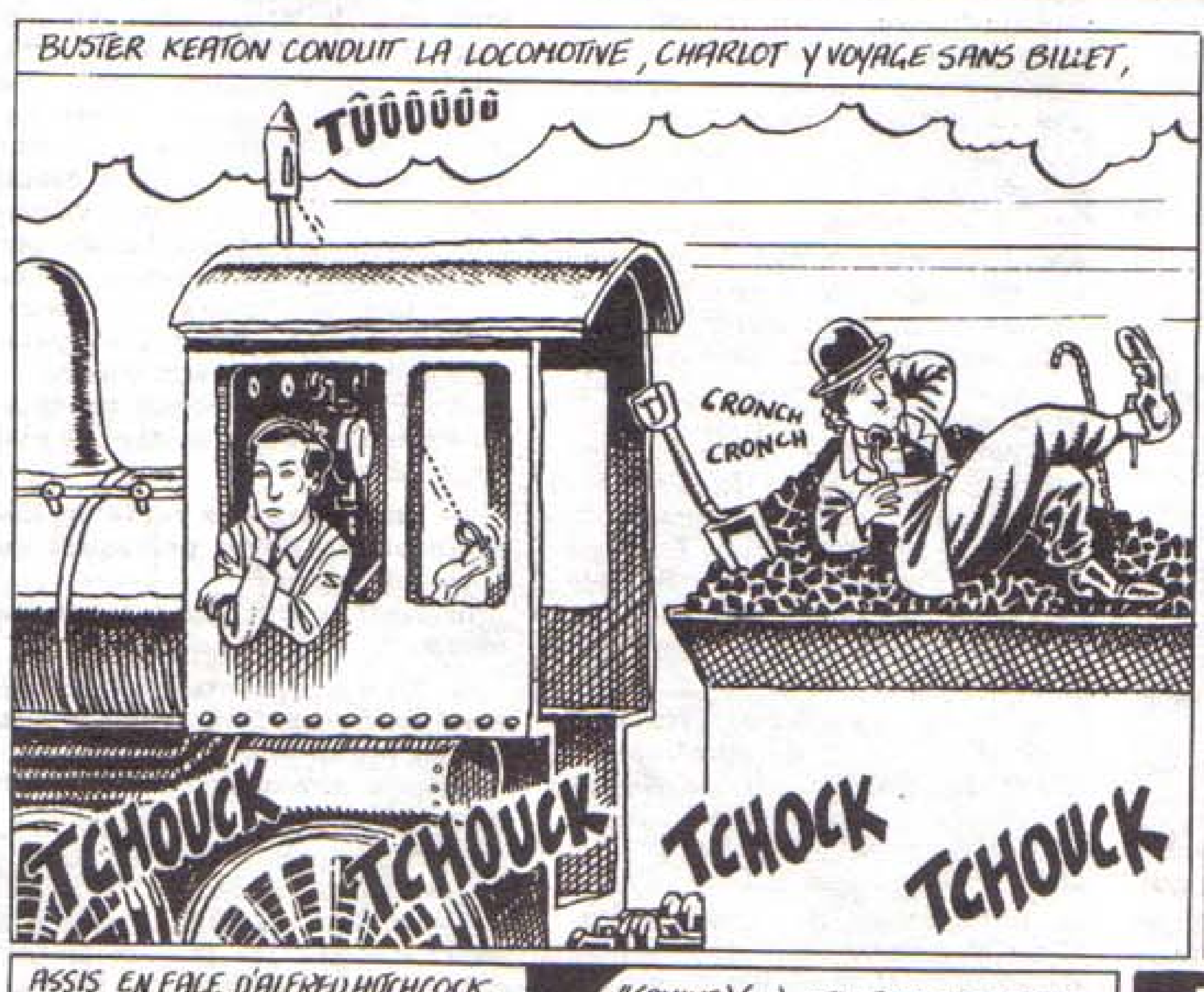
Très rarement. J'essaye d'écrire des trucs à prétention humoristique, à la façon de Woody Allen, que je trouve extraordinaire. Je suis aussi un maniaque des Marx brothers, à tel point que j'ai acheté un livre avec les dialogues de leurs films. Ce qui est très drôle chez les Marx, c'est qu'ils partaient généralement de scénarios très linéaires et finalement jouaient contre, empêchaient leur déroulement. J'adore les histoires qui n'avancent pas, qui se coincent. Comme chez Elder et Kurtzmann qui sont mes pères en bande dessinée. Depuis **Mad**, il s'est fait beaucoup de choses, mais rien ne m'a jamais emballé à ce point. Je trouve que c'est l'expression de la B.D. la plus intéressante. Elle règle la relation texte-dessin qu'on évoque par rapport à l'écriture et au cinéma. Les gags d'objets, de détails, de situations incroyables ne peuvent être rendus que par la B.D. Aujourd'hui, mon rêve serait de construire un scénario très, très structuré et puis, à la façon des Marx, l'empêcher de marcher à la réalisation. Le problème, c'est que, dans ce métier, on est obligé de produire beaucoup. J'aimerais bien en faire moins et consacrer un an à dessiner une histoire de cinquante pages...

Propos recueillis par
FRANCIS LAMBERT

LES LIVRES DE PÉTILLON

Photo Mamourou

(1) Plon
(2) et (3) Folio
(4) et (7) Gallimard
(5) et (6) Ed. de Minuit

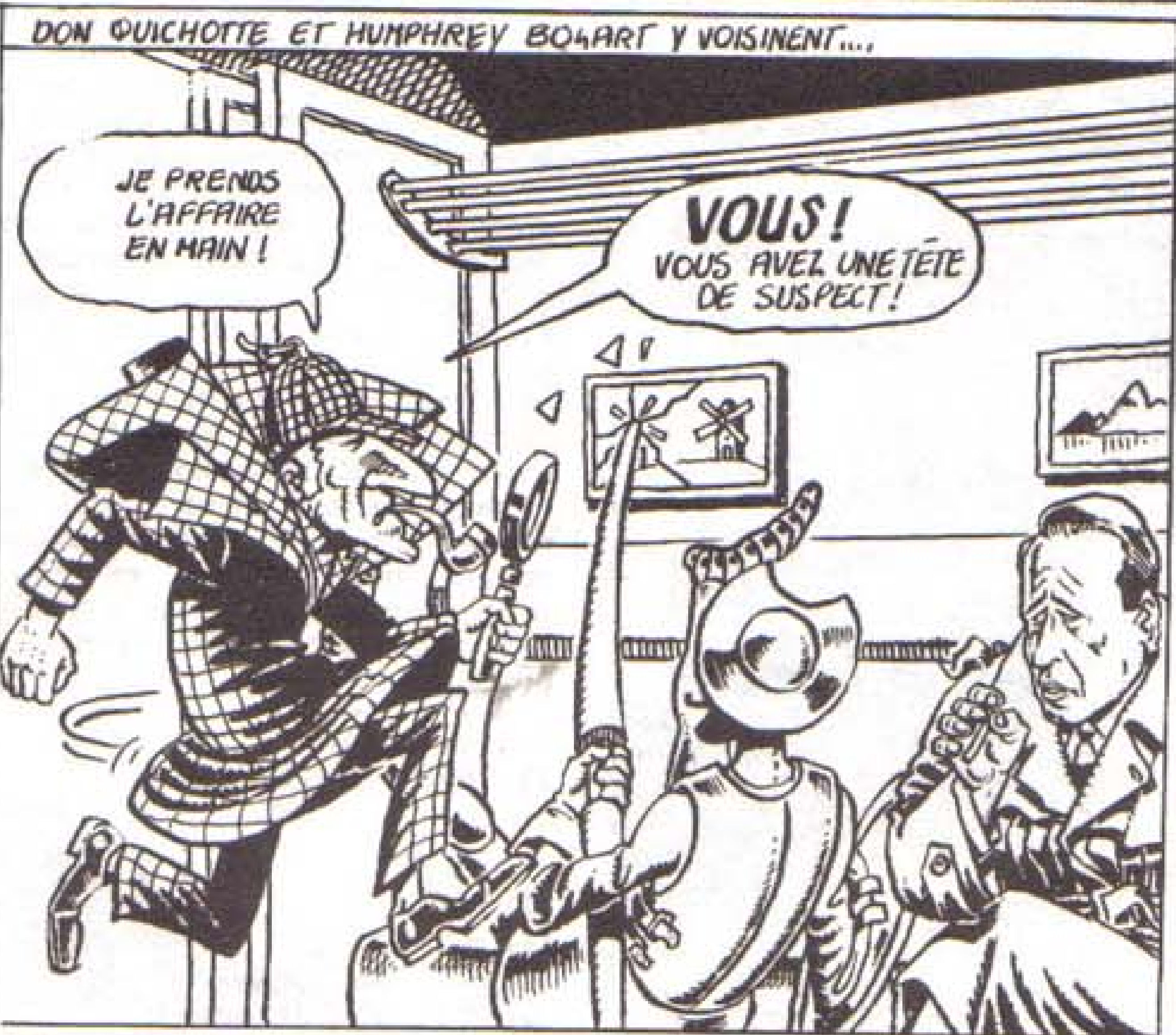

BUSTER KEATON CONDUIT LA LOCOMOTIVE, CHARLOT Y VOYAGE SANS BILLET,
TÛÛÛÛÛÛ
CRONCH CRONCH
TCHOUCK TCHOUCK TCHOCK TCHOUCK


SANS ÊTRE INQUIÉTÉ PAR HENRY MILLER, LE CONTRÔLEUR FOU,
C'EST VOUS QUI ÊTES LES FOUS!
TIRE-MOI DE LA ABRUTI!... POUSSE!!!
JE NE PEUX PAS TE TIRER ET TE POUSSER EN MÊME TEMPS!
SCRRR SCRRR


ASSIS EN FACE D'ALFRED HITCHCOCK, LE PROFESSEUR PNINE Y ECOUTE BATTRE SON COEUR, ...
"(PNINE)(...) ETAIT DE CES GENS SINGULIERS ET MALHEUREUX QUI CONTEMPLENT LEUR COEUR (...) AVEC DEGOÛT ET TERREUR, AVEC UNE REPULSION NERVEUSE, AVEC UNE HAINE NAUSEEUSE, COMME S'IL S'AGISSAIT D'UN MONSTRE VISQUEUX ET REDOUTABLE QU'ON EST BIEN OBLIGÉ D'ENDURER EN PARASITE QU'IL EST, HELAS!"
JE VOYAGE TOUJOURS ASSISE DANS LE SENS OPPOSÉ A LA MARCHE DU TRAIN
BOЖМОЙ! CA VA MAL!
TOMB TOMB TOMB
MAIS NON, C'EST MA CONTREBASSE


LES TUNNELS Y RESERVENT TOUJOURS DES SURPRISES,
AAAH UNE MAIN SUR MON COU!!
?
NE CRAIGNEZ RIEN! JE LA TIENS!


MON COLLIER!
?


DON QUICHOTTE ET HUMPHREY BOGART Y VOISINENT...,
JE PRENDS L'AFFAIRE EN MAIN!
VOUS! VOUS AVEZ UNE TÊTE DE SUSPECT!

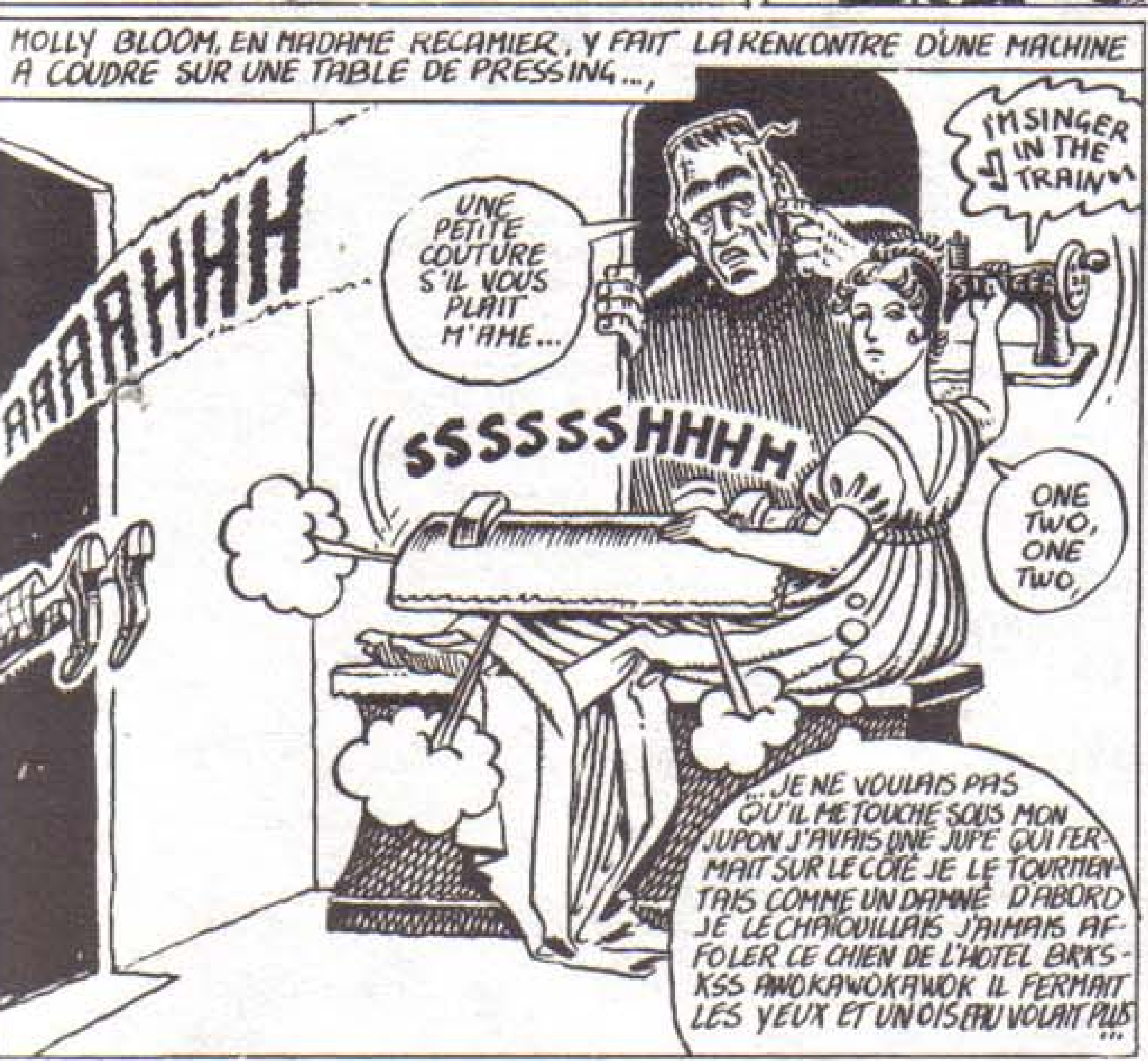

OÙ L'AVEZ-VOUS CACHÉ CE COLLIER?..
BESOIN D'AIDE HONEY?
PAS QUESTION SWEET HEART, JE DOIS M'EN SORTIR SEUL, JE LE DOIS, JE LE DOIS,.. JE LE DOIS,..
SI TU AS BESOIN DE MOI TU N'AS QU'A SIFFLER.
FFFF.. FFFF.. FFF.. FFFF F....

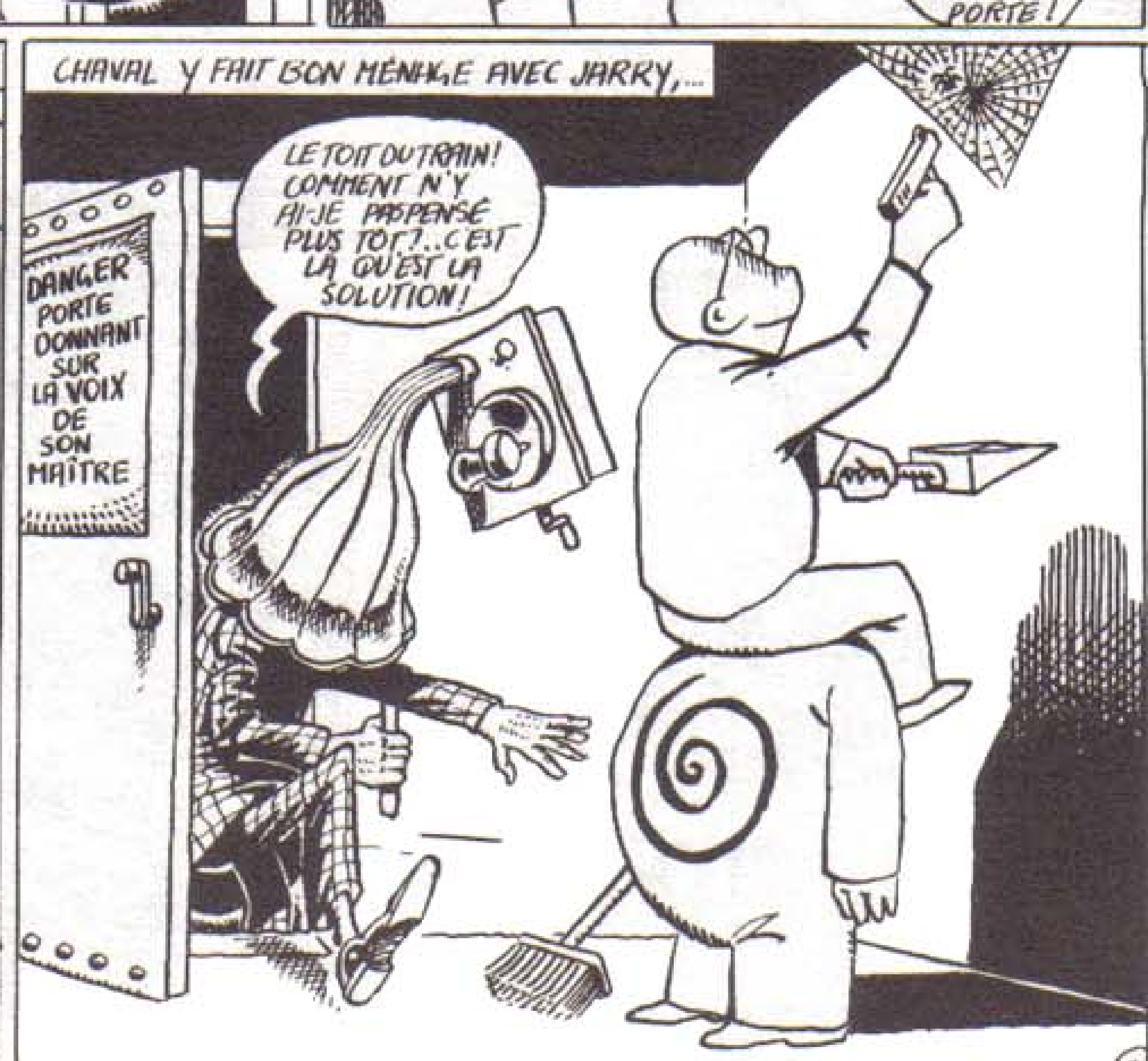
FUIIIIIIT


IT'S REALLY A MAD TRAIN,...
DOM DA DOM DOM DOM
KLOP KLIP KLOP KLIP
J'AI LA CONVICTION QUE LA CLÉ DE CETTE AFFAIRE EST DANS CE COMPARTIMENT.
VRRRRR


OU CE CIGARE EST ARRÊTÉ, OU MA MONTRE EST ÉTEINTE.


ON Y VOIT ALPHONSE ALLAIS CONVERSANT AVEC WOODY ALLEN,...
VOUS VOYAGEZ DEBOUT POUR AFFAIRE OU POUR TOURISME?
J'AVAIS UNE PLACE ASSISE, MAIS EN REVENANT DES TOILETTES. JE L'AI TROUVÉE OCCUPÉE PAR UN SANDWICH AU POULET FROID, LE GENRE SANDWICH AGRESSIF...
JE TIENS LA BONNE PISTE, LA PISTE QUI MÈNE DROIT A CETTE PORTE!


MOLLY BLOOM, EN MADAME RECAMIER, Y FAIT LA RENCONTRE D'UNE MACHINE A COUDRE SUR UNE TABLE DE PRESSING...,
AAAAHHH
UNE PETITE COUTURE S'IL VOUS PLAIT M'AME...
I'M SINGER IN THE TRAIN
SSSSSSHHHH
ONE TWO, ONE TWO,
...JE NE VOULAIS PAS QU'IL ME TOUCHE SOUS MON JUPON J'AVAIS UNE JUPE QUI FERMAIT SUR LE CÔTÉ JE LE TOURMENTAIS COMME UN DAMNÉ D'ABORD JE LE CHATOUILLAIS J'AIMAIS AFFOLER CE CHIEN DE L'HOTEL BRKS-KSS AWOKAWOKAWOK IL FERMAIT LES YEUX ET UN OISEAU VOLAIT PLUS...


CHAVAL Y FAIT BON MÉNAGE AVEC JARRY,...
LE TOIT DU TRAIN! COMMENT N'Y AI-JE PAS PENSÉ PLUS TÔT?!...C'EST LA QU'EST LA SOLUTION!
DANGER PORTE DONNANT SUR LA VOIX DE SON MAÎTRE


GEORGES DARIEN S'Y RETROUVE EN EXCELLENTE COMPAGNIE,...
HA HA HA HA HA
ATTENTION
DOMB
DOMB
DOMB
DOMB
DOMB
DOMB
DOMB
JE FAIS UN SALE METIER. MAIS J'AI UNE EXCUSE, JE LE FAIS SALEMENT.
UN TUNNEL DEVANT VOUS!
ET PIERRE DAC Y RETROUVE FRANCIS BLANCHE.
NOUS ALLONS POUVOIR REMETTRE NOS CHAUSSETTES, ELLES ONT L'AIR SÈCHES
C'EST PAS TROP TÔT, JE COMMENÇAIS À ME GELER LES ARPIONS.
J'AI TOUT COMPRIS !!!
OUI, C'EST UN DRÔLE DE TRAIN,...
LE TRAIN VA DANS LA DIRECTION INVERSE!! OR VOUS VOYAGEZ TOUJOURS DANS LE SENS OPPOSÉ À LA MARCHE, VOTRE PLACE EST DONC ICI, MAIS C'EST MOI QUI Y ÉTAIS ASSIS AU MOMENT DU VOL, CONCLUSION: C'EST MON COLLIER QUI A ÉTÉ VOLÉ! VOTRE MACHINATION EST DÉCOUVERTE, JE VOUS ARRÊTE !!!
ENFER ET DAMNATION! JE SUIS FAITE!
TÛÛÛÛÛÛÛU
UN TRAIN DE DINGUES...
TCHOUCK
TCHOUCK
TCHOUCK
TCHOUCK
TCHOUCK
CLANK
CLANK
HEUREUSEMENT QU'IL ALLAIT DANS LA DIRECTION INVERSE, SINON J'ÉTAIS CUIT.
PÉTILLON

LES CELTES
IUMANISME BARBARE DE LA BRETAGNE

Nos ancêtres, les Gaulois... une petite phrase serinée au long des manuels scolaires de notre enfance... Les Gaulois, des barbares turbulents et bavards, un peu ivrognes, à qui la Rome de Jules César apporta Ordre et Civilisation. A cette vue réductrice qui tente de gommer cinq mille ans de civilisation celte, Auclair et Deschamps répondent aujourd'hui par un grand récit : "Bran Ruzh". Bafouée, délibérément oubliée, cette culture est pourtant toujours présente.

Un dossier coordonné par Alain Deschamps.

AVANT LES CELTES

C'est aux environs du troisième millénaire avant J.-C. qu'apparaissent les Celtes en Europe. Branche occidentale de la famille indo-européenne, ils y pénètrent d'abord par l'Est et le Sud-Est. Ils y trouvent, bien sûr, des populations autochtones, les Ligures, de qui ils reçoivent en héritage, pêle-mêle, des techniques (travail du bois et de la pierre, agriculture, interdit porté, semble-t-il, contre l'écriture comme défi à l'éternel retour de la mouvance divine), une religion au riche et vaste panthéon, une tradition sociale qui privilégie de façon frappante le rôle de la femme - et enfin l'énigmatique civilisation des mégalithes qui remonte sans doute à la nuit des temps, et que les Ligures eux-mêmes ont héritée d'autres peuplades.

Dolmens, menhirs, cromlechs, alignements : tous ces étranges monuments, datant probablement des environs de 5000 av. J.-C., plantent le décor de la liturgie celtique. Peut-être les Druides eux-mêmes, grands prêtres des mégalithes, ont-ils puisé leur sacerdoce dans un lointain passé pré-celtique?

Les fouilles permettent de déterminer que, dès 1200 avant J.-C., la Suisse, une partie de l'Allemagne et de la Gaule, la Catalogne et l'Italie du Nord, étaient occupées par les Celtes. C'est donc de cette époque que l'on peut dater avec certitude leur émergence en Europe.

EXPANSION ET DECLIN

A partir de ce bref survol de la préhistoire celtique, on comprend à quel point les doctrines politiques et philosophiques qui, au XXe siècle, se réclamèrent d'un prétendu « berceau » de la *race* celte, reposent sur des bases absurdes.

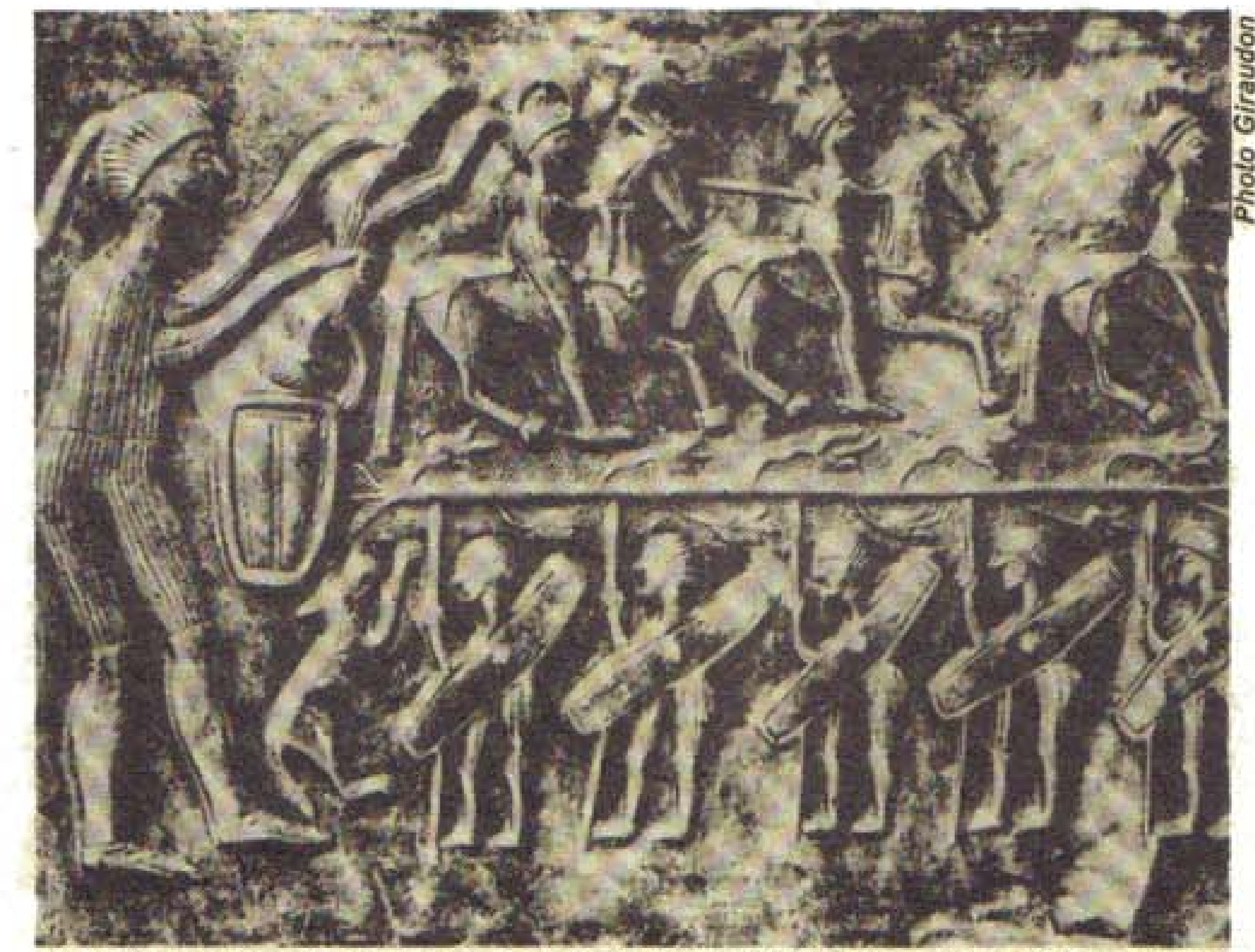
Ce qui est en revanche certain, c'est que, implantées en Europe, les différentes peuplades celtes vont déferler sur tout le continent, jusqu'à étendre (à leur apogée, vers 250 av. J.-C.) leur « territoire » de l'Irlande à la Turquie et du Portugal au Danemark...

C'est d'abord l'Asie Mineure, les Balkans, la vallée du Danube qui, à la fin du VIIIe siècle, sont « conquis » par les cavaliers cimmériens qui imposent aux autochtones, égalitaires et collectivistes, des structures sociales nouvelles, fondées sur l'existence d'une caste aristocratique de cavaliers armés de l'épée de fer.

Ainsi naît la civilisation du premier âge du fer (ou « civilisation de Hallstatt », du nom d'un lieu de fouilles autrichien) qui couvrira, au Ve siècle, l'Allemagne, la Gaule, la Péninsule ibérique et les îles britanniques.

La classe militaire dominante est organisée autour de chefs pour qui sont construites des résidences fortifiées (« oppida ») et à qui est rendu un culte funéraire particulièrement spectaculaire.

Le deuxième âge du fer apparaît vers 500 av. J.-C. sous la pression des Scythes. Leur sang neuf, barbare et guerrier, favorise



Détail du chaudron de Gundestrup (1er siècle avant J.-C.). Musée national de Copenhague.

Photo Giraudon

CINQ MILLE ANS D'HISTOIRE.

l'éclosion de traditions originales. De l'Europe orientale à l'Asie centrale et à l'Iran, apparaît un art inédit dont les Gaulois hériteront. Ainsi la fameuse « braie », pantalon long des peuples de cavaliers, vient-il sans doute des guerriers scythes.

Dès lors, la dynamique de l'expansion va jeter les Scythes aux quatre coins de l'Europe. Rome sera même prise et incendiée en 385 av. J.-C.! Au-delà du Rhin, apparaissent de nouvelles peuplades celtes que l'on regroupe sous le nom de « Belges ». Ceux-ci descendront jusqu'en Italie vers 283, seront refoulés par les Romains, reflueront jusqu'à l'actuelle Yougoslavie, puis envahiront la Macédoine avant de reculer jusqu'à l'actuelle Belgrade, puis déferleront à nouveau jusqu'en Asie Mineure où ils fonderont — dans la Turquie actuelle — le royaume des Galates qui existait encore du temps de Saint-Paul! Une autre branche des Belges passera, au IIe siècle av. J.-C., en Angleterre.

Dès cette époque, étendus sur un immense territoire, les Celtes constituent, face à la civilisation gréco-latine, la plus riche et la plus solide des civilisations barbares. Mais ils ont atteint leur apogée. Au cours du Ier siècle, sous les coups conjugués des Romains, qui conquièrent l'Espagne puis la Gaule, et des Germains qui ravagent l'Europe jusqu'à la vallée du Pô, la civilisation celtique décline rapidement. La « pax romana » triomphante fait table rase de traditions millénaires et poursuit, jusqu'en Angleterre (dont la conquête est achevée en 84 de notre ère, sous Domitien) les restes d'un monde agonisant.

Seules une partie de l'Ecosse et la totalité de l'Irlande échapperont à cet écrasement imposé par l'ordre romain...

UNE PERMANENCE CULTURELLE

Au cours des siècles qui suivent, la Grande-Bretagne va abriter des bribes de la civilisation celtique qui vont survivre au milieu d'un monde en plein bouleversement. Durant le Ve siècle, les îles britanniques se soulèvent contre Rome. Immédiatement, réapparaissent des royaumes indépendants gouvernés par des princes celtiques. A la même époque, des Celtes du Pays de Galles et du Sud-Ouest de l'Angleterre immigrent en Armorique, où quatre nouveaux royaumes celtiques sont fondés.

C'est la renaissance du « phénix » celte, dont on retrouvera bientôt l'incarnation mythique dans les romans du cycle arthurien...

Convertis tardivement au christianisme (au Ve siècle), les Irlandais en deviennent très vite les plus ardents missionnaires, allant jusqu'à fonder des monastères « irlandais » sur le continent, et à essaimer jusqu'en Ukraine. Ainsi, battue par les armes, la civilisation celtique survit en s'appropriant la nouvelle religion.

LA CHUTE DES ROYAUMES CELTIQUES

Mais les royaumes où demeurent des fragments de cette antique civilisation vont, peu à peu, pâtir du grand mouvement centralisateur qui sévit en Europe dès la fin du Moyen-Age. En 1532, la Bretagne est réunie au Royaume de France. En 1536, le Pays de Galles est incorporé autoritairement à l'Angleterre par Henri VIII. Quant à l'Ecosse, elle est réunie dès 1609 à la Grande-Bretagne. La répression contre le particularisme écossais sera telle qu'en 1746, on pendra un joueur de cornemuse, coupable d'avoir détenu chez lui cet instrument de musique, symbole de la résistance aux Anglais!

Toutes ces conquêtes ne se sont pas faites sans verser du sang. Mais c'est certainement en Irlande que la résistance au « colonisateur » anglais sera la plus violente — et bien sûr, consécutivement, la répression y sera souvent atroce.

Pour écraser les soulèvements des Irlandais qui refusent de se rallier à la Réforme, Cromwell adopte la « solution définitive » de la déportation : les autochtones sont chassés de leurs terres au profit de nouveaux colons anglais.

Durant tout le XVIIIe et tout le XIXe siècle, la situation ne cessera de s'aggraver : tandis que la Grande-Bretagne accentue sa pression, les Irlandais durcissent leurs positions, nourrissant leur sentiment national menacé en conservant précieusement les souvenirs — en particulier linguistiques — de la civilisation gaélique.

Enfin, en 1920, l'Irish Government Act tranche à vif dans ce douloureux problème : l'Irlande est coupée en deux. Au sud, vingt-six comtés obtiennent leur indépendance (l'Eire), tandis que six autres comtés, au nord, demeurent dans le Royaume-Uni et constituent l'Ulster.

Tandis que l'Ulster connaît toujours un climat de semi-guerre civile permanente, l'Eire ne cesse de revendiquer la totalité du territoire de l'île.

C'est l'Eire qui, en 1978, représente l'ultime bastion celtique — dernier souvenir d'une civilisation qui, à travers mille vicissitudes, est parvenue à traverser les siècles.

UNE MARQUE DE POUVOIR : LE VIN!

Les relations commerciales des premiers Celtes avec les Grecs Phocéens qui venaient de fonder Marseille devaient avoir une conséquence étonnante : c'est, en effet, à ces contacts commerciaux qu'est due l'apparition du vin en Europe.

Et cette boisson, très vite, devait devenir un signe de puissance, une marque de pouvoir. Ainsi que l'écrit V. Kruta :

« *Le vin constitua un des principaux produits de luxe qui rehaussaient le prestige des chefs de la classe militaire dont un des plus grands privilèges était, vraisemblablement, la surveillance et le contrôle des échanges commerciaux passant par leur territoire. Sa consommation, au cours de festins probablement semblables à ceux dont les textes irlandais nous ont laissé le souvenir, assume progressivement une fonction sociale telle qu'elle devient même une partie importante du rite funéraire réservé à ceux que l'on appelle couramment les « Princes hallstattiens.* »

Ce privilège n'était d'ailleurs pas réservé aux hommes. Il appartenait également à des femmes de haut rang.

« *La diffusion de la consommation du vin... reflète fort bien un fait significatif : les principaux, sinon les seuls bénéficiaires du développement des rapports commerciaux à longue distance, étaient les chefs militaires et leur entourage immédiat. Les produits importés contribuaient ainsi à augmenter l'écart considérable qui semble séparer les membres peu nombreux de la classe dominante du reste de la population.* »

Les Bretons Armoricains ne savent pas, pour la plupart, qu'ils sont Celtes. Et quand ils commencent à le savoir, surtout s'ils ont la manie de donner dans l'intellectualisme, ils se comportent de telle façon qu'ils présentent une image caricaturale de la celtitude. Ils renchérissent, redoublent ce qu'ils croient être les marques extérieures de leur qualité, ils en font trop. A quoi leur sert de se ravager les méninges pour se celtiser à outrance alors qu'ils sont restés Celtes dans leurs profondeurs à travers des siècles et des siècles de romanité!


Photo Bidermanas

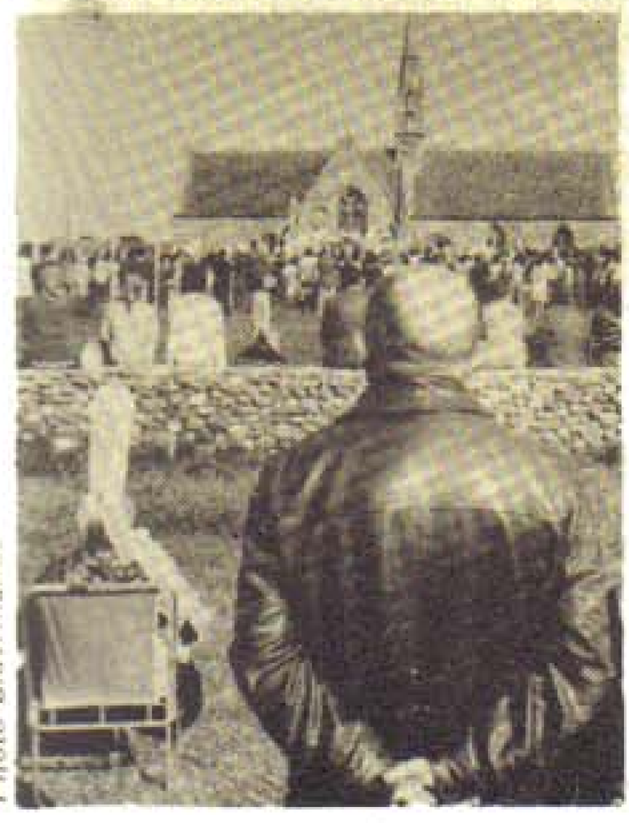
LA LIBERTE D'ETRE UN AUTRE

CELTES NOUS SOMMES...

Celtes ils sont par leur langage. La langue bretonne a perduré jusqu'à nous, malgré l'indifférence des élites et la persécution des pouvoirs dont elle a toujours été victime. Comment cette survivance a-t-elle pu se produire, sinon parce que notre langue traduit exactement notre mode de pensée et de vie, outre des implications métaphysiques qu'il serait intéressant de tirer au clair? On s'en aperçoit bien quand il s'agit de la transposer en français, par exemple. La syntaxe se dérobe, les champs sémantiques et lexicaux n'ont jamais la même extension. Cette dérobade et cette inadéquation représentent le coefficient spécifiquement celtique qui commande nos images mentales.

Celtes ils sont par leur héritage oral. Impressionnant est le nombre de contes, légendes, formules magiques, obscures fatrasies qui ont été véhiculés jusqu'au XXe siècle, d'une génération à l'autre. Encore que le sens de tout cela n'ait pas été établi et n'a plus guère de chance de l'être, on ne peut nier qu'il n'y ait là une philosophie, une science, une littérature même, une sagesse en somme qui ne laisse pas de se refléter dans les réactions parfois déroutantes des bretonnants. Une confrontation sérieuse entre certains contes bretons et les Romans de la Table Ronde pourrait donner, à cet égard, de précieuses indications.

Celtes ils sont par leur sens religieux. Catholiques (ou protestants) du bout des lèvres ou pour des raisons qui ne tiennent pas toujours à la foi, ils subissent constamment la tentation du schisme. Leur légende de la mort, innombrablement célébrée, montre bien que, pour eux, le Trépas est le passage d'un côté à l'autre de la vie. Ils n'ont pas de mot qui corresponde au bas-monde (pourquoi bas? Où est le haut?). Ils cultivent la vénération de saints personnages ignorés de Rome et qui les guérissent ou intercèdent pour eux. En 1976 on a encore plongé des enfants dans des fontaines sacrées, fait virer la pierre de Saint Vio pour obtenir de la pluie. Superstition, dira-t-on. Nullement. Communion avec l'autre côté. La liste serait trop longue des rites, coutumes, fêtes calendaires qui remontent à la haute antiquité celtique.


Photo Bidermanas

Celtes ils sont enfin par leur caractère qui les porte aux excès en tout. Ils sont affamés de liberté individuelle au point de récuser toute autorité quand il leur chante, même au prix de l'anarchie. Telle est leur susceptibilité pour eux, leur famille et leur clan (bro) qu'ils s'épuisent en rivalités incessantes dont profitent les centralisateurs. Leur mépris de la logique et de tout le saint-descartes les livre à leur imagination, qui est somptueuse et parfaitement déréglée. Il faut préciser que leur consolation, leur bonheur, leur goût de vivre viennent de là.

Aujourd'hui, quand le monde court à grand train, quand les mentalités les mieux assises sont en révolution, y-a-t-il un avenir pour de tels hommes? Je suis persuadé que oui. Et que doivent-ils faire pour cela? D'abord ceci, qui est essentiel : qu'ils demeurent ce qu'ils sont, qu'ils ne se fassent pas violence, qu'ils n'acceptent pas de se renier, qu'ils cultivent au contraire leur originalité en s'affirmant dans le droit fil de leur lointaine ascendance. Ce qui leur épargnerait de revêtir de vieilles défroques pour reconstituer pauvrement d'antiques cérémonies qui n'ont plus de raison d'être, du moins sous cette forme. Ou de maintenir artificiellement une couleur bretonne désormais trahie par son environnement. Ces apparences ne feront jamais qu'ébahir la galerie, dissimulant le véritable jeu qui doit se livrer en profondeur et donc rester invisible pour celui qui n'a que des yeux.

Cependant, ces manifestations dans le goût traditionnel, ces références historiques, ne sont pas inutiles aujourd'hui dans la mesure où elles font prendre conscience aux jeunes Bretons qu'ils appartiennent à un monde différent de celui dont les valeurs, pour contestables qu'elles soient, triomphent avec insolence autour de nous. Dans la mesure aussi où elles amènent le public à penser que cette différence bretonne peut évoquer la sienne, à laquelle il ne pense guère, et lui éviter de bêler avec les moutons. Les civilisations régionales et spécialement populaires manquent (et pour cause!) de grandes littératures qui pourraient les asseoir et les affirmer. Elles en sont réduites à montrer et à faire entendre, récusant Gutenberg pour corroborer Mac Luhan. Qu'elles le fassent donc, ne serait-ce que pour transmettre leur capital visible et audible aux générations futures et pour obliger les savants aux noms en logue à étudier de près leurs phénomènes distinctifs. En attendant l'enseignement à part entière des langues régionales dont la méconnaissance au profit du seul français défigure et appauvrit fâcheusement le domaine hexagonal. En raison de quoi, il faut faire flèche de tout bois, et revendication de toute chanson, qu'elle soit d'hier ou de ce matin.

En ce qui concerne la langue bretonne, quels que soient les efforts méritoires que l'on fait pour la défendre et l'enseigner, il est vain d'espérer qu'elle signifiera pour la prochaine jeunesse ce qu'elle a signifié pour nous-mêmes, bretonnants de naissance et d'imprégnation exclusive. Je suis presque tenté de dire que c'est tant mieux. Un nouveau langage breton peut s'établir, accordé à la vie actuelle dont les traits généraux sont plus celtiques que romains. Ce langage marquerait un nouvel avatar dans l'histoire de la Celtie. A condition que l'esprit se soit conservé, ce qui suppose que notre imagination notre cœur, nos entrailles et tout ce qui se trouve entre les trois, persistent à demeurer anormaux.

Quant à nos petits-enfants, je ne pense pas qu'il soit souhaitable de les dresser par autorité à devenir des Celtes cent vingt pour cent, ce qui aurait pour effet de les rendre intolérants à l'égard des autres et peut-être d'en faire des contestataires de leur propre éducation, comme on a vu certains élèves des Jésuites s'insurger contre leur pédagogie. Il vaudrait mieux que notre exemple tant dans les gestes et les discours quotidiens que dans la solution des problèmes les plus graves, qui demandent un engagement de responsabilité, les détermine à se découvrir en nous et à s'affirmer par cette reconnaissance plutôt que par l'acceptation aveugle de modes de pensée ou d'action qui détruiraient les assises fondamentales de leur personne. Et vive la liberté d'être un autre!


D.R.

PIERRE-JAKEZ HELIAS

ELTISME ET SURREALISME : 'ART D'EVOQUER ES OMBRES



drich Heisler, Benjamin Péret, Toyen et André Breton à l'île de Sein en 1948. D.R.

Les surréalistes, André Bre- n en particulier, n'ont com- encé à s'intéresser à l'art et x littératures celtiques qu'à rtir de 1954. Il y a pourtant ne démarche parallèle entre surréalisme et la pensée ltique telle qu'elle apparaît ns les diverses épopées et s poèmes transmis par les allois, les Irlandais et les retons.

Le celtisme, avec sa recherche une réalité sous-jacente qui ne ut en aucun cas se confondre ec l'apparence, est une tenta- e pour parvenir au surréel et ilise des méthodes qu'il faut en classer comme « barbares » r rapport à l'ordre gréco- main.

C'est d'abord sur le plan philo- phique. Les Celtes ont tou- urs manifesté à travers leurs uvres une logique pré-aristo- icienne. Leur démarche semble oir été très proche de celle un Héraclite et très éloignée de pensée socratique. Cet aspect rbare, qui a évidemment séduit dré Breton, se retrouve à l'état conscient dans la poésie et la inture des surréalistes.

Puis, c'est la part faite à l'ima- aire pour dépasser le réel dans ce qu'il a de plus évident, c'est-à-dire incertain. Les Celtes, en niant une réalité quotidienne considérée comme une oppression pour l'esprit, ont essayé de créer un autre réel : mais cette création, si elle débouche sur le concret, n'est que la constatation de l'existence, ailleurs d'une donnée fondamentale de la conscience. Les surréalistes ont voulu redonner à l'imagination tous ses droits.

En fait, l'Europe occidentale, dans l'aspect classique de sa civilisation, avait perdu cet art d'évoquer les ombres. Mais dans l'inconscient des artistes, des poètes et aussi des conteurs populaires, l'héritage celtique était demeuré intact. Le surréalisme, profitant des découvertes de la psychanalyse, mettait en lumière le travail fantastique accompli au niveau de l'inconscient. La légende de la Ville d'Is n'exprime-t-elle pas l'existence, sous la surface, d'une réalité d'autant plus belle qu'elle est inaccessible à ceux qui ne savent pas voir, donc qui ne savent plus se servir de l'imagination? La légende de la Ville d'Is, comme les grandes légendes irlandaises et les épopées arthuriennes, semble l'illustration exemplaire du manifeste du surréalisme. L'absence de toute logique classique a conduit des critiques du siècle dernier à considérer les épopées celtiques comme des tissus de stupidités. C'est la preuve qu'elles échappaient à toute classification de type méditerranéen. Elles n'ont pu être comprises que par suite de la prise de conscience surréaliste.

Là se trouve essentiellement la rencontre entre surréalisme et celtisme. Ce n'est pas une rencontre fortuite, car elle se préparait depuis longtemps déjà de façon obscure. Et c'est aussi ce qui donne au celtisme son aspect de révolution permanente si chère aux surréalistes. En effet, si le réel n'est que le produit d'une création continue de la conscience, il est sans cesse remis en question par les individus et les générations qui se succèdent. Or le celtisme, par le caractère oral de sa tradition, par son refus du dualisme, par son refus de l'immobilité, par sa confiance dans la dynamique de la pensée, est une invitation permanente à se remettre en cause. Le surréalisme ne pouvait pas rester indifférent à ces caractéristiques.

Et puis enfin, la Beauté, tellement bien définie par les classiques qu'elle en est morte, est une Beauté vivante, à la fois pour les Celtes et les surréalistes. Il ne peut y avoir de définition possible de la Beauté pour un Celte puisque celle-ci est le résultat d'un rapport dialectique que l'individu, ou la collectivité, établit avec le monde extérieur. D'où l'aspect apparemment incohérent de l'art celtique : il obéit en fait à d'autres lois, et ces lois sont mouvantes, jamais parvenues à leur terme définitif. Voilà pourquoi, les Celtes peuvent dire, comme André Breton, à la fin de *Nadja* : *« la Beauté sera convulsive, ou ne sera pas. »*

JEAN MARKALE

Né en 1928, d'une ancienne famille bretonne, Jean Markale est actuellement professeur de lettres classiques. Dans sa jeunesse, il fut en contact étroit avec les surréalistes et avec André Breton en particulier. Il a par ailleurs publié une dizaine d'ouvrages sur la civilisation celtique.

BARDES ET DRUIDES

Le druidisme était, semble-t-il, la religion de l'ensemble des Celtes. On en connaît peu de choses, pour deux raisons. La première est que la civilisation celtique était une civilisation orale, excluant apparemment l'écriture pour des motifs religieux et sociologiques. La seconde est que les druides ont été pourchassés par les Romains avant de l'être par les Chrétiens et ont disparu très tôt, ne laissant ni postérité ni tradition vérifiable. On peut seulement avoir quelques lumières sur le druidisme grâce aux réflexions des auteurs grecs et latins et par l'étude systématique des textes irlandais et gallois du Moyen-Age, textes écrits par des moines chrétiens, mais en langue celtique, qui rendent compte d'un certain nombre de croyances et de rituels.

Les druides constituent une classe sacerdotale très importante, selon une hiérarchie très stricte de modèle indo-européen. Le nom des « druides » *(Druides)* n'a aucun rapport avec le chêne, comme on l'a cru longtemps : il signifie au contraire les *Très Voyants* ou les *Très Savants*. Ce sont des prêtres, mais aussi des prophètes, des législateurs, des juges, des professeurs chargés de l'éducation de la jeunesse, des poètes et aussi des chefs guerriers, bien qu'en principe ils soient dispensés de service militaire. De toute façon, ils ont un rôle politique considérable. On sait qu'en Irlande, le Roi ne pouvait parler qu'après son druide.

La classe druidique comporte un certain nombre de personnages d'un rang inférieur spécialisés dans la poésie et la musique (les *Bardes*), ou dans la divination (les *Vates*). En Irlande, après la disparition des Druides, l'héritage des trois catégories fut plus ou moins recueilli par les *Fili*. Il y a eu des femmes rattachées à la classe druidique, poétesses, devineresses, sacrificatrices, magiciennes, mais non à proprement parler de « druidesses ». Après la christianisation, de nombreux sorciers et sorcières ont été confondus avec d'anciens druides, ce qui laisse supposer que les druides pratiquaient une certaine forme de magie. De fait, l'étude des textes irlandais et gallois laissent à penser que le druidisme présente des analogies avec les pratiques du *chamanisme* tel que nous le connaissons aujourd'hui. Le culte druidique ne se déroule pas dans des temples bâtis, mais en pleine nature, dans des clairières sacrées, des *nemeton*, qui sont des projections symboliques du ciel sur la terre. Tout le monde a entendu parler de la cueillette du gui par les druides. Il faut préciser que le gui de chêne est extrêmement rare, et ce devait être une cérémonie exceptionnelle. Les druides président aux sacrifices, et il est certain qu'il y eut des victimes humaines. Il y a aussi de grandes fêtes, notamment le 1er novembre, fête de *Samain*, le 1er février, fête d'*Imbolc*, le 1er mai, fête de *Beltaine*, le 1er août, fête de *Lugnasad*. On sait que les druides honoraient les dieux, mais ceux-ci sont très vagues et mal connus : on peut citer Lug, Belenos, Teutatès (Toutatis), Hesus, Taranis, Ogmios, mais il est difficile de les caractériser vraiment.

Quant aux croyances, ce que nous en savons se résume au dogme de l'immortalité de l'âme. On a dit que les Celtes croyaient à la réincarnation, ce qui n'est pas prouvé. La vie devait se poursuivre de la même façon dans un autre monde, peu éloigné de celui-ci. D'après le témoignage des auteurs de l'Antiquité, les druides avaient atteint un très haut degré de sagesse, et leur philosophie était considérée à l'égal des plus grandes doctrines méditerranéennes.

J. M.

Aquarelle de 1815 : la version idyllique des druides selon les romantiques français.



D.R.

ALFRED JARRY, BRETONNANT AVANT L'HEURE





Alfred Jarry, né à Laval, mais qui a passé son enfance dans les Côtes-du-Nord, est certainement le plus authentique poète celtique de langue française. Ceux pour qui son œuvre se réduit au seul *Ubu-Roi* savent déjà que le gros bouffre tient une place singulière au cœur de *César-Antéchrist ;* c'est que le père Ubu n'est rien d'autre que le géant celtique lui-même, au même titre que n'importe quel ogre dévoreur d'enfants. (C'est pourquoi il n'est pas déplaisant que les élèves du lycée de Rennes aient découvert sa réincarnation sous la redingote pisseuse de leur professeur de physique.)

Les références bretonnes, folkloriques ou simplement topographiques sont abondantes dans l'œuvre de Jarry, dans *Les Minutes de Sable, Mémorial, L'Amour absolu, Les Jours et les Nuits, Haldernablou* et *La Dragonne*. Il introduit dans ses romans des citations en langue bretonne au même rang que des citations grecques ou latines : il se veut « bretonnant » à une époque où les jeunes bourgeois bretons ne le sont guère, autant qu'il fait étalage de sa culture classique. On pourrait le suspecter de « régionalisme » dont la mode commence alors à prendre comme une mayonnaise. Mais c'est tout simplement en lui la présence d'une double culture, celtique et française.

Ce qui est surtout frappant dans tout l'œuvre de Jarry, c'est la permanence du sentiment de la mort; non de l'angoisse devant la mort et ses séquelles métaphysiques, mais de la « présence » de la mort telle qu'elle existe dans la tradition des Celtes : la mort domine tout et tout y conduit.

De la pensée occidentale, Alfred Jarry n'a retenu que la face spectaculaire des fastes religieux. Avec *L'Amour absolu* et *Haldernablou*, il a tenté de la faire cohabiter avec la pensée celtique. Inconsciemment, soyons-en sûrs. En tout cas, il a si bien réussi que les Français le lisent peu et le comprennent mal : l'œuvre d'Alfred Jarry semble bien prouver que les deux systèmes de pensée, occidental et celtique, sont inconciliables.

FRANÇOIS CARADEC



L'ETAT CELTE : UNE CONFEDERATION DEMOCRATIQUE



Scène de chasse (art celte ibérique). Musée de Saint-Germain-en-Laye.

Photo Giraudon

Il semble qu'à l'origine, les peuples celtiques aient été des nomades pasteurs. Au premier siècle avant notre ère, les habitants de la Gaule étaient devenus agriculteurs et leur société évoluait vers une structure voisine de celle des Romains. Cependant, ils demeuraient divisés en de nombreuses tribus, indépendantes les unes des autres, chacune d'elles ayant ses propres coutumes et ses chefs, dans une sorte de société horizontale, totalement opposée à la conception romaine de l'état centralisé. C'est dans l'île de Bretagne et en Irlande que l'on comprend mieux la spécificité de la société celtique, celle-ci étant restée plus pure et ayant perduré, même sous l'influence chrétienne jusqu'au XII[e] siècle dans certaines régions...

Chaque peuple s'organise selon le terrain qu'il occupe, plus ou moins provisoirement. Il n'y a pas de villes, mais des forteresses et des villages construits en bois. Les premiers monastères chrétiens d'Irlande sont à l'image de ces villages. La terre n'appartient pas à des individus mais à la collectivité (et encore les frontières sont-elles fluctuantes et mal définies, d'où des conflits avec les peuples voisins). La collectivité, représentée par le roi, confie une partie des terres à tel ou tel individu, à charge pour lui d'y faire paître des troupeaux ou d'y cultiver des céréales. La véritable richesse se mesure en troupeaux et en objets de parure fabriqués par des métallurgistes.

Il y a une classe royale, parmi laquelle on choisit le roi. Ce roi (ou cette reine) n'a de pouvoir que dans la mesure où il représente la volonté collective. Un roi qui ne donne pas satisfaction ou qui se montre trop autocrate peut être déchu et remplacé. On trouve également une classe de lettrés (druides, bardes, devins, puis à l'époque chrétienne les fameux *fili* d'Irlande qui sont la synthèse des précédents), une classe de guerriers extrêmement agissants, des artisans et une masse de serviteurs ayant un statut mal défini, mais en tout cas différent de celui des esclaves romains. A l'intérieur de cette tribu, chaque individu joue son rôle mais ne revêt sa personnalité que dans le cadre collectif, selon ses fonctions et son rang dans la hiérarchie.

Au-dessus de ces tribus existaient des sortes de confédérations gérées par un roi supérieur, qui n'avait guère qu'une autorité morale. Ce fut le cas en Irlande, jusqu'au XII[e] siècle, où un *haut-roi* exerçait théoriquement son pouvoir à Tara, centre symbolique de l'île, sur les autres rois de rang inférieur. Il semble que les Celtes aient toujours voulu éviter qu'un individu détînt trop de puissance, ce qui indique des tendances démocratiques très nettes. Il en est de même pour l'organisation des différentes tribus les unes à côté des autres. La notion d'Etat telle que nous l'entendons n'existait pas. Ainsi s'explique la faiblesse des peuples celtes face aux sociétés centralistes, organisées, comme celle des Romains, des Saxons, puis des Anglo-Normands.

J.M.

LA FEMME SOUVERAINE

Les Celtes, comme tous les Indo-européens, avaient des structures sociales reposant en principe sur le patriarcat. Mais, dans les sociétés celtiques, on constate des tendances, sinon au matriarcat, du moins à une certaine forme de gynécocratie. Cela tient à l'héritage des peuples autochtones colonisés par les Celtes et amalgamés à eux.

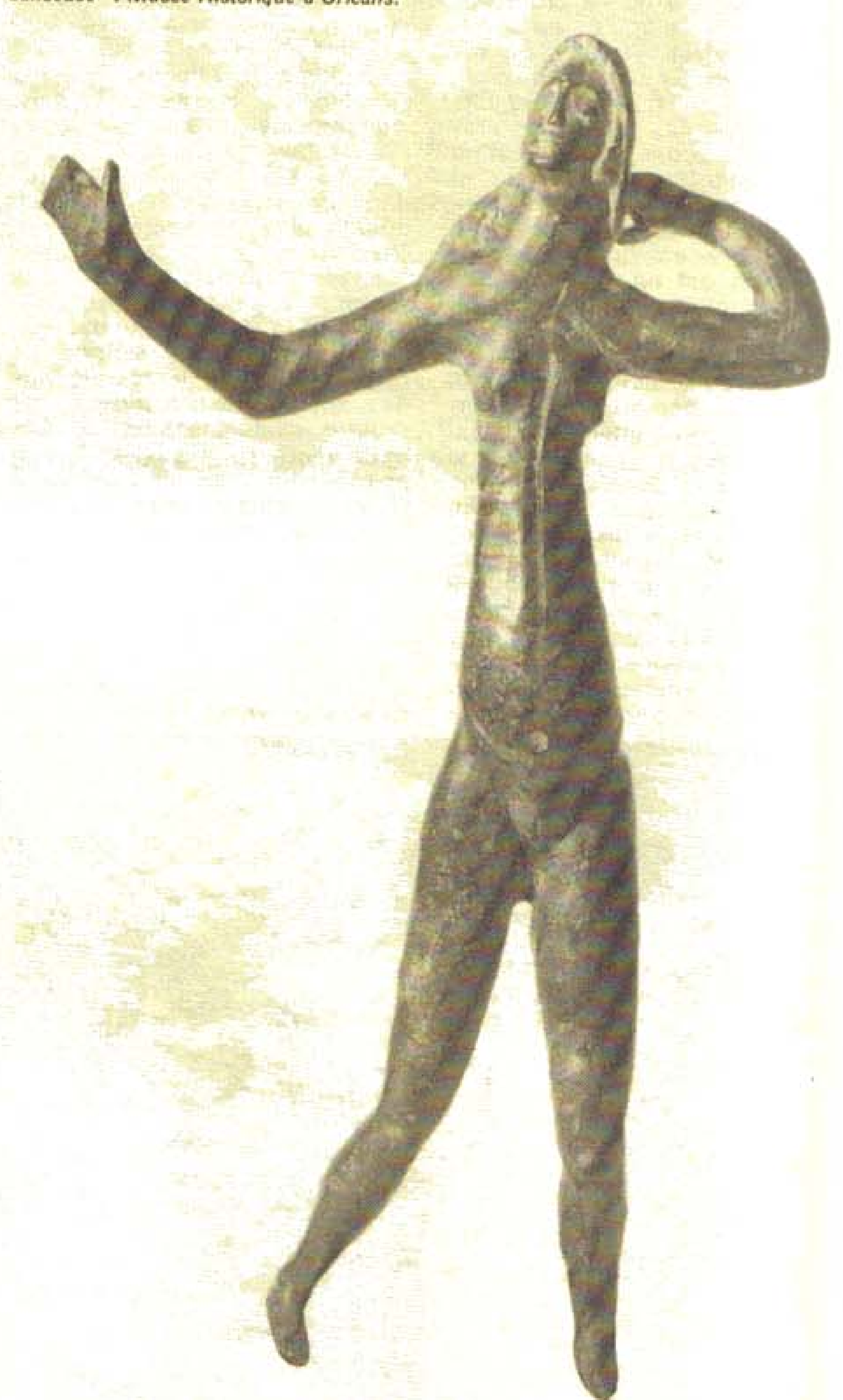
La femme, non seulement est respectée, mais elle détient des pouvoirs équivalents à ceux de l'homme. Elle peut se marier avec qui elle veut, quand elle veut. Elle peut ne pas se marier. Si elle a plus de richesses que son mari, c'est elle qui dirige toutes les affaires du ménage. Si, comme c'est le cas la plupart du temps, elle est à égalité avec son mari, celui-ci ne peut rien décider seul : il lui faut l'accord de son épouse. La femme mariée ou non est protégée. Elle peut divorcer librement et retrouve ce qu'elle a apporté dans le ménage. Le mariage celtique, même à l'époque chrétienne, est un acte social temporaire, toujours susceptible d'être dissous.

Lorsque le mari décide d'avoir une ou plusieurs concubines, il lui faut l'accord de son épouse. De plus, les concubines sont elles-mêmes protégées par une sorte de contrat d'un an, renouvelable ou non, qui garantit leur indépendance et leur sécurité. On remarque dans certains cas des traces de filiation matriléaire, ce qui est contraire aux usages indo-européens, et les légendes qui remontent très loin dans le temps, insistent, toutes, sur le rôle privilégié de l'oncle maternel (le frère de la mère). Les filles peuvent hériter au même titre que les garçons.

Enfin, d'un point de vue symbolique, la souveraineté est toujours représentée comme une femme, ce qui donne à penser que les femmes, chez les Celtes, ont eu un rôle important dans la vie sociale.

J. M.

Bronze datant de 2000 ans, découvert à Neuvy-en-Sullias, généralement appelé " danseuse ". Musée Historique d'Orléans.



CELTISME ET BANDE DESSINÉE : DE L'EXPLOITATION A LA REVENDICATION ?

L'ethnie a toujours été une dimension difficile à intégrer au discours de la B.D. En règle générale, elle n'échappe aux réductions du stéréotype à la mode que pour devenir, entre les mains d'intellectuels militants, une arme critique, mais un peu plate. Rares sont, dès lors, les cas de synthèse à peu près équilibrée entre les apports d'une culture globale et les ressources les plus sophistiquées des révolutions graphiques. Le celtisme n'échappe pas à ce diagnostic.



Bécassine, Corto Maltese : deux univers graphiques et idéologiques bien différents, soit, mais aussi, à travers deux ascendances, le portrait-robot classique de l'individualisme celtique tel que l'ont vu deux époques, deux classes sociales radicalement opposées. Généralement présent par flash back, le celtisme intervient ici comme explication du personnage central. Annaïck Labourdez, fille de ferme de Clocher-les-Bécasses, Corto le Maltais, fils d'une gitane et d'un marin cornouaillais sont largement déterminés par ce que le bourgeois Caumery et l'anar Hugo Pratt posent comme constituant essentiel de la celtité.

Par là même, ils nous présentent les deux générations d'un mythe et, sans l'avoir voulu, figurent assez clairement une seule et même réalité. La nigaude Bécassine, fidèle bonne à tout faire de Madame de Grand Air, c'est, au-delà du rire, l'acceptation en toute bonne conscience de l'exploitation économique de contrées périphériques, rurales et un peu dégénérées. L'errance et la rêverie de Corto, c'est la reconnaissance du statut marginal du celte, éternel (?) navigateur mystique, merveilleusement apte à traverser sans émoi les bagarres et les miroirs. Kerouac ou Saint Colomban. Dans les deux cas, l'exclusion, traitée en farce ou en tragédie.

Vint le temps où le celtisme n'entendit plus seulement servir la B.D., mais se servir d'elle pour son combat contemporain. Après quelques tentatives infructueuses dont les plus anciennes semblent remonter au temps équivoque de l'occupation allemande, la B.D. celte revendicatrice (en langue française) naquit enfin, en la personne du laboureur *Bilz de Batz*, raconté et dessiné par Pierre Bernard, édité sans grands moyens et, semble-t-il, à compte d'auteur. Ici, comme dans le cas plus récent et plus instrumental encore du *Breton qui devint Roi d'Angleterre*, la narration figurée se veut au service d'une forme de récit traditionnelle et paraphrase le conte oral tel que Le Braz ou Helias l'ont fait revivre, avec son héros malicieux ou malin, affronté aux puissants de tout poil : de Till l'espiègle au Soldat Schweik, le b-a ba de toutes les littératures de libération nationale.

La balance est cependant difficile à garder, entre l'humour dénonciateur, parfois laborieux, de Bilz, et la fraîcheur de langages qui, sous leur apparente simplicité, peuvent se révéler plus corrosifs que les plus longues tirades. On rêve aujourd'hui, en 1978, d'une B.D. qui, sur le ton inimitable du Christin de *Rumeurs sur le Rouergue* et avec la force poétique d'un Tardi, jouerait à fond de la revendication politique des Celtes et de leur prodigieux trésor mythologique. Avec son gentil *Ankou*, le Breton Fournier vient de faire entrer, du même mouvement, le légendaire celtique et la lutte écologique anti-nucléaire dans le circuit ultra-classique des *Aventures de Spirou*. A quand et en quel lieu un mélange plus détonnant? Comme les pylônes électriques et les antennes de radio-télévision, les B.D. vont-elles se mettre à exploser sans crier gare?

PASCAL ORY

Agrégé d'histoire, maître de conférences à l'Institut des sciences politiques de Paris et chargé de cours à Nanterre, Pascal Ory a publié, au Seuil, Les collaborateurs, *et, dans la collection " Archives " (Gallimard / Julliard)* La France allemande.



BIBLIOGRAPHIE - (A SUIVRE)

J.-J. HATT
Histoire de la Gaule Romaine, Payot
André VARAGNAC
L'Art Gaulois, Zodiaque
Albert GRENIER
Les Gaulois, Payot
Camille JULLIAN
Histoire de la Gaule, Hachette
Lancelot LENGYEL
L'Art Gaulois dans les médailles, Corvina
Le Secret des Celtes, Robert Morel
F. BENOIT
Art et Dieux de la Gaule, Arthaud
J. FHARKEY
Mystères Celtes, Seuil
M. DILLON, N. CHADWICK, et F.-J. GUYONWARC'H
Les Royaumes Celtiques, Fayard
Venceslas KRUTA, *Les Celtes, P.U.F. Que Sais-Je?*
Jean MARX
Les Littératures Celtiques, P.U.F. Que Sais- Je?
Etienne RENARDET
Vie et Croyances des Gaulois Avant la Conquête Romaine, A. et J. Picard
Ferdinand LOT
La Gaule, Fayard
Jacques HARMAND
Les Celtes au second âge du Fer, Nathan
Numéro Spécial du « Courrier de l'U.N.E.S.C.O. » (Décembre 1975)
Paul-Marie DUVAL
L'Art Celte, Gallimard
Les Dieux de la Gaule, Payot
G. DOTTIN
La Langue Gauloise, Klincksieck
G. DUMEZIL
Les Dieux des indo-européens, P.U.F.
Jean MARKALE
Les Celtes et la Civilisation celtique, Payot
L'Epopée Celtique d'Irlande, Payot
L'Epopée Celtique en Bretagne, Payot
La Tradition Celtique en Bretagne Armoricaine, Payot
La Femme Celte, Payot
Le Roi Arthur, Payot
Histoire Secrète de la Bretagne, Albin Michel
Henri HUBERT
Les Celtes et l'Expansion Celtique, Albin Michel
Régine PERNOUD, *Les Gaulois, Seuil*
A. RIVOALLAN
Présence des Celtes, Librairie Celtique
J. De VRIES
La Religion des Celtes, Payot
Françoise LEROUX
Les Druides, P.U.F.
Emile THEVENOT
Divinités et Sanctuaires de la Gaule, Fayard
Emile THEVENOT
Histoire des Gaulois, P.U.F. Que Sais-Je?

LE DESTIN DES LANGUES PASSE PAR LA LUTTE POLITIQUE



Photo Viollet

Les langues celtiques, anciennes et modernes, sont une branche de la famille des langues indo-européennes. C'est par la comparaison des différentes langues de ces familles (de ces dialectes indo-européens) que les linguistes, depuis le XIXe siècle, ont réussi à reconstituer la structure de la langue (non attestée par des textes) dont elles dérivent et que, par convention, on appelle « indo-européen commun ». Cette langue était parlée, vers le 3e millénaire avant J.-C., par une communauté de peuples appartenant à la grande race blanche habitant (peut-être) entre la Baltique et les plaines d'Ukraine. Cette communauté avait des institutions propres, un système religieux très caractéristique dont on retrouve les traces chez les peuples historiques qui en sont issus, accompagnées d'innovations élaborées au cours des migrations et des mélanges ethniques ultérieurs.

Les langues sont en évolution incessante, si bien que le rameau des peuples parlant le celtique présenta vite, par rapport à la langue indo-européenne commune, un certain nombre de traits spécifiques. Un lexique particulier s'élabora, tandis que, d'autre part, un vocabulaire institutionnel très archaïque se conservait.

Après s'être étendues, vers le IIIe siècle avant J.-C., sur toute l'Europe occidentale à partir de la Bohème, poussant même des rameaux jusqu'en Anatolie, les langues celtiques subirent le destin des peuples qui les parlaient. Leur histoire fut celle d'une longue décadence, non sans résistance acharnée parfois, devant les Romains et les Germains, puis leurs successeurs, Français et Anglais. Aujourd'hui, le domaine géographique du celtique est restreint et fragmenté : l'ouest de l'Irlande, les Highlands et les îles d'Ecosse, une grande partie des Galles et la moitié occidentale de la Bretagne.

L'écossais doit compter environ 80 000 locuteurs et son avenir est plus qu'incertain. L'irlandais, langue officielle de la République, doit avoir à peu près autant de locuteurs, auxquels les statistiques ajoutent environ 700 000 personnes en ayant appris juste assez pour devenir fonctionnaires...

En Galles, c'est à peu près à 600 000 qu'on estime le nombre de gens usant normalement de la langue, mais celle-ci a un très grand prestige littéraire et social et ne recule que fort peu devant l'anglicisation.

Quant au breton, langue de « ploucs » jusqu'au début de ce siècle, il eut à subir le mépris des notables et l'extirpation volontaire, du fait des instituteurs qui ne faisaient qu'appliquer les lois de francisation à outrance de la République française. On peut, faute de statistiques précises, estimer qu'il est, à ce jour, l'idiome quotidien d'environ 400 000 personnes et que 300 000 autres l'entendent et le parlent occasionnellement : on est loin des 1 200 000 qui le parlaient vers 1880!

La situation est donc très sérieuse pour les langues celtiques. Restent aujourd'hui l'irlandais, le gallois et le breton. Le premier s'appuie sur un Etat dont la politique linguistique a longtemps été aberrante : on enseignait l'irlandais comme le français ou l'allemand, mais on apprenait le monde (histoire, sciences...) en anglais. Sortis de l'école, passés leurs examens obligatoires, les élèves se hâtaient d'oublier cet idiome qui ne servait à rien. Depuis quelques années, la politique linguistique a changé, mais cinquante ans ont été perdus, peut-être de façon irréparable. Le gallois a toujours été langue de prestige, des églises, de la bourgeoisie et de la paysannerie lettrées; la lutte contre l'anglicisation est menée avec plus de vigueur que jamais par des élites intellectuelles très proches de leur peuple. Bientôt, l'autonomie et un pouvoir politique seront dévolus aux Galles : tous les espoirs sont permis pour la langue. Quant au breton, depuis 1920, mais surtout depuis les années 60, conjointement à la lutte politique, se mène un combat linguistique virulent qui commence à porter ses fruits en même temps que des travaux permettent aujourd'hui à la langue d'exprimer toute la complexité du monde moderne dans les sciences et techniques. Il va de soi cependant que, pour le breton comme pour toutes les langues des ethnies minoritaires européennes, le salut ne pourra venir que de l'obtention d'un pouvoir de gestion du patrimoine politique, économique, social et culturel de ces peuples par eux-mêmes, car la lutte linguistique pure est une chimère et un leurre : on use d'une langue pour communiquer, non par caprice, snobisme ou conservatisme. Le destin des langues celtiques est celui des peuples qui les parlent. Il est donc, avant tout, politique.

FANCH TRIMER

LE COMBAT AUTONOMISTE : LA REPLIQUE DE L'HOMME

Nous sommes définis par les autres. Tout au long de ma vie parisienne, mes confrères n'ont cessé de me faire cette réflexion : « *Toi, avec ta tête de Breton* ». Ils avaient raison. Je n'ai point la tête latine. Et comme il faut aller jusqu'au bout de soi, j'ai pris le parti d'être Breton jusqu'au bout. Avec tous les bonheurs et toutes les larmes que comporte cette identité.

Je me sens par là Celte, même dans cette Bretagne qui tendait à l'être de moins en moins. Une envie de chanter, non de démontrer. De caresser, non de prendre. De mordre, non de détruire. D'aimer, non de posséder. C'est un goût, aussi, de la terre et de la mer. Et le songe, bien sûr. Sa vie, ne peut-on la rêver avant que de la vivre?

Les idéaux et les caractères de la civilisation celtique semblent ressurgir en cette fin du XXe siècle. L'Etat hégélien (qui a donné le fascisme et le stalinisme) est partout remis en question. Avènement de communautés restreintes, solidaires et véritablement humaines. Le positivisme est battu en brèche. Le matérialisme recule. Nous allons sans doute, littérairement, vers une grande époque mystique et lyrique. Et, politiquement, vers une redistribution de la carte européenne : recul du concept d'Etat-Nation, avènement des autonomies : Catalogne, Euskadi, Galles, Ecosse, Bretagne etc... C'est la réplique de l'homme au nivellement étatique et industriel. Il faut y voir une résurgence de l'humanisme celtique qui était de nature libertaire et refusait la notion même de raison d'Etat.

Sous des formes diverses et parfois maladroites, la Bretagne prépare ses lendemains. Ce n'est pas un hasard si l'idéologie jacobine se ligue à l'idéologie marxiste pour insulter cette lutte. Tous les tenants d'un Etat fort se retrouvent pour critiquer ceux qui pensent que le bonheur des hommes passe avant la puissance des Etats. Et quand l'autonomisme breton s'en prend aux symboles de l'Etat français c'est, du même coup, au pouvoir capitaliste qu'il s'en prend. En effet, si je comprends bien des marxistes comme Roland Biard, il y a confusion entre le pouvoir politique et le pouvoir capitaliste, en Bretagne comme ailleurs. Alors que signifie donc cette haine des marxistes pour le combat autonomiste? Il y a là une contradiction qui étonne beaucoup quand elle est le fait de rationalistes aussi cohérents. Mais qu'importe : l'amour des libertés n'attend ni les dogmes, ni les ordres...

XAVIER GRALL

Journaliste, poète et romancier, Xavier Grall a obtenu, en 1972, le Prix de Bretagne, pour son roman La fête de nuit. *Il a publié cette année chez Hachette,* Le cheval couché, *réponse virulente au* Cheval d'orgueil *de P.J. Hélias.*



Bran Ruzh



CHAPITRE I

FEST NOZ BRAZ

DESCHAMPS-AUCLAIR

Déjà une vieille liaison. Née, par hasard, au pays des Carnutes, et depuis promenée des causses occitans aux landes bretonnes. Après une longue et difficile gestation, un récit nous est né, que nous avons appelé "BRAN RUZH", le corbeau rouge. D'un cousin commun, cousin à la mode de Bretagne sans doute mais plus cousin que les vrais parce que délibérément choisi, d'un cousin Morvan, de Nantes, Morvan LEBESQUE, il a hérité le front buté et un faible pour les pauvres, les victimes, tous les vaincus, les soumis, les humiliés ; tous ceux "qu'on a faits valets, mercenaires, putains, à qui on a accroché un sabot au cou".

Je dis que nous nous devons d'être la mémoire de ceux qui firent qu'un jour nous décidâmes de marcher la tête haute sans honte de nos origines. Ils ont pour nom Constance CHARRIER, paysanne du marais vendéen, ma grand-mère maternelle, qui ne sut parler de sa vie d'autre langue que son patois et chez qui le plat de patates cuites dans les cendres était un festin parce qu'accompagné des mots fierté et amour. Ils ont pour nom Louis LANCIEN, breton du pays nantais, ouvrier, dessinateur, peintre, sculpteur, sonneur, qui sut me faire regarder différemment ce qui nous entoure, et par qui j'appris la difficulté d'être un homme debout face à ceux qui veulent nous faire courber l'échine.

C.AUCLAIR

A mon grand-père BILLE, breton de Combourg et socialiste de la première heure, mort pour la France, mort pour rien, comme tant d'autres. A Claude SEIGNOLLE qui eut l'excellente idée de m'envoyer planter mes choux. A Joan BODON, occitan et écrivain, qui m'a rendu ma langue maternelle.

A.DESCHAMPS

chapitre premier



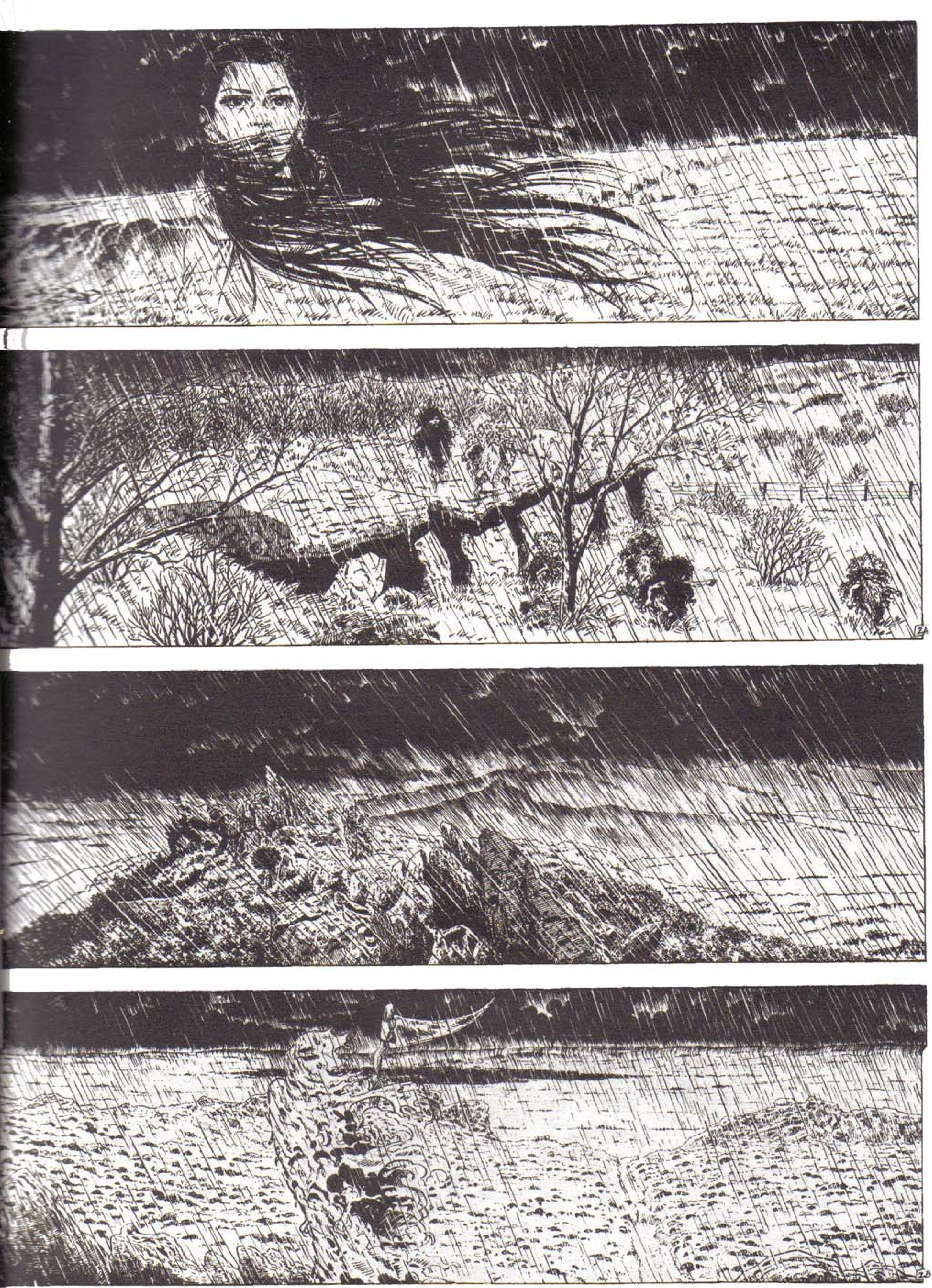


CE QUE L'ON APPELLE GÉNÉRALEMENT "L'HISTOIRE DE FRANCE" N'EST QU'UN TISSU DE MENSONGES QUI COMMENCE PAR L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE ET SE POURSUIT PAR LA GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE CAPET.

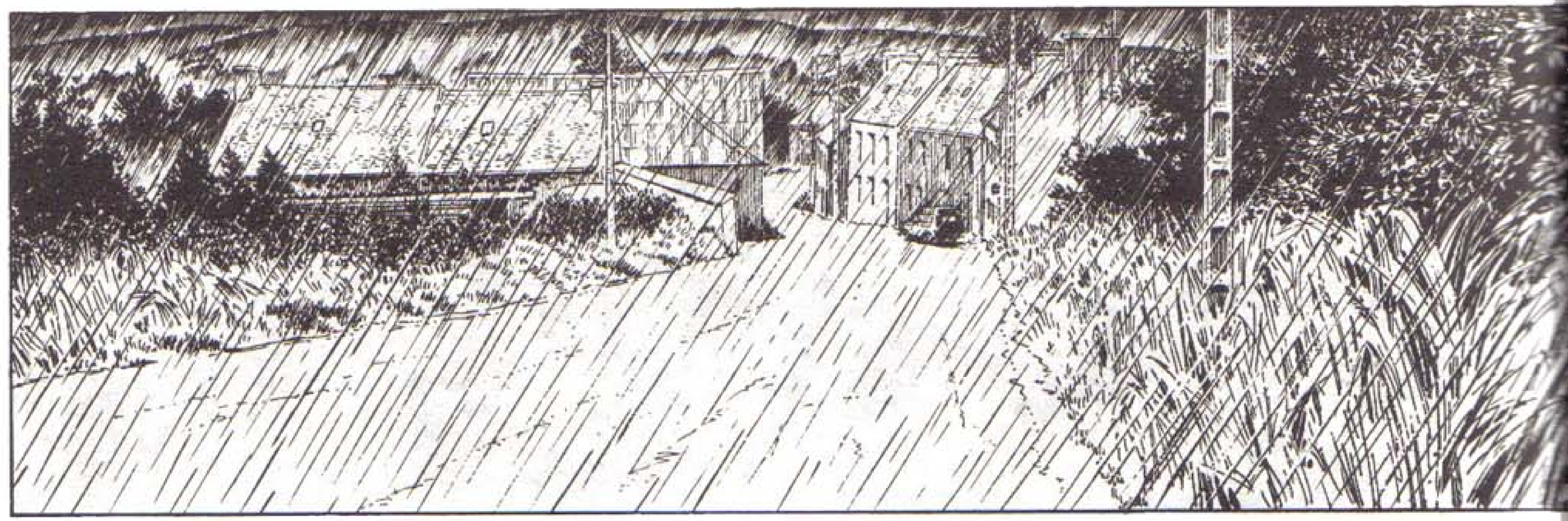
DE CETTE HISTOIRE LÀ, LES "FRANÇAIS" (NOUS VOULONS DIRE PAR LÀ : LES FLAMANDS, LES PICARDS, LES NORMANDS, LES LORRAINS, LES BRETONS, LES ANGEVINS, LES ALSACIENS, LES VENDÉENS, LES POITEVINS, LES BERRICHONS, LES BOURGUIGNONS, LES FRANCS-COMTOIS, LES OCCITANS, LES SAVOYARDS, LES BASQUES, LES CATALANS, LES CORSES, LES GUADELOUPÉENS, LES RÉUNIONNAIS, LES MARTINIQUAIS, LES GUYANAIS, LES POLYNÉSIENS ETC... QUI ENTRENT TANT BIEN QUE MAL, DANS LA COMPOSITION DE "L'ÉTAT FRANÇAIS") SONT ABSENTS, CAR LES CÉSARS CENTRALISTES QUI, DEPUIS DEUX MILLE ANS S'ACHARNENT A FORMER L'HEXAGONE, SUPPORTENT MAL LA LIBRE EXPRESSION POPULAIRE ET LE DROIT A LA DIFFÉRENCE.

A TOUS CES "FRANÇAIS" PRIVÉS D'HISTOIRE, QUI N'APPARAISSENT DANS LES MANUELS SCOLAIRES QUE DE LOIN EN LOIN, ET SOUS LA FORME CARICATURALE D'UNE POPULACE ANONYME TOUT JUSTE BONNE A HURLER AVEC LES LOUPS, NOUS VOUDRIONS RENDRE CETTE HISTOIRE, LEUR HISTOIRE, ÉCHAPPÉE EN LAMBEAUX À VINGT SIÈCLES D'INTOLÉRANCE, DE RÉPRESSION SANGLANTE, ET DE CENTRALISATION À OUTRANCE.

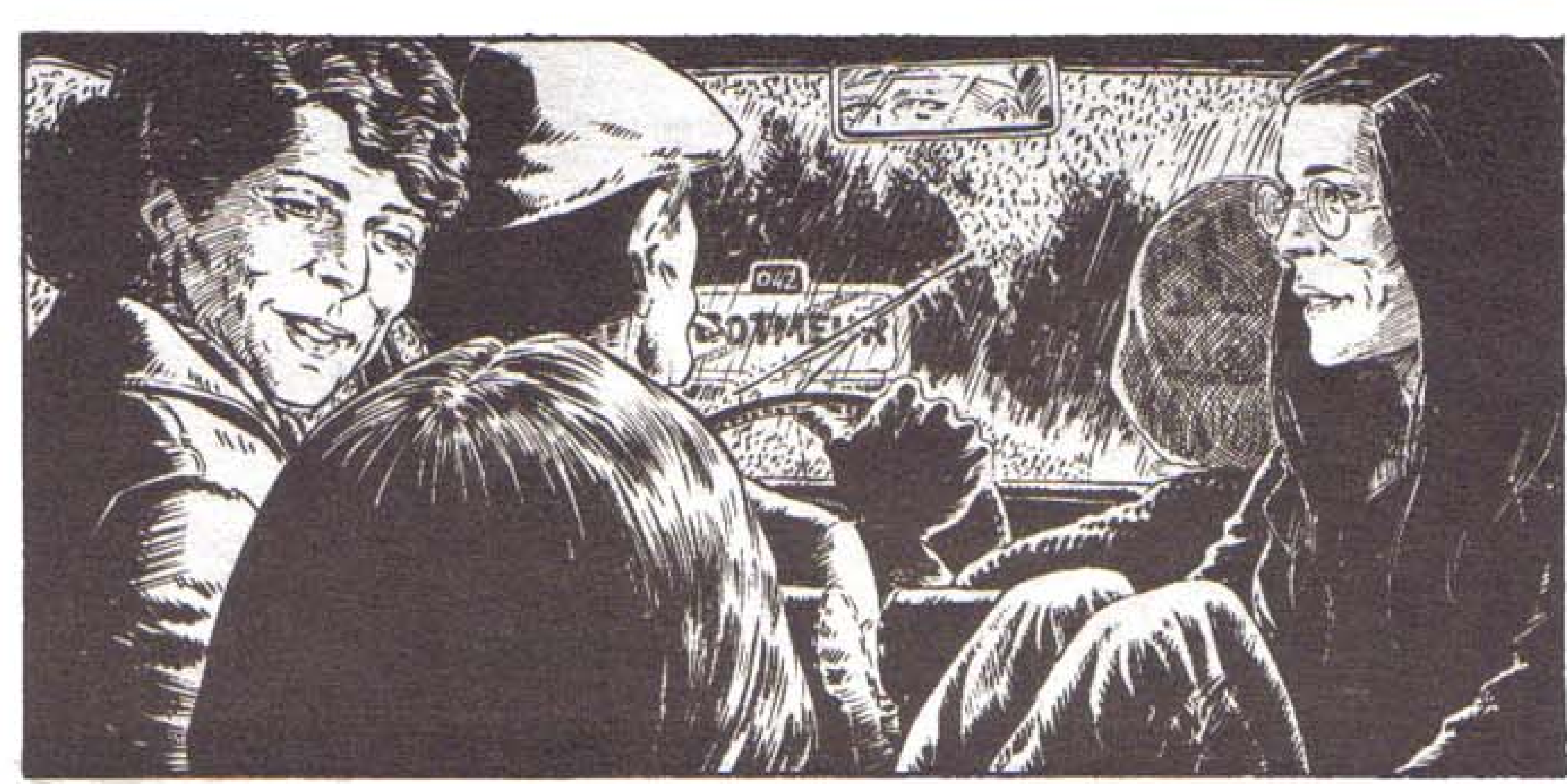
Fest noz braz



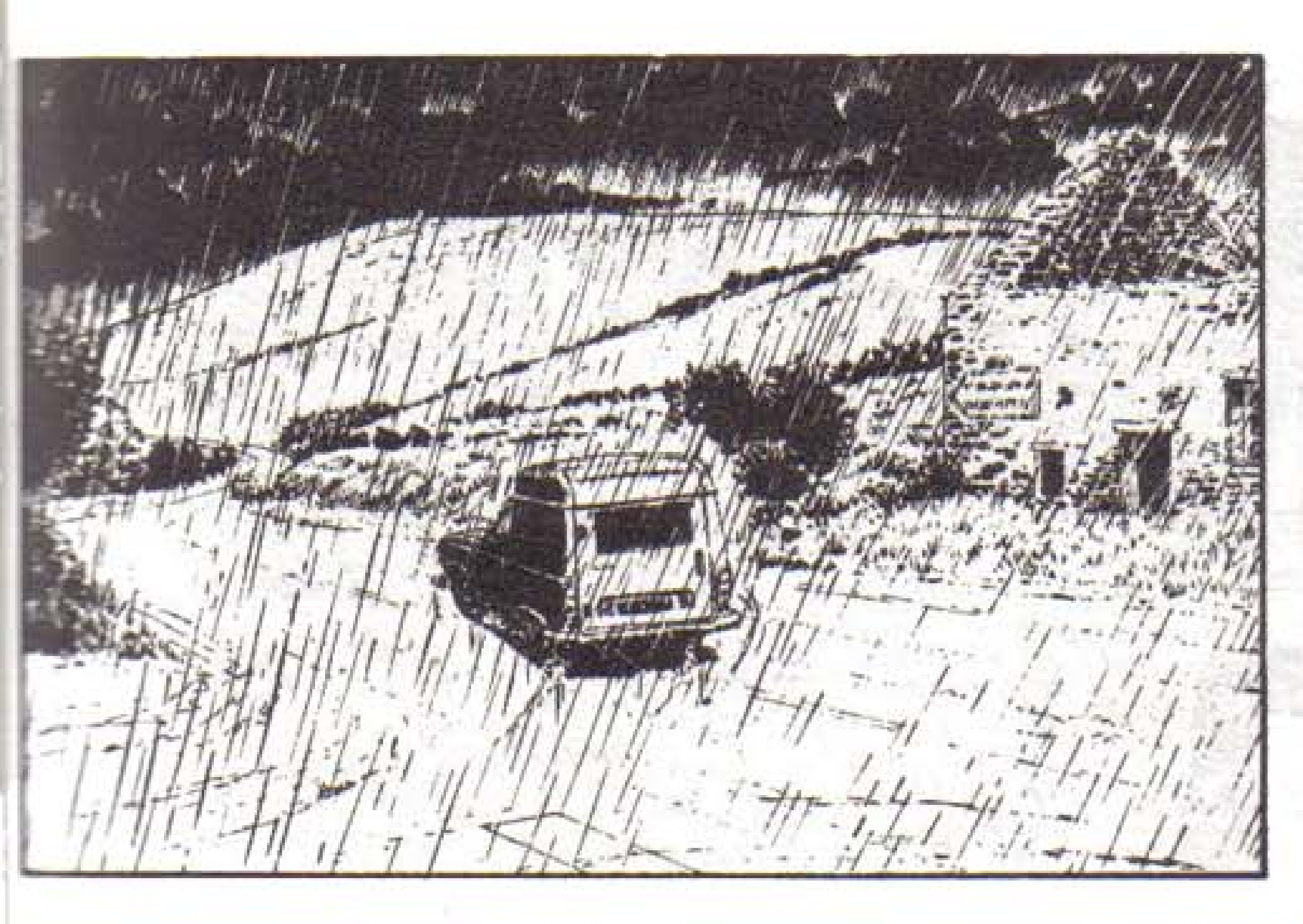
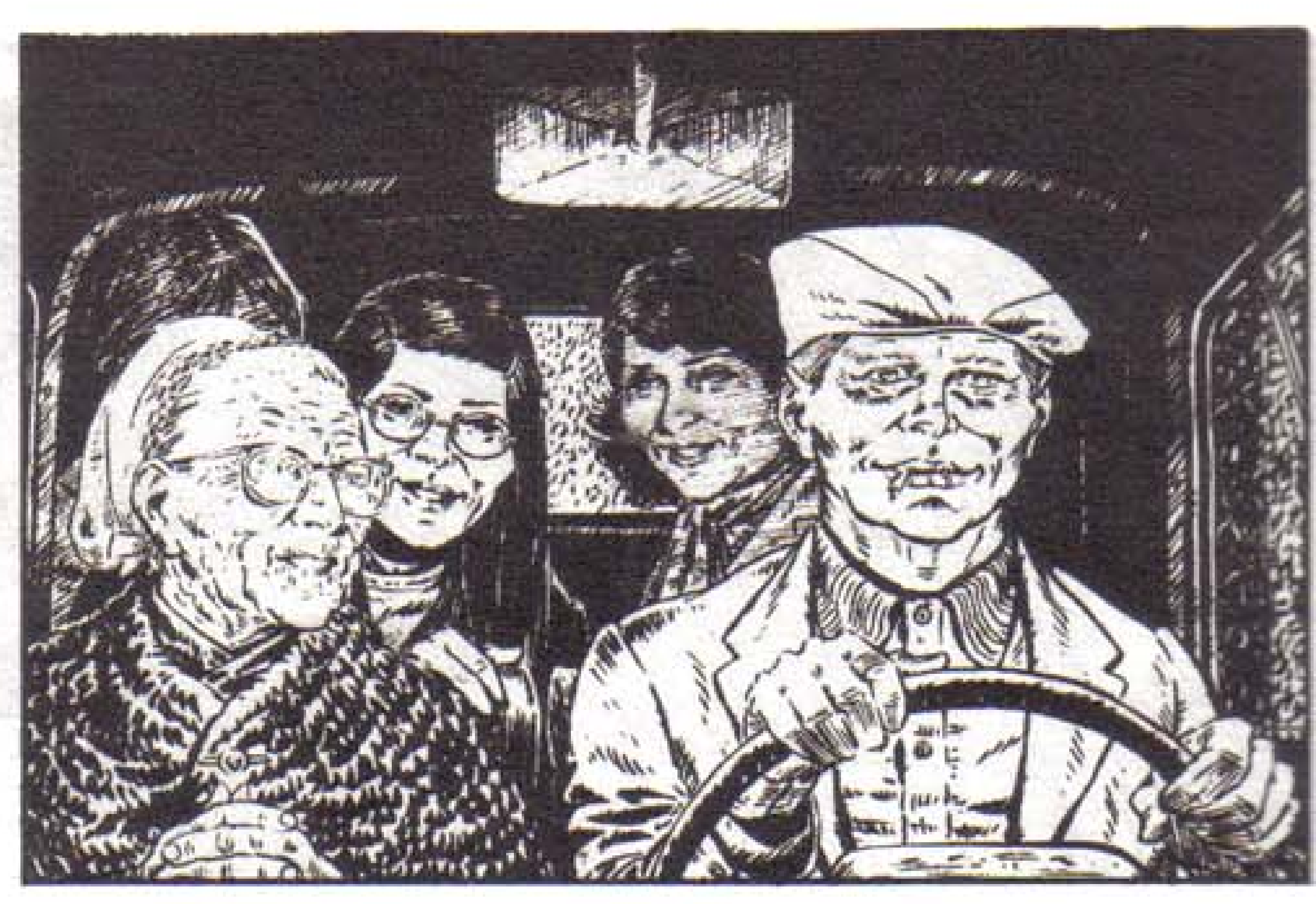

Centrale Nucléaire
des Monts d'A





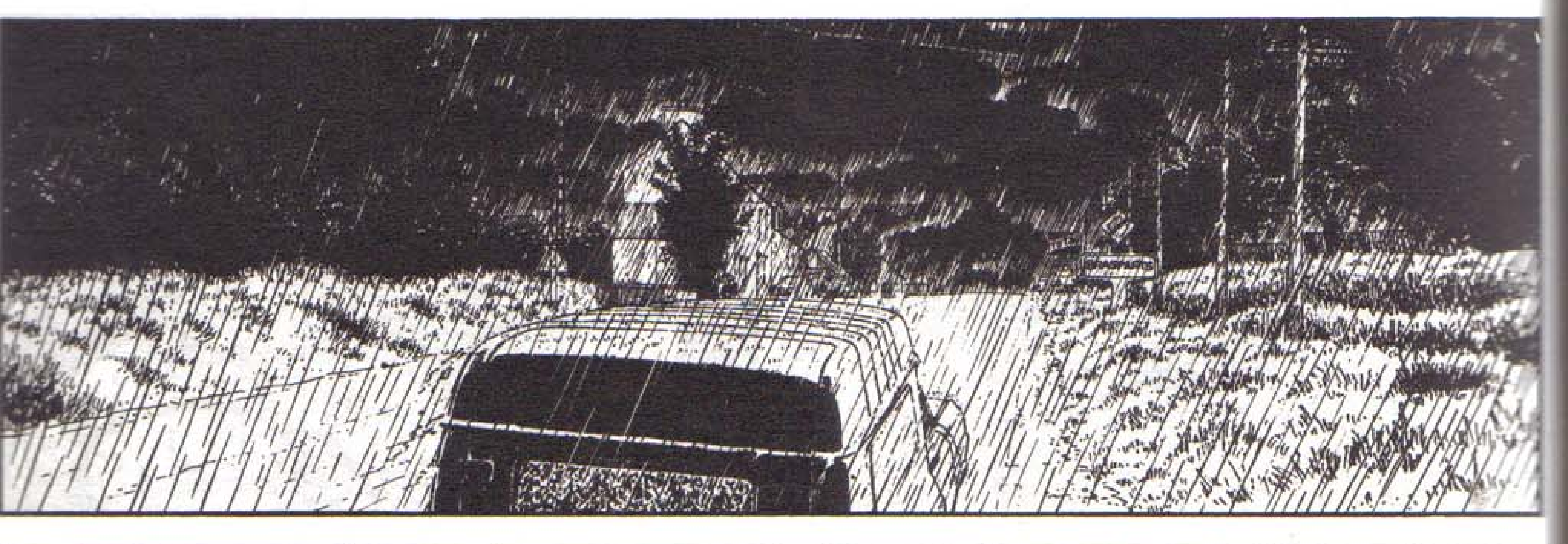

D42



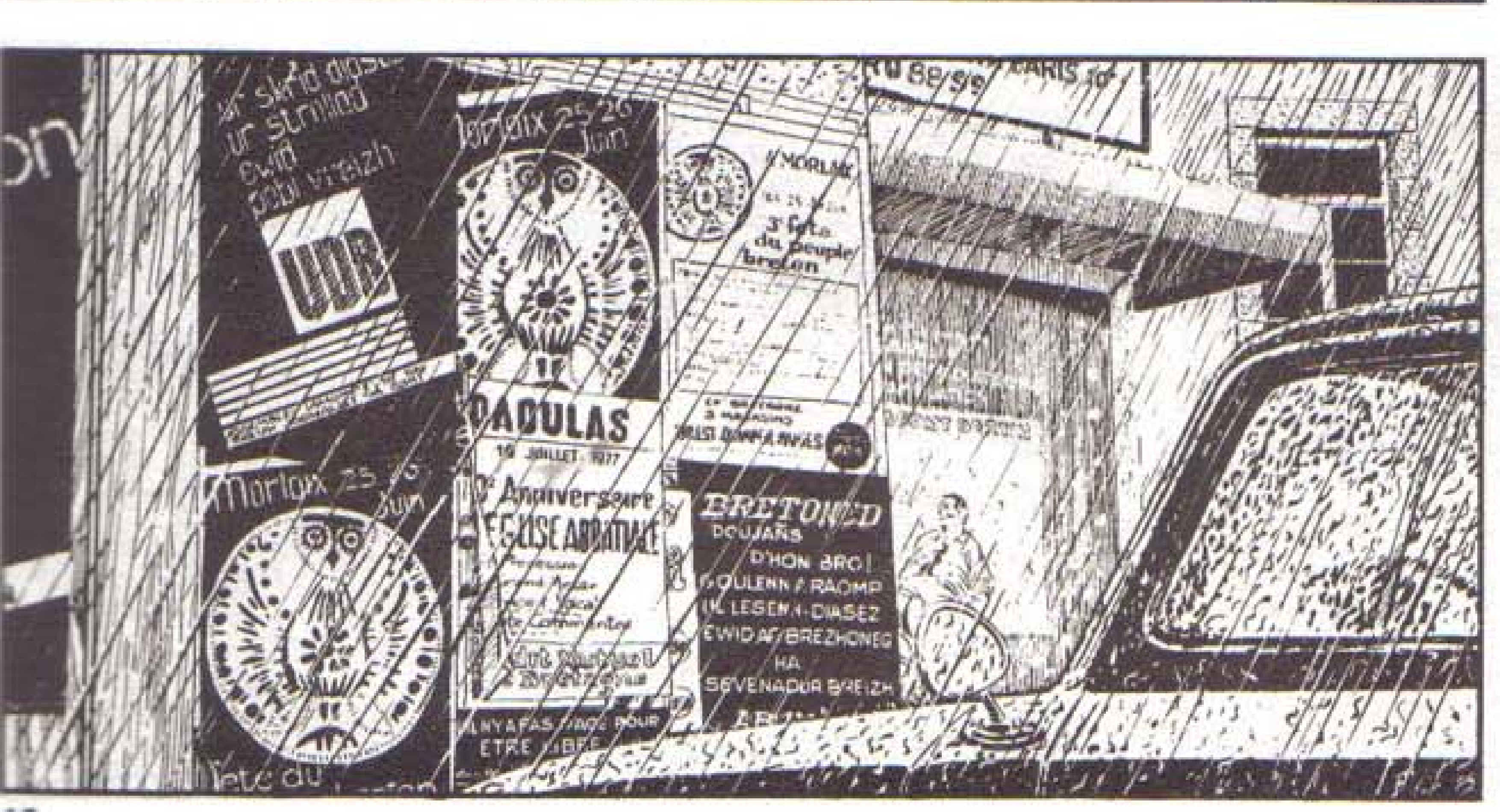


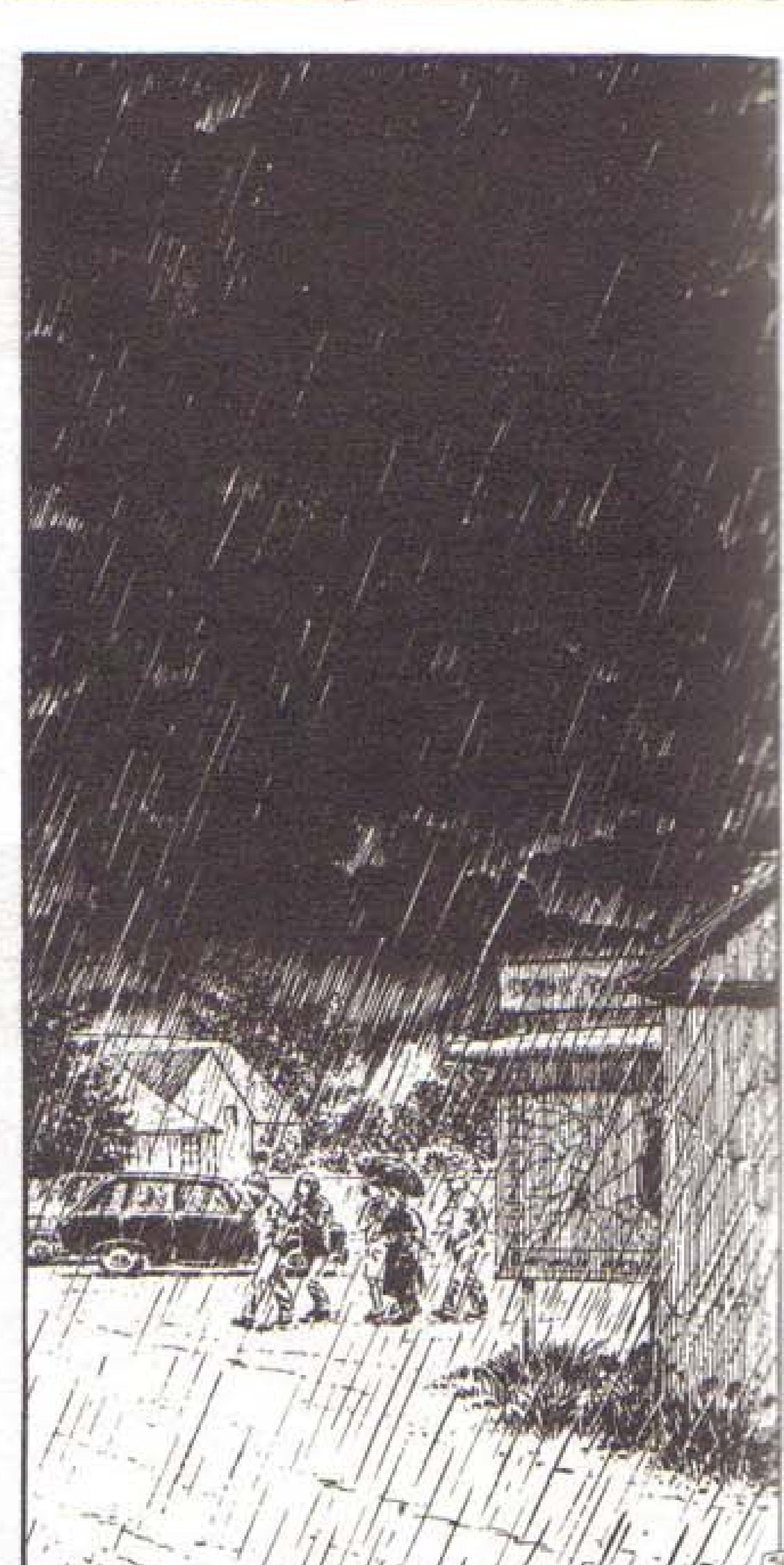


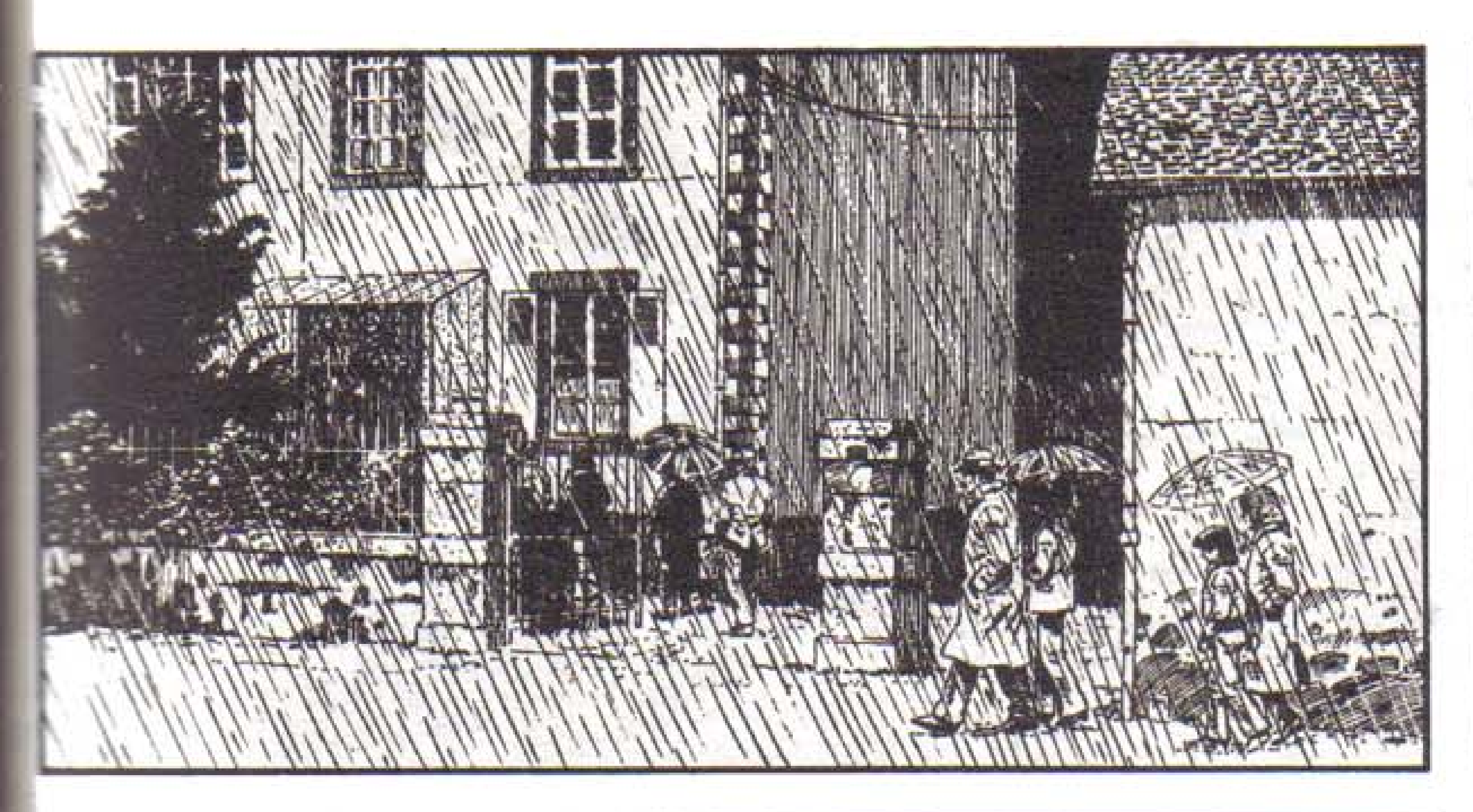


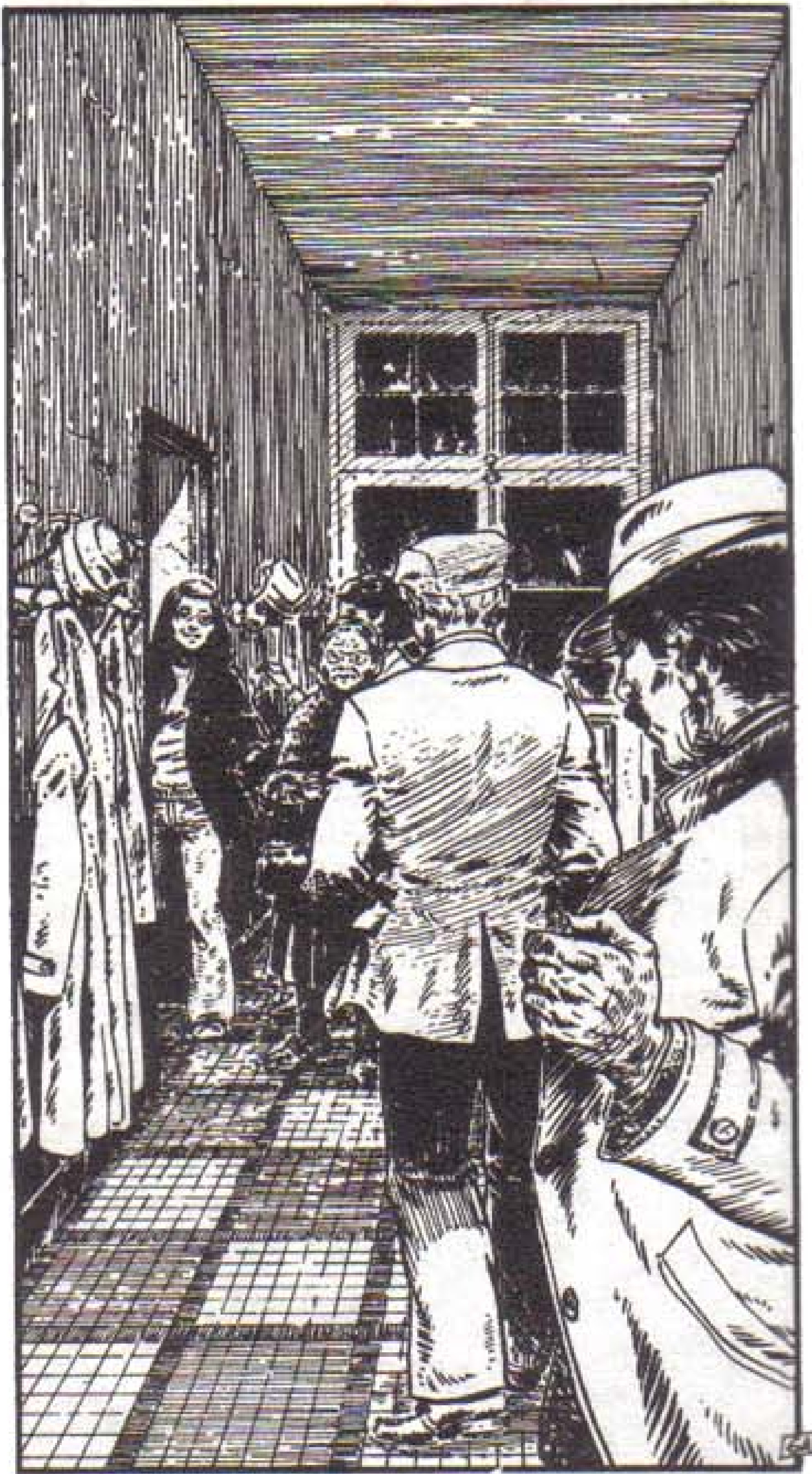





UDB
DAOULAS
BRETONED
D'HON BRO
SEVENADUR BREIZH
ETRE

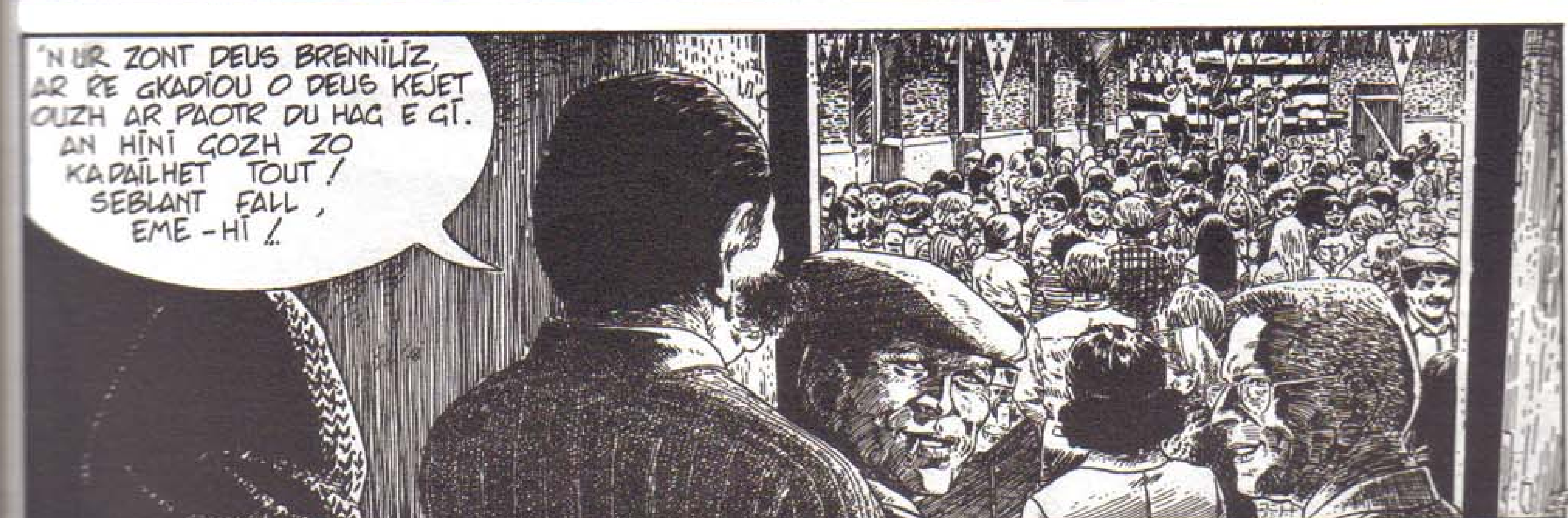






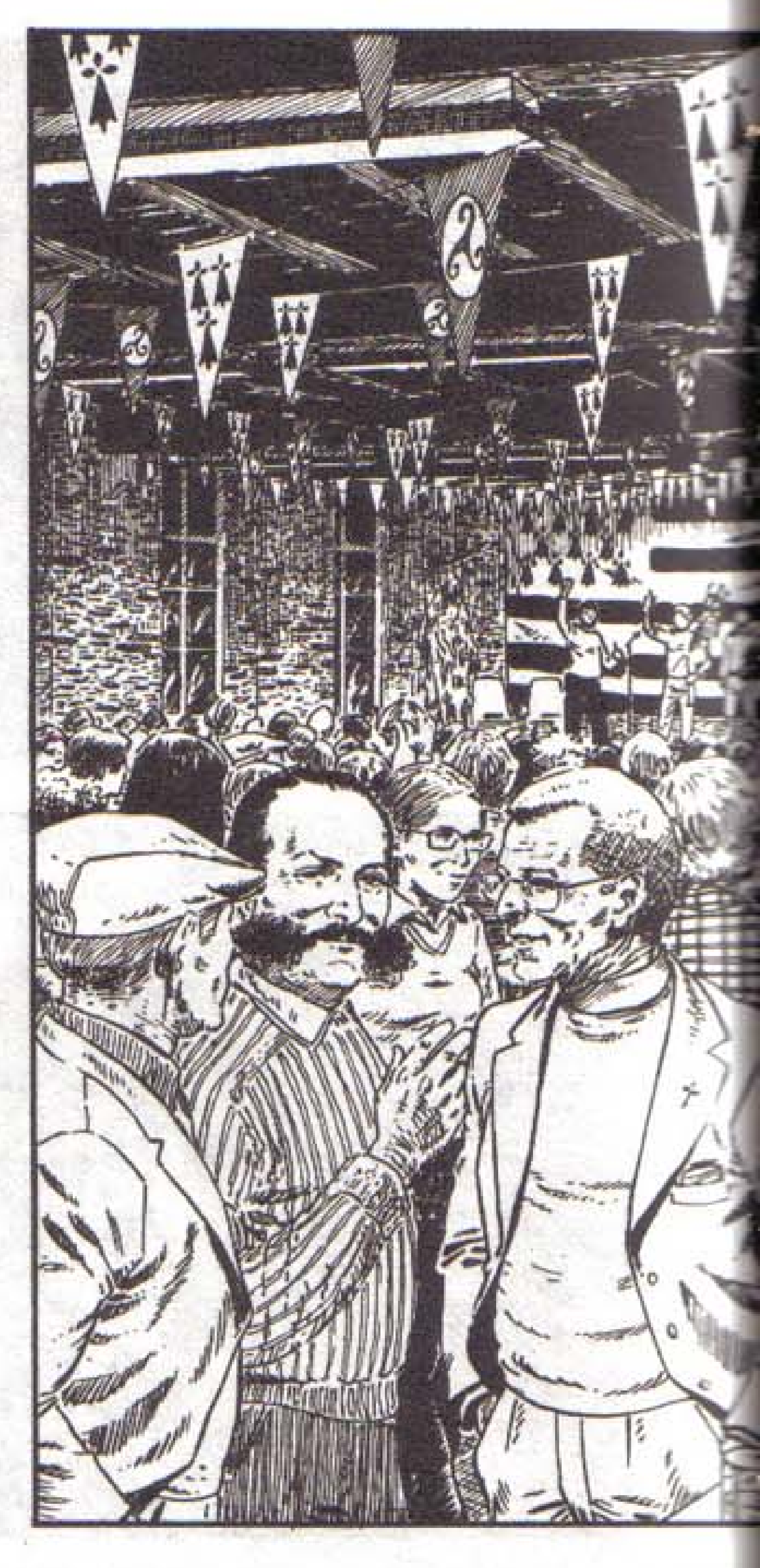



PEBEZH GAST-AMZER VREIN !
HAG EO, SUR ! MIL C'HAST, VIJE KET LAKET UR C'HI KLAÑV ER-MAEZ !


'N UR ZONT DEUS BRENNILIZ, AR RE GKADIOU O DEUS KEJET OUZH AR PAOTR DU HAG E GI. AN HINI GOZH ZO KADAILHET TOUT ! SEBLANT FALL, EME-HI !




GOAPAÏT, GOAPAÏT... BA TELE PARIS ZO BET KEMENNET GWALLAMZER. EVIT AR WECH, MARTEZE, VIJE AR GWIR GANTE MOARVAT. OA KET EZHOMM ANEÎ, VAT... MA'R C'HEUN O VIRVIN VEL KOUEZ DIJA!
BAR




BAOE M'O DEUS PLANTET O SAKRE SAÑTRAL AN DIAOUL, NETRA NED A KET KEN VEL A-RAOK. KET GWIR? HAG AN AMZER VIT KOMAÑS... HIZIV 'N DEIZ, N'EUS MET POLIG VE LEUN-BROK E CHAPEL!









POUR LE KAN HA DISKAN, "A L'ACCOMPAGNEMENT ORDINAIRE DU BINIOU, ON PRÉFÈRE CELUI DE LA VOIX HUMAINE, MAIS POUR GARDER LA MESURE SANS ESSOUFFLEMENT, DEUX HOMMES SONT NÉCESSAIRES, QUI SE RELAIENT L'UN L'AUTRE, C'EST LÀ LE SENS DE KAN HA DISKAN : CHANT ET REPRISE DE CHANT. CETTE MÉTHODE PERMET AUX CHANTEURS DE VENIR À BOUT D'INTERMINABLES RÉCITS EN MUSIQUE, DE QUATRE VINGTS OU CENT COUPLETS, QUE LES DANSEURS METTENT UN POINT D'HONNEUR À SUIVRE JUSQU'AU BOUT." (GWENC'HLAN LE SCOUËZEC: "GUIDE DE LA BRETAGNE MYSTÉRIEUSE.")









"A LA FIN DU TROISIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE, PROFITANT DE LA DÉCONFITURE DE L'EMPIRE ROMAIN L'ARMORIQUE, D'AILLEURS PEU ROMANISÉE, SE LIBÈRE D'UNE "COLONISATION DISCRÈTE" POUR REVENIR À LA RÉLIGION DE SES AÏEUX ET A SA CIVILISATION ORIGINELLE, ESSENTIELLEMENT RURALE ET AUTARCIQUE" (D'APRÈS PATRICK GALLIOU ET JEAN-PAUL LE BIHAN.)



L'AN DE L'INCARNATION 381, CONDUITS PAR LE ROI LÉGENDAIRE KONAN MERIADEK, LES PREMIERS ENVAHISSEURS BRETONS DÉBARQUENT EN ARMORIQUE. "ET LES DITS BRETONS OCCIRENT, TOUS LES HABITANTS, QUI ÉTAIENT ENCORE PAÏENS. TOUTEFOIS ÉPARGNAIENT-ILS LES FEMMES AUXQUELLES, NEANMOINS, ILS COUPAIENT LA LANGUE, AFIN QUE PAR ELLES LE LANGAGE BRETON NE FUT PAS CHANGÉ. ET EN USAIENT CERTAINS POUR LE MARIAGE, ET D'AUTRES POUR LEUR SERVICE..." (PIERRE LE BAUD : "COMPILATION DES CHRONIQUES ET HISTOIRES DES BRETONS.")


E Lanrivoare, e Bro-Leon, seizh mil seizh kant
seizh sant ha seizh-ugent, lazhet gant
Meriadeg an Tiern, den a feiz hag a vrezel,
zo kousket da viken barzh bered ar Sent!..
hag an amzer o vont hediou da'n eñvor...
Leun a glod hag a drec'h, tremenet eo
Meriadeg, an tiern meur...
Peoc'h d'e anaon ankeniet!
Graelen, ur baron feleun dezhañ, zo bet
galvet da zont war e lerc'h
Graelen!
Graelen
Veur!
D'APRÈS GEORGES BAIN

SI LES BRETONS DE NOTRE BANDE DESSINÉE PARLENT ET CHANTENT EN BRETON C'EST, AVANT TOUT ET TOUT BÊTEMENT, PARCE QU'ILS SONT BRETONNANTS.

C'EST AUSSI PARCE QUE NOUS AVONS UNE CONVICTION : LA CULTURE DOMINANTE, EN L'OCCURENCE FRANÇAISE (OU MIEUX PARISIENNE ET BOURGEOISE, RISQUE FORT DE NE POUVOIR VÉHICULER QUE L'IDÉOLOGIE DOMINANTE, PARISIENNE ET BOURGEOISE.

AU CONTRAIRE LES CULTURES MINORITAIRES ET D'ORIGINE POPULAIRE, SONT SANS DOUTE PLUS APTES A VÉHICULER DES IDÉES CONTESTATAIRES ET CONTRIBUER AINSI A UNE DÉCOLONISATION SALUTAIRE DES ESPRITS.

A CEUX QUE NOUS ENTENDONS DÉJÀ (D'ICI) CRIER "AU PATOIS!" COMME ON CRIE "AU VOLEUR!" OU "AU FOU!" NOUS RÉPONDRONS PAR UNE QUESTION : MAIS QUI DONC PARLE PATOIS? QUELQUES MILLIONS D'OCCITANS, DE BRETONS ETC... (VOIR PLUS HAUT) OU "LA BONNE SOCIÉTÉ PARISIENNE, CONSTITUÉE ESSENTIELLEMENT PAR DES REPRÉSENTANTS DES VIEILLES FAMILLES DE LA BOURGEOISIE"? (MAURICE GRAMMONT : "LA PRONONCIATION FRANÇAISE" Ed DELAGRAVE)

ET NOUS APPELERONS A LA RESCOUSSE CLAUDE DUNETON(*) : SI L'ON RETIENT LA DÉFINITION D'UN PATOIS COMME LA "DÉFORMATION D'UNE LANGUE QUI TEND A LA RENDRE PEU CLAIRE", ON EST OBLIGÉ DE RECONNAÎTRE QU'UNE GRANDE PARTIE DE NOS ÉLITES PARLE PATOIS CERTAINES REVUES ARTISTIQUES OU ÉCONOMIQUES SONT A L'HEURE ACTUELLE ENTIÈREMENT RÉDIGÉES EN PATOIS, CE QUI EST UN GRAND AVANTAGE PARCE QU'ELLES ÉVITENT AINSI LE JUGEMENT DU PUBLIC QUI NE PEUT PAS LES LIRE.

CECI ÉTANT DIT, VOICI POUR LES NON-BRETONNANTS, LA VERSION FRANÇAISE DE CE PREMIER CHAPITRE DE NOTRE BANDE DESSINÉE, **BRAN RUZH** EST UN NOM, OU UN SURNOM, OU LES DEUX A LA FOIS, QUI SIGNIFIE **CORBEAU ROUGE**, ET LE TITRE DE L'ÉPISODE **"FEST NOZ BRAZ"** PEUT SE TRADUIRE PAR **"GRANDE FÊTE DE NUIT"**.

(*) CLAUDE DUNETON : "PARLER CROQUANT" & "JE SUIS COMME UNE TRUIE QUI DOUTE" Ed STOCK.

QUEL PUTAIN DE TEMPS POURRI!!

ÇA L'EST SÛR! MILLE PUTES, ON NE METTRAIT PAS UN CHIEN MALADE DEHORS!

EN VENANT DE BRENNILIS, LES CADIOU ONT RENCONTRÉ LE GARS NOIR. LA VIEILLE EST TOUTE BOULEVERSÉE! MAUVAIS SIGNE, DIT-ELLE.

MOQUEZ-VOUS, MOQUEZ-VOUS... À LA TÉLÉ DE PARIS ON A ANNONCÉ DE LA TEMPÊTE. POUR UNE FOIS, PEUT-ÊTRE BIEN QU'ILS AURAIENT RAISON. ON N'EN AVAIT PAS BESOIN, POURTANT. LE MARAIS BOUT DÉJÀ COMME LESSIVE.

DEPUIS QU'ILS ONT PLANTÉ LEUR FOUTUE CENTRALE DU DIABLE, RIEN NE VA PLUS COMME AVANT. C'EST PAS VRAI? ET LE TEMPS POUR COMMENCER... AU JOUR D'AUJOURD'HUI IL N'Y A QUE POLIG(*) A AVOIR SA CHAPELLE PLEINE À RAS BORD!

(*) Litt "PETIT PAUL", SURNOM DU DIABLE.

BRAVO, LES DANSEURS! BRAVO, GRAND BRAVO LES SONNEURS! ET MAINTENANT BONNES GENS, CHANT ET DÉCHANT!

PAS LA PEINE DE VOUS DIRE LEURS NOMS, VOUS SAVEZ QUI ILS SONT, PER GUÉGUEN ET JOB KERGRIST.

- DEPUIS IL Y A TRÈS LONGTEMPS... DEPUIS IL Y A TRÈS LONGTEMPS...
  - SI J'ÉTAIS LÀ-BAS, MAINTENANT, J'AURAIS UN AUTRE RÉCIT, OU UN VIEUX RÉCIT, OU JE N'AURAIS PAS DE RÉCIT DU TOUT.
- LORSQU'ARMORIQUE ÉTAIT LE NOM DE CE PAYS... (bis)
  - LES PAUVRES GENS VIVAIENT D'UN PETIT RIEN, PRIAIENT NOS ANCIENS DIEUX, ET ILS ÉTAIENT HEUREUX.
- CONAN MÉRIADEC ÉTAIT ROI COURONNÉ DE L'ÎLE DE BRITANNIE (bis)
  - ORGUEILLEUX ET LA TÊTE SAOULE, DE TOUS LES TRÉSORS QU'IL POSSÉDAIT, IL N'EUT PAS SON CONTENT DE RÉGNER SUR LA BRITANNIE...
- ET IL DÉCIDA EN SON COEUR CONVOITEUX, DE SOUMETTRE AU JOUG TOUS LES PAYS DE GAULE. (bis)
  - POUR EXÉCUTER SON DESSEIN, IL RASSEMBLA TOUS LES CHEVALIERS DE L'ÎLE ET SE MIT À ARMER UN TAS DE NAVIRES DE GUERRE...
- ET TOUS CES GENS EN ARMES Y MONTÈRENT, ET, EN MER VERS LES CÔTES D'ARMORIQUE
  - A PEINE DÉBARQUÉS, VOICI QU'ILS SE METTENT A ATTAQUER LES GAULOIS QUI VIVAIENT ICI,
- A LANRIVOARÉ, AU PAYS DE LÉON, SEPT MILLE SEPT CENT SEPT-VINGT ET SEPT SAINTS, TUÉS PAR LE PRINCE MÉRIADEC, HOMME DE FOI ET DE GUERRE, SONT COUCHÉS À JAMAIS DANS LE CIMETIÈRE DES SAINTS!
  - ET LE TEMPS PASSE LE LONG DE LA MÉMOIRE...
- PLEIN DE GLOIRE ET DE VICTOIRE, MERIADEC LE GRAND PRINCE A TRÉPASSÉ...
  - PAIX À CES ÂMES ANGOISSÉES.
- GRADLON, UN DE SES FIDÈLES BARONS, FUT APPELÉ À LUI SUCCÉDER.
  - GRADLON! GRADLON LE GRAND!



NOTA : LES BRETONS SONT ALORS LES HABITANTS DE LA BRITANNIE (ACTUELLE GRANDE BRETAGNE). ILS DONNERONT LEUR NOM A LA PRESQU'ÎLE ARMORICAINE QUI DEVIENDRA AINSI LA BRETAGNE OU PETITE BRETAGNE.

10 bis

LES TEXTES BRETONS SONT DE **GOULVEN PENNAOD**

(A SUIVRE)

PIERRE-JAKEZ HELIAS



Né en 1914, au bourg de Pouldreuzic sur la baie d'Audierne, *Pierre-Jakez Hélias* n'a jamais voulu quitter sa terre natale, le Pays Breton. Les légendes, les contes et les récits qu'il rapporte « sont d'abord un héritage de famille ». Ce sont ses deux grands-pères qui, les premiers, lui ont narré « l'obscure épopée du peuple bigouden ». Boursier au lycée de Quimper, étudiant à Rennes, il réussit à l'agrégation de Lettres.
A la libération, il est chargé des émissions en langue bretonne à l'intention des auditeurs de basse Bretagne. Pendant douze ans, il va patrouiller à travers la Bretagne pour réveiller les mémoires et réunir les bribes d'une culture orale qui s'effiloche au fil des ans.

De ses errances, de la voix toujours présente des aïeux de *Pierre-Jakez Hélias*, naîtront *Le Cheval d'orgueil*, qui a rendu célèbre son auteur dans toute la France. Mais, dans les campagnes du vieux pays, il y a beau temps que *Pierre-Jakez Hélias* était connu pour son œuvre théâtrale et pour ses sketches radiophoniques illustrant la vie quotidienne.
En poursuivant l'inventaire des richesses de sa civilisation, Hélias a dépassé le monde clos du pays bigouden. De cette masse d'informations sur le passé de la Bretagne, il a tiré *Les autres et les miens*.
Les vieux conteurs bretons aux accents chantants sont morts aujourd'hui, mais *Pierre-Jakez Hélias* a su réveiller l'écho de leur voix profonde.

DEUX CONTES A VIVRE DEBOUT

LA ROSE DE LA MORT

La Rose de la Mort, j'ai entendu conter son histoire il y a vingt ans. C'était au mois de novembre et depuis aucun novembre ne m'a passé sur le corps sans que j'entende hurler un loup entre ma nuque et mes talons. C'était au mois de novembre, dans la maison d'un vieux garde du château de Trévarez qui appartenait encore à la marquise. Il y avait là trois chasseurs bons vivants qui n'arrêtaient pas de plaisanter et de rire jusqu'à faire trembler le vin dans les verres. Chasseurs de lièvres et de perdrix, piètres seigneurs. Mais ils se mirent à parler de loups et le vin cessa de trembler, vaut-il la peine que je dise pourquoi? Les loups amenèrent à leurs trousses le marquis de Kersalaün et l'on entendit, sur la huée, chanter la Rose de la Mort. De la voix des trois gaillards, il ne restait qu'un murmure de confessionnal. Aujourd'hui, c'est à mon tour de me confesser à vous parce qu'il serait péché de serrer les dents sur un conte qui a été levé pour le bien de tous. Écoutez et vous entendrez!

Un jour, le marquis de Kersalaün, le plus grand louvetier des Montagnes Noires, chevauchait à travers bois quand il crut être entré au Paradis par distraction. Le chant d'un ange s'élevait d'une logette autour de laquelle paissaient quelques moutons. A peine se fut-il approché qu'une jeune fille parut sur la porte. Elle était plus belle que tout ce qu'on peut voir en ce bas monde, je ne peux pas m'expliquer mieux. Aussitôt, elle s'arrêta de chanter pour demander au seigneur ce qu'il cherchait par là.

— Je vais à la chasse, dit Kersalaün, comme tous les jours de ma vie. Mais, je vous en prie, continuez votre chant. Je n'ai jamais entendu plus douce voix sous le soleil béni.

— Je ne fais que répondre aux oiseaux, dit-elle. Je suis trop pauvre pour donner mon chant à un chevalier, à un gentilhomme vêtu de soie sous son pourpoint de cuir. Si vous aviez un écu d'argent, peut-être...

— Voici l'écu. Vous l'avez déjà gagné. Une autre fois, vous me chanterez plus longuement pour le même prix, Aujourd'hui, je n'ai pas le temps d'en entendre plus. Adieu!

— C'est donc vous le marquis de Kersalaün, le marquis aux loups?

— Comment le savez-vous? Je ne suis pas d'ici. Je n'ai jamais passé par ce bois.

— Dans la Basse-Bretagne, et peut-être dans la Haute, il n'y a personne qui ne sache que lorsque Tanguy de Kersalaün est monté à cheval pour aller au loup, rien ni personne ne saurait lui faire mettre pied à terre, ni l'orage, ni la foudre, ni le tremblement du sol, ni l'Ankou, ni la plus belle fille du monde.

— C'est vrai pour l'orage, la foudre, le tremblement. Pour l'Ankou, je ne sais pas, je ne l'ai pas encore rencontré. Mais la plus belle fille du monde est devant moi. Je descends.

— Pour quelqu'un qui ne parle d'ordinaire qu'à ses chiens, ses chevaux et ses palefreniers, vous ne seriez pas long à savoir parler aux filles, m'est avis.

— Je ne demande qu'à apprendre. Que vous disent les autres? Quels mensonges?

— Les gentilshommes font cent compliments de ma voix, de mes cheveux blonds, de mes yeux bleus et du reste. Et puis, ils m'offrent des écus d'or. Les paysans ne parlent pas beaucoup, mais ils aimeraient tous me conduire à l'autel.

— Et que répondez-vous?

— Aux gentilshommes, je réponds que je ne suis à vendre à aucun prix, mais que chacun peut me regarder pour rien. Aux paysans, je réponds qu'il faudrait plus de courage qu'ils n'en ont pour s'attaquer à moi. Et à tous, je réponds que je suis toujours prête à danser le jabadao avec quiconque se sent capable de me mener jusqu'à ce que je tombe à terre! Plus de trois fois sept ont accepté, mais ils avaient l'haleine trop courte et des jambes de chiffon. Voulez-vous savoir ce qu'ils sont devenus?

— Peu m'importe. Je ne sais pas danser le jabadao ni rien d'autre. Mais je ferai venir les meilleurs sonneurs et les meilleurs danseurs du pays pour m'apprendre. Nous nous retrouverons dans dix jours à l'endroit qui vous plaira.

— Dans dix jours, il y aura une aire neuve au moulin de Kerskao. Je vous y attendrai. Si vous me faites perdre le souffle, je serai marquise de Kersalaün. C'est juré.

— Je le jure aussi. Mais dites-moi au moins votre nom.

— Mon nom est Rose de la Mort. Un joli nom, n'est-ce pas. Rose est pour mon corps, la Mort peut-être pour mon âme, qui sait? N'avez-vous pas peur?

— Le marquis aux loups prendrait peur d'une chevrette! Vous voulez rire.

— Eh bien! je ris.

Et elle s'en fut en riant. Quand elle eut disparu, on entendit hurler un loup.

Pendant neuf jours, ni plus ni moins, le manoir du marquis retentit des éclats de la bombarde et du biniou sonnant le jabadao de la prime aube à la nuit tombante. Toutes les fines danseuses des environs furent priées de venir danser avec Kersalaün. Plus tard, elles avouèrent qu'elles n'avaient jamais connu de plus dures journées pendant toute leur vie. Le marquis était infatigable. Six couples de sonneurs parmi les plus célèbres se relayaient sur les barriques. Mais, le septième jour, il fallut d'urgence en quérir d'autres parce que les premiers étaient tout près de perdre haleine pour de bon. Or, au soir du neuvième jour, quand Kersalaün monta dans sa grande salle pour souper, il se trouva tout seul à table, Il avait pourtant invité tous les gens du jabadao, car il ne méprisait pas le menu peuple, outre qu'il était naturellement porté aux largesses. Mais les danseuses n'avaient plus assez de force pour dire pain, ni les sonneurs pour réclamer à boire. Ils dormaient en tas à travers la cour, chacun à l'endroit où il était tombé, sans bouger pied ni patte quand les chiens du marquis venaient les flairer. Qui les aurait vus dans cet état aurait cru que la guerre était passée par le manoir, ne laissant derrière elle que des cadavres. Le marquis mangea comme quatre, mais ne put trouver le sommeil. La Rose de la Mort l'occupait tout entier.

Le lendemain, de bonne heure, quand il descendit dans la cour, les gens du jabadao continuaient à ronfler. Mais un de ses fermiers, un nommé Fanch Roparz, l'attendait, debout près de la grande porte.

— Qu'y a-t-il, Fanch, dit Kersalaün, courtoisement comme toujours, mais il pensait à la Rose.

— Monsieur le marquis, dit l'autre, je suis envoyé vers vous par les gens de mon quartier, ceux du Peulvan. Un loup énorme est arrivé dans nos taillis depuis huit jours. Il a déjà emporté plusieurs moutons et tué un cheval au pré. Les enfants sont fous de peur, les femmes n'osent plus aller au lavoir et nous-mêmes nous sommes trop faibles pour nous attaquer à ce monstre sans risquer nos vies. Il n'y a que vous, marquis de Kersalaün, qui puissiez en venir à bout. C'est là

travail de gentilhomme.

— J'irai, Fanch, mon ami. J'irai demain sans faute. Allez le dire aux gens du Peulvan. Demain soir, la peau de ce loup sera clouée contre cette porte que voilà.

— Il faut venir tout de suite, Monsieur le marquis. Les gars sont prêts avec leurs fourches. On a trouvé le repaire de l'animal. Si vous venez, il est à nous.

— Aujourd'hui, je ne peux pas, Fanch. J'ai à m'occuper d'une affaire plus grave qu'une chasse au loup. Mais demain j'irai.

— Demain! Les autres fois, quand on vous signalait l'ombre d'un loup, vous sautiez à cheval sans demander quoi ni comment. Vous n'êtes plus le même, Monsieur le marquis. Et les gens sont inquiets. Toute la semaine, ils ont entendu mener le sabbat au manoir. Ils disent que le Malin Esprit est sur vous, qu'à présent vous êtes perdu pour eux. Regardez tous ces ivrognes, vautrés dans votre cour, ces femmes fourbues de mauvaise vie. Vous croyez que c'est convenable, tout ça, quand il y a tant de misère par le monde!

— Assez, Fanch ! Plus tard, je vous expliquerai mes raisons. A demain!

— Demain, c'est quelquefois jamais. Adieu, Monsieur le marquis! Ne vous dérangez pas demain. Le vicomte de Rozivin nous a proposé d'aller au loup. Il a chez lui un gentilhomme saxon qui est un chasseur réputé dans son pays. Je vais les chercher tous les deux. Mais c'est grand dommage pour vous. Un loup comme celui-là, on n'en voit pas deux par siècle.

— Il est si grand que ça, Fanch?

— Encore plus grand, Monsieur le marquis. Quand j'ai vu ses traces la première fois, je ne croyais pas être réveillé : elles font au moins trois empans. Et le cheval qu'il a tué, c'est l'étalon de la Villeneuve, une bête qu'il ne faisait pas bon approcher.

— Le vicomte de Rozivin est bien jeune, Fanch Roparz. Et l'autre là, le Saxon, on ne sait pas trop ce qu'il a dans le ventre. Il vaut mieux que j'y aille. Avec un peu de chance, j'en aurai fini avant la nuit et je tiendrai ma parole au moulin de Kerskao. Faites rassembler les chiens pendant que je prends les armes! Et sus au loup, Kersalaün!

L'après-midi s'avançait déjà quand le marquis descendit de cheval devant le moulin de Kerskao. Il ne restait plus sur l'aire que les plus forts danseurs, ceux qui dansaient pour leur plaisir et pour se défier mutuellement. Les autres étaient rentrés chez eux après avoir travaillé des jambes comme il faut pour tasser la terre et l'aplanir. Mais la bombarde et le biniou sonnaient toujours. Ils sonneraient jusqu'à ce que le dernier couple baisse les bras. A l'écart des autres femmes et sans le moindre galant autour de ses jupes, la Rose de la Mort attendait Kersalaün.

— Jeune fille, je vous avais promis de venir, me voilà!

— Je vous trouve bien faraud, Monsieur le marquis. Le feu aux yeux et le sang aux joues!

— Et les jarrets aussi durs que l'acier, demoiselle. A votre service.

— Nous verrons ce qu'il en adviendra quand le jabadao sera fini.

— Il adviendra que vous serez à terre et moi debout.

La Rose de la Mort tendit la main. Les sonneurs s'arrêtèrent net. Le temps de changer d'anche à la bombarde et de regonfler le sac du biniou, voilà les deux compères qui attaquent un jabadao comme on n'en avait jamais entendu dans le pays, un vrai jabadao du Jugement Dernier à vous nouer les entrailles. Surpris et vaguement effrayés jusqu'au fond de l'âme, les paysans n'eurent pas le courage d'entrer en danse.

— Etes-vous prêt, petit marquis? dit la Rose.

Et on entendit en écho la voix de la Mort qui sortait de la même bouche :

— Prêt à mourir avant la nuit?

— Comme il vous plaira, dit Kersalaün.

Il saisit la main de la jeune fille. Alors, trois autres couples s'avancèrent, venus on ne sait d'où et qui n'étaient sans doute pas des créatures de chair car le soleil couchant leur traversait le corps comme rien. Et la ronde infernale commença.

Au même moment, écoutez bien, au même moment, le marquis fendait avec son grand couteau, de la gorge à la queue, le cadavre du loup qu'il venait d'abattre après l'avoir harcelé tout le jour. De sa main gauche gantée, il arracha le cœur de la bête qu'il présenta tout fumant à ses rabatteurs . Les gens du Peulvan s'étranglaient à force de hurler la gloire de Kersalaün. Et Fanch Roparz pleurait de joie et de remords.

— Je vous ai manqué de respect ce matin, Monsieur le marquis. J'ai cru que vous étiez tombé dans la luxure et les débordements. Mais un homme dissolu n'aurait pas pu faire le quart de ce que vous avez fait aujourd'hui. Il faut me châtier à coups de fouet pour me faire avaler ma honte. Voilà mon dos. Laissez-moi seulement enlever ma chemise car je n'en ai qu'une. Quant à ma peau, elle est capable de se réparer toute seule. Allez-y!

— La peau du loup me suffit pour aujourd'hui Fanch Roparz. Mais une autre fois vous parlerez moins vite au vu des apparences. Moi-même, l'autre jour, peut-être... Mais qu'importe! Maintenant, il faut que je me rende au moulin de Kerskao avant la nuit.

— Au moulin de Kerskao? Mais c'est tout là-bas, de l'autre côté des collines. Il n'y a pas de vrai chemin pour y aller d'ici. Vous vous perdrez cent fois.

— Il faut pourtant que j'y aille. La plus belle fille du monde m'attend sur l'aire neuve pour danser le jabadao.

— Et c'est pourquoi... Je parie que son nom est Rose de la Mort.

— Vous avez gagné. Faites porter au manoir la dépouille du loup. Et adieu !

— N'y allez pas, Monsieur le marquis. Cette femme est une...

— Vous parlez encore trop vite, Fanch Roparz. Attention!

— Je ne dis rien. Mais laissez-moi vous accompagner, Monsieur le marquis. Seulement pour vous montrer par où. A travers bois, nous y serons dans la demi-heure.

— Bien. Sautez en croupe et tenez votre langue!

Au moulin de Kerskao, le jabadao faisait rage. La Rose de la Mort tourbillonna longtemps, longtemps, sans presque toucher le sol comme quelqu'un qui n'a d'autre poids que celui de ses vêtements. Mais le marquis de Kersalaün lui menait la vie dure. Ne pouvant la fatiguer, il faisait les sept possibles pour l'étourdir. Les sonneurs n'arrêtaient pas pour changer d'air. Plus étonnant encore, ils n'avaient pas besoin de se mouiller la gorge. Les autres danseurs n'étaient plus que des ombres. Et il vint un moment où la fille s'alourdit. On entendit d'abord le bruit de ses talons, puis celui de son souffle. Avant peu, elle demanderait grâce.

Au même moment, écoutez bien, au même moment, le marquis galopait à travers bois, Fanch Roparz en croupe. Et ce fut Kersalaün qui éleva la voix le premier.

— Qui est celle-là, Fanch? Qui est la Rose de la Mort?

— Une diablesse, Monsieur le marquis, une diablesse incarnée. Elle a mené plus d'un jeune homme à l'Enfer par la main. C'est une danseuse infatigable. Quiconque se laisse entraîner par elle dans le jabadao ne peut plus s'en détacher. Elle l'oblige à sauter et à tourner sur l'aire jusqu'à ce qu'il tombe évanoui. Certains restent vivants, mais l'esprit perdu. La plupart meurent deux ou trois jours après. Ne donnez pas votre main à la Rose, Monsieur le marquis, vous la donneriez à la Mort en même temps.

— J'ai juré. Kersalaün tient ses promesses, quoi qu'il puisse en coûter.

— Attendez d'avoir vu son joueur de biniou. On l'appelle Guillaume le Martyr. Il passe pour son père. Quand il souffle dans son outre, Guillaume se tord la bouche, se tord le corps comme une vipère coincée sous un bâton, se roule à terre et lâche quelquefois le *sutell* pour hurler à mort. Un grand gaillard sec, tout sec, un tas d'os. Certains disent, Dieu nous assiste, qu'il n'est autre que l'*Ankou* lui-même! Il vaudrait mieux retourner au manoir.

— Non! Kersalaün ne recule pas devant la Mort, surtout sous la forme d'une Rose!

Cependant, au moulin de Kerskao, la Rose de la Mort suppliait le marquis de lui lâcher la main. Mais l'autre la tenait debout à la force du bras. La fille demandait pitié d'une voix de plus en plus faible, le marquis ricanait de plus en plus fort. Et les hurlements de Guillaume le Martyr couvraient l'agonie de la Rose. A la fin, son âme lui remonta entre les dents, elle ouvrit la bouche et tomba morte juste au moment, écoutez bien, juste au moment où le marquis de Kersalaün entrait dans la cour du moulin avec Fanch Roparz en croupe. Les sonneurs s'arrêtèrent d'un seul coup.

Le marquis aux loups n'en crut pas ses yeux quand il vit s'avancer vers lui le vainqueur de la Rose. C'était lui-même, ou plutôt quelqu'un qui lui ressemblait comme un frère jumeau, un autre marquis de Kersalaün.

— Je vous salue, marquis, par le feu et les cornes, dit l'autre. Excusez-moi d'avoir emprunté votre corps pour un moment. J'en avais besoin et je ne suis pas quelqu'un à demander la permission de personne. Mais j'ai fini ce que j'avais à faire.

— Et qu'aviez-vous à faire, s'il vous plaît?

— Ma tâche de tous les jours, sans excepter dimanches et fêtes. M'emparer des âmes si je peux, et envoyer les corps brûler où vous savez. Celle-ci, la Rose de la Mort, était ma servante. Et voici mon serviteur l'*Ankou*. La Rose m'a gagné beaucoup d'âmes, mais depuis quelque temps, elle ne valait plus rien

Elle faisait trop peur. Vous-même, Monsieur le marquis, vous avez préféré aller au loup que de venir lui faire la cour. Il ne me restait qu'à prendre ma servante qui ne pouvait plus me servir. C'est fait.

— Franch Roparz, dit Kersalaün, votre loup m'a sauvé le corps et l'âme.

— Ce loup était aussi à moi, dit l'autre. Et c'est son corps que je vais prendre pour vous quitter. Je vous salue, marquis. Et vous de même, Franch Roparz.

Là-dessus, on entendit hurler le loup du Peulvan et les deux hommes se retrouvèrent tout seuls sur l'aire neuve du moulin de Kerskao. Une charrette grinça dans le chemin. Sans doute l'Ankou, Guillaume le Martyr, qui emportait la Rose de la Mort.

La dépouille du loup ne fut jamais retrouvée. Et, de toute l'aventure, il n'est resté qu'un conte.

où l'on ne trouve rien de faux
sinon, peut-être, un ou deux mots.

LE FABRICIEN DES AMES

Ecoutez-moi de tous vos yeux!

Demain, je suis allé à Saint-Konogan et j'en reviendrai si vite que les pieds sautaient sous mes pierres. Il a fallu que j'entre chez la faucille pour faire aiguiser mon maréchal. Et puis je suis grimpé dans un prunier de saules et j'en ai fait tomber les cochons pour mes glands. En voulant traverser la chemise pour aller plus vite, j'ai mouillé ma rivière. Arrivé de l'autre côté, j'avais si mauvaise mine que mon bâton m'aurait mordu si je n'avais cassé un chien sur son dos.

C'est alors que j'ai rencontré le fabricien des Ames et qu'il m'a raconté son histoire. Il était avec le fabricien de Saint-Isidore dont il faut toujours se défier car il imagine les choses dont il ne voit pas la couleur. Mais quand on est fabricien des Ames, on n'aimerait pas mentir. Et moi je n'aime que la vérité :

Quand on ne dit pas vrai, alors on ment.
Ce n'est pas cent fois le jour, mais souvent.

Donc, il y a un demi-siècle, les deux hommes avaient entrepris de faire le demi-tour de la paroisse après la moisson, comme c'était leur tâche de fabriciens, pour ramasser les dons des fidèles en grain, en beurre ou argent comptant. Deux autres faisaient l'autre moitié du tour. Ceux dont je parle allaient d'une ferme à l'autre, traînés en char-à-bancs par le cheval Poilu qui ressemblait parfaitement à un bedeau triste et qui savait hennir, dit la légende, sur l'air du *Libera*. Tout au long de l'année, il avait été formé au recueillement par son maître Job, le fabricien des Ames. A tel point qu'il ne voulait plus mettre un sabot devant l'autre quand on essayait de l'atteler pour aller à un mariage ou un baptême. Job soutenait dur que ce Poilu descendait directement de Carne-Sèche, le cheval de l'Ankou, bien qu'il fût de chair fort grasse et de poil fort luisant. Et pourquoi n'aurait-il eu que les os et la peau, dites-moi, puisqu'il était bien vivant, Dieu merci! Il attendait l'autre monde, comme nous tous, pour abandonner son lard dans la terre. Et d'ailleurs, un cheval maigre n'est respecté de personne. Voilà ce que disait Job des Ames, lequel pesait lui-même deux cents livres et plus. Pourquoi riez-vous?

Mais Joz-Isidore, le compère de Job, ne l'entendait pas de cette oreille. Il racontait à qui voulait l'écouter que le cheval Poilu et son maître n'étaient que des fainéants jurés dont la vie se passait à soupirer après l'heure du picotin. Joz-Isidore, comme son nom le dit bien, était le fabricien de Saint-Isidore, le patron des laboureurs de terre. En bon paysan, il n'aimait pas perdre son temps en chemin. Passe encore de bavarder une heure ou deux avec un autre coupeur de vers, devant une table éclairée par des bols d'un cidre deux fois soutiré. A ces conversations entre hommes d'un même état, on gagnait toujours quelque chose, on apprenait toujours quelque chose sur soi ou sur les autres, sur la terre ou les animaux, sur les grosses têtes qui mènent le monde et sur les véritables raisons de vivre qui se moquent des grosses têtes. Un homme a besoin de se frotter à ses prochains comme la faux réclame la pierre à aiguiser. Et puis on doit être poli avec tout le monde. Avec tout le monde peut-être, mais pas avec Poilu, ce traîner-fer, ce hochequeue, ce broute-cailloux qui peinait à charrier sa panse, l'encolure pendante comme une rosse de corbillard. Et croyez-vous qu'il est agréable, chaque fois que l'on rencontre quelqu'un sur la route, de s'entendre interpeller d'une voix moqueuse : « Vous aller à l'enterrement de qui, mes gens? Je n'ai pas entendu sonner le glas. »

Le fabricien de Saint-Isidore enrageait ferme sur son banc, à côté des deux cents livres et plus du fabricien des Ames. Comme il eût été plus agréable de faire la tournée avec le fabricien de Saint-Hervé. Voilà un homme! Le dimanche, quand il faisait la quête à la messe, il n'arrêtait pas de danser en allant d'une chaise à l'autre avec son plat. Et il trouvait le moyen de chanter avec tout le monde en disant merci en breton entre deux mots latins... Mais hélas! Ce joyeux luron faisait une autre tournée avec le fabricien de Saint-Faron et de Saint-Fiacre qui était sourd d'un œil et bègue des deux oreilles, ce qui le faisait éternuer sans fin quand il n'était pas en proie au hoquet. Vous voyez ce que je veux dire! Monsieur le recteur devait avoir de bonnes raisons.

Là-dessus, le cheval Poilu s'arrêta net pour réfléchir à ses fins dernières en faisant du crottin. Et Joz-Isidore parla haut tout en regardant la queue de l'animal :

— L'an prochain, Job, je ne serai plus avec vous ni avec personne. J'en ai fini de quêter.

— Moi aussi, répondit tranquillement Job des Ames. Il me vient envie de m'amuser un peu.

Et il se mit à rire sans bruit, de l'intérieur. Ses deux cents livres et plus en furent si secouées que le char-à-bancs cria de tous ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu son rire depuis qu'il avait été choisi pour faire la quête à l'église avec le plat des Trépassés. On a beau dire, c'est une charge qui fait un devoir à celui qui la tient de rester grave en tout lieu. D'une certaine façon, il représente les morts sur la terre. Les morts lui prennent ses dimanches et l'obligent au recueillement pendant le reste de la semaine. Joz-Isidore n put que rougir de honte quand il se rappel que Job des Ames avait été autrefois un plu joyeux drille que le fabricien de Saint-Herv lui-même. Un lascar sans ventre ni fesse n joue en trop. Un bougre de cent vingt livre de chair sans graisse. Il avait engraissé à force de se recueillir nuit et jour pour le Trépassés. Le pauvre homme avait été victim de son plat. Et voilà que, d'un seul coup, i revenait parmi les vivants. Il devait avoir un énorme provision de rire dans le corps. O allait en voir de belles avant peu.

— Compère, dit Job quand il eut repri son souffle, j'ai envie d'aller faire la quêt au Beuzit.

— Chez Fantig et Delig! Jamais je n'ira là-bas. Job. Ces deux-là sont si avares qu'elle ne donneraient pas une écuellée de soupe à Saint Isidore s'il allait lui-même frapper à leur porte avec sa couronne en tête. Non, j n'irai pas au Beuzit, ni pour l'or ni pour le perles. Ces deux filles m'ont fait assez d honte car nous sommes cousins germains. J vous suivrai n'importe où, sauf là-bas.

— C'est là-bas qu'il faut aller. J'ai grand envie de leur jouer un bon tour. Je ne sai pas encore quoi ni comment, mais je trouverai l'étoffe et la façon. Allons-y! Vous n'au rez pas à le regretter.

Et Job des Ames déchargea un bon cou de fouet sur l'échine de Poilu qui n'avait pa senti la mèche de toute l'année. L'animal e fut si stupéfait qu'il s'ébranla presque a trot, je vous le jure.

A la ferme du Beuzit, Fantig et Delig s lamentent sur le prix du beurre qui a encor baissé. Si elles n'avaient pas peur de se fair prendre, elles mettraient bien un gros caillo dans chaque motte. « Quand on songe, d Delig à sa sœur, combien d'argent rou entre les mains de gens qui ne savent pas l retenir! Pourtant, l'argent est fait pour êtr gardé dans une armoire. Je ne m'étonne pa de voir que le monde a tourné si mal depu ma jeunesse. C'est que la plupart des gens n connaissent plus le respect dû à l'argent. Il en a même qui s'habillent de neuf tous l ans et qui mangent de la viande douce tro fois par semaine. »

Elles sont en train d'écrémer le lait po faire du beurre. De la crème, soyez certai qu'elles ne perdront pas la valeur d'une tê d'épingle. Et quand au beurre, il y reste autant de lait qu'il se pourra. A un momen Fantig, en essuyant la goutte qui lui pend a nez, jette un coup d'œil par la fenêtre. Et c hurler à sa sœur :

— Regardez donc! Les fabriciens qui vie nent faire la quête.

— Mon Dieu, gémit Delig. C'est Job d Ames avec Joz-Isidore. Qu'est-ce qu'i viennent chercher par ici, ces deux-là? J n'ai jamais vu les fabriciens au Beuzit depu la mort du père (Dieu lui pardonne!) qui éta trop faible avec eux. N'ont-ils pas honte! quoi sert-il de payer sa chaise à l'église to les dimanches s'il faut encore donner l'a mône aux fabriciens! Fantig, allez fermer porte! Il n'y a personne dans la maison.

— Trop tard. Ils sont trop près. Ils ont v qu'elle était ouverte. Et nous avons fa murer la porte de derrière à cause des voleu

— Cachons-nous vite! Vous êtes ass mince pour trouver place dans le bas de l'a

moire. Moi, je me glisserai dans le banc et je rabattrai le couvercle sur moi. Hâtez-vous!

— Très bien. Mais la baratte, qu'est-ce que j'en fais?

— Laissez-la sur l'aire. Et tant que ces deux voyous seront là, gardez-vous de faire du bruit avec votre nez, comme c'est votre habitude.

A peine les deux femmes sont-elles ensevelies dans les deux caisses, voilà Job des Ames et Joz-Isidore qui entrent dans le couloir du milieu après s'être bruyamment raclé la gorge sur le seuil comme il convient de le faire quand on va visiter les gens chez eux.

« Dieu bénisse cette maison et tous animaux qui vivent dedans », dit Job d'une voix forte et sur le grand ton. Joz-Isidore ajoute : « Et les gens de même. »

Il n'y a pas de réponse, sauf de l'horloge qui se met à débagouler dix heures juste à ce moment. Les deux hommes la laissent faire. Ils savent qu'il n'est pas bon de sortir des paroles sur une horloge qui sonne. Quand elle a fini, ils toussent encore deux ou trois fois pour s'excuser d'être entrés sans invitation. Pour s'excuser auprès de la baratte, restée toute seule sur l'aire et pleine de crème. Les deux maîtresses ne sont pas loin. Des gens polis se doivent d'attendre. De plus polis que Job et Joz, il n'y en a guère. Le fabricien des Ames conduit ses deux cents livres et plus vers le banc pour y déposer le fondement de sa personne. Et le banc craque une fois à droite, puis une autre fois à gauche. Et avant de craquer au milieu pour la troisième fois, il lâche un éternuement sourd. Job cligne de l'œil à Joz-Isidore :

— Vous avez pris froid, compère. Peut-être vaudrait-il mieux rentrer chez nous!

— Sûrement, répond l'autre. Nous n'aurons pas grand-chose de ces deux filles, même si elles revenaient avant la nuit.

— Aussi peu que rien, sans doute. Et encore, Delig est meilleure que sa sœur. En se forçant un peu, elle nous donnera bien un verre d'eau de puits si elle est dans ses bons jours. Mais Fantig est capable de nous voler notre souffle si elle ne trouve rien de mieux à prendre.

Croyez-le si vous avez le temps, voilà l'armoire qui se met à bêler comme un agneau pascal. Joz-Isidore cligne de l'œil à Job :

— Le vieux bois, dit-il, ça grince comme les vieilles filles. C'est pour nous mettre dehors. Tirons-nous d'ici!

— Cela vaut mieux. Pourtant, il faut être bienveillant envers le prochain selon la loi chrétienne. Tenez, voici une baratte abandonnée. Quelque pourceau entrant ici la renverserait bien en s'y frottant les crins et adieu le beurre! Cela n'arrivera pas, Joz-Isidore. Je vais la mettre, voyons... où? Sur le banc, oui, sur le banc. Elle y sera très bien. Voilà une bonne action, à valoir sur mon lot de purgatoire. Et tenez, compère, pendant que j'y suis, je vais donner un tour de clé à cette armoire qui bâille. Au cas où quelque voleur viendrait fureter par ici. C'est fait. Deux tours valent mieux qu'un seul et voilà le cher argent bien à l'abri, s'il y en a. Maintenant, il faut que je cache la clé quelque part où les filles pourront la trouver sans peine. Où donc! Sous la baratte, mon ami. Elles ne manqueront pas de la découvrir. Delig la première et Fantig en même temps. Si j'avais la moitié de l'étoffe d'un saint, je leur battrais le beurre et je l'arrangerais sur une assiette. Elles croiraient à quelque lutin. Mais je ne suis qu'un indigne pécheur. En vérité, j'ai grand regret de laisser toute cette crème. Quelque chose me dit qu'elle va être perdue dans une maison trop pauvre pour nourrir un chat.

Et les deux bougres décampèrent sans prendre le temps de fermer la porte, tant ils avaient peur d'éclater de joie. Job des Ames était si pressé de s'éloigner pour rire à son aise qu'il faillit casser le char-à-bancs en y jetant sans précaution ses deux cents livres et plus. Quant au cheval Poilu, il reçut tant de coups de fouet sur son cuir qu'il détacha du sol ses quatre fers à la fois.

Mais il manquait quelque chose au bonheur de Joz-Isidore. Il aurait voulu voir la grimace que feraient les deux femmes en sortant de l'armoire et du banc. Et lorsque Job des Ames eut fini de rire, il lui vint le même regret. Alors, sans argumenter plus longtemps, ils firent demi-tour et repartirent à toutes brides vers le Beuzit. Poilu, cette fois, n'attendit pas la morsure du fouet pour apprendre à galoper : « Cet animal, hurlait Job des Ames sur le bruit du galop, je me demande si Carne-Sèche est bien son père. Après tout, il descend peut-être de Maugis, le cheval miraculeux des Quatre Fils Aymon. »

Au Beuzit, cependant, la castastrophe était arrivée. Après le départ des deux hommes, Delig voulut sortir du banc où elle étouffait à mourir. C'était un banc sans pareil, si bien fait qu'il n'y entrait pas la moindre goulée d'air. Elle dut pousser des deux bras et de la tête pour soulever le couvercle sur lequel pesait la baratte pleine. Celle-ci, à la fin, perdit l'équilibre et s'écrasa au sol en répandant une marée de crème, que c'en était une pitié. Delig échevelée, la coiffe de travers, jaillit du banc pour fondre en larmes à la vue de sa baratte en morceaux et de cette pâte qui ne cuirait jamais au feu. Puis la colère l'emporta sur la douleur et la femme se mit à traiter les deux fabriciens de noms si laids que je ne saurais vous les redire sans aller me confesser sur-le-champ à un évêque mitré pour le moins. C'est alors qu'entre deux jurons elle entendit sa sœur miauler dans l'armoire comme un chat qui s'est pris la queue dans un piège à taupes, ce qui n'arrive pas tous les jours. Et le bois résonnait si fort sous ses coups de poing qu'un maître tambour de guerre n'aurait pas mieux sonné la charge. Mais où était la clé?

Elle était dans la crème. Delig, la tête perdue, n'y pensait pas. Elle cherchait rageusement dans tous les tiroirs. Ce fut l'autre, du fond de l'armoire, qui lui ordonna aigrement de patouiller à pleines mains dans la mare grasse pour retrouver l'objet. Fantig sortit de sa prison, plus affreuse à elle seule qu'un sabbat tout entier, juste au moment où le char-à-bancs des fabriciens entrait dans la cour à grand fracas. Si le mensonge qu'on m'a dit est vrai, Poilu hennissait sur un air de gavotte.

— Les voilà encore, dit Fantig. Je sais pourquoi ils reviennent. Pour se moquer. Mais ils en auront pour le prix de leur peine. Arrangeons-nous un peu et recevons-les comme s'ils venaient nous demander en mariage. Pour le reste, laissez-moi faire!

Les deux hommes sont entrés avec les civilités d'usage. Plantées derrière les débris de la baratte et la mare de crème, les deux sœurs ont tiré leur meilleur sourire on ne sait d'où. Job des Ames et Joz-Isidore sont si surpris qu'ils ne songent pas à se méfier un instant, les pauvres diables.

— Entrez donc tout à fait, dit Fantig de sa voix la plus gracieuse. Et asseyez-vous sur le banc! Vous devez être fatigués de courir la campagne sous cette chaleur. Vous boirez bien un verre de notre eau de puits, le meilleur puits du pays, chacun le sait.

Avec son meilleur torchon, Delig essuie le banc. Les fabriciens se trouvent assis avant d'avoir pu protester. Et Fantig n'arrête pas de les soûler de paroles en s'affairant autour d'eux avec sa cruche et ses verres. Elle les tire par la manche, elle les pousse par l'épaule pour les mettre à leur aise, au haut-bout du banc, la place d'honneur qui ne sert plus depuis la mort du père. A la fin, pourtant, Job des Ames arrive à se faire entendre.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans votre maison, les femmes? La baratte renversée, la crème sur l'aire... Les cochons, peut-être?

— Des cochons oui, dit Fantig en crevant de rire, mais sur deux pattes... Les voleurs sont entrés pendant que nous étions aux champs. Ils ont fouillé l'armoire pour dénicher notre argent. Mais d'argent, nous n'en avons pas, n'est-ce pas, Delig! Alors furieux qu'ils étaient, ils ont cassé la baratte à coups de sabots. Notre crème est perdue et c'est tant pis pour vous deux, car nous voulions justement en faire du beurre pour vous le donner. Vous n'aurez rien, mes pauvres gens, rien du tout.

— Il n'y a pas de voleurs dans ce pays, dit Job. Nous sommes tous de bons chrétiens.

— Tous sauf deux. Ils étaient deux comme vous êtes. On voit leurs traces partout. Si j'appelais les gendarmes, ils auraient tôt fait de leur mettre la main dessus. L'un d'eux a laissé son couteau derrière lui. Tenez! Un beau couteau comme il n'y en a pas deux dans le canton. Avec trois lames, un tire-bouchon et d'autres outils. Il vaut bien le prix de ma baratte. Je préfère le garder qu'appeler les gendarmes qui me le prendraient. Voulez-vous un autre verre d'eau? Votre salive n'a pas l'air de descendre bien droit.

Les deux fabriciens reprirent la route avec un plein sac de honte au lieu d'estomac.

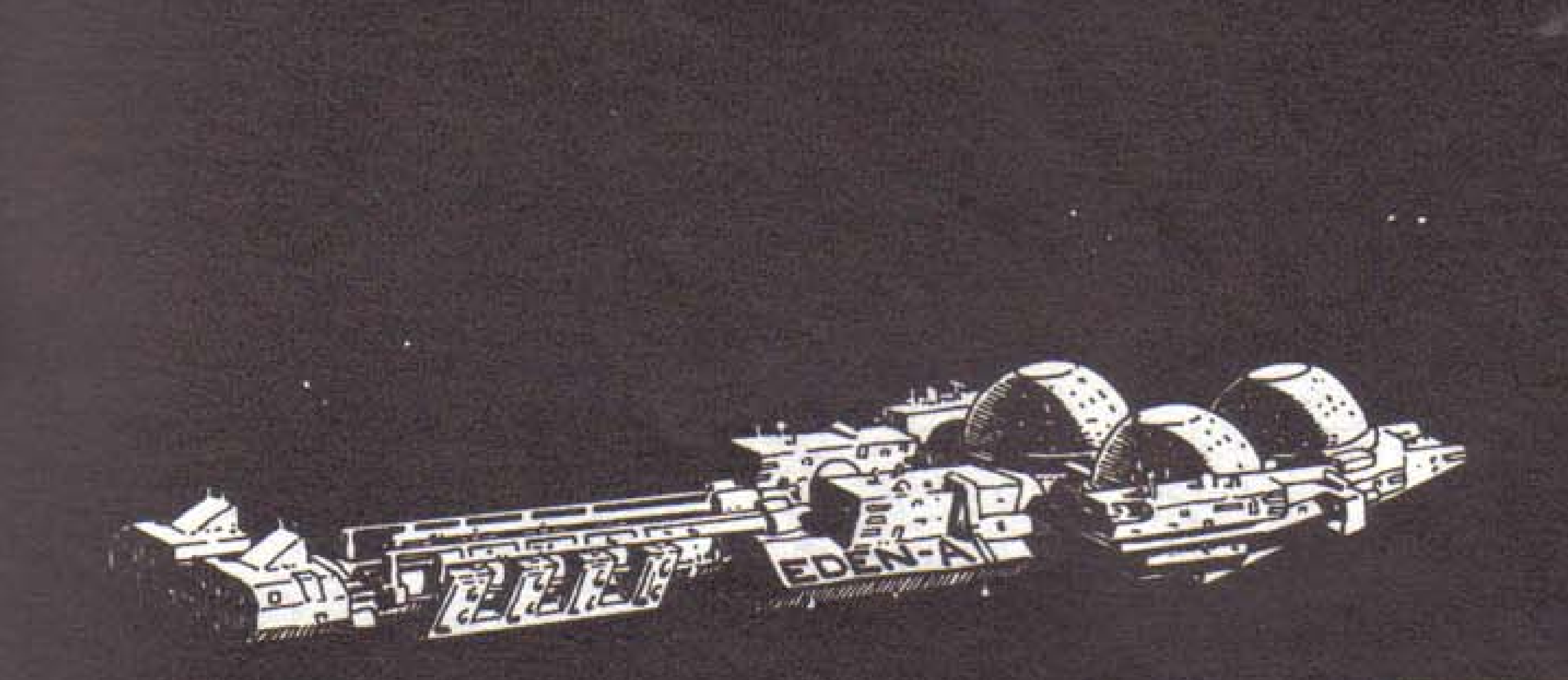
— Un si beau couteau, soupirait Job des Ames, un couteau suisse. Je venais tout juste de l'acheter à la dernière foire de mai. Elle me l'a pris avec ses doigts d'anguille pendant qu'elle tournait autour de nous en faisant ses grâces. Je n'aurais pas dû le laisser dans la poche de mon veston.

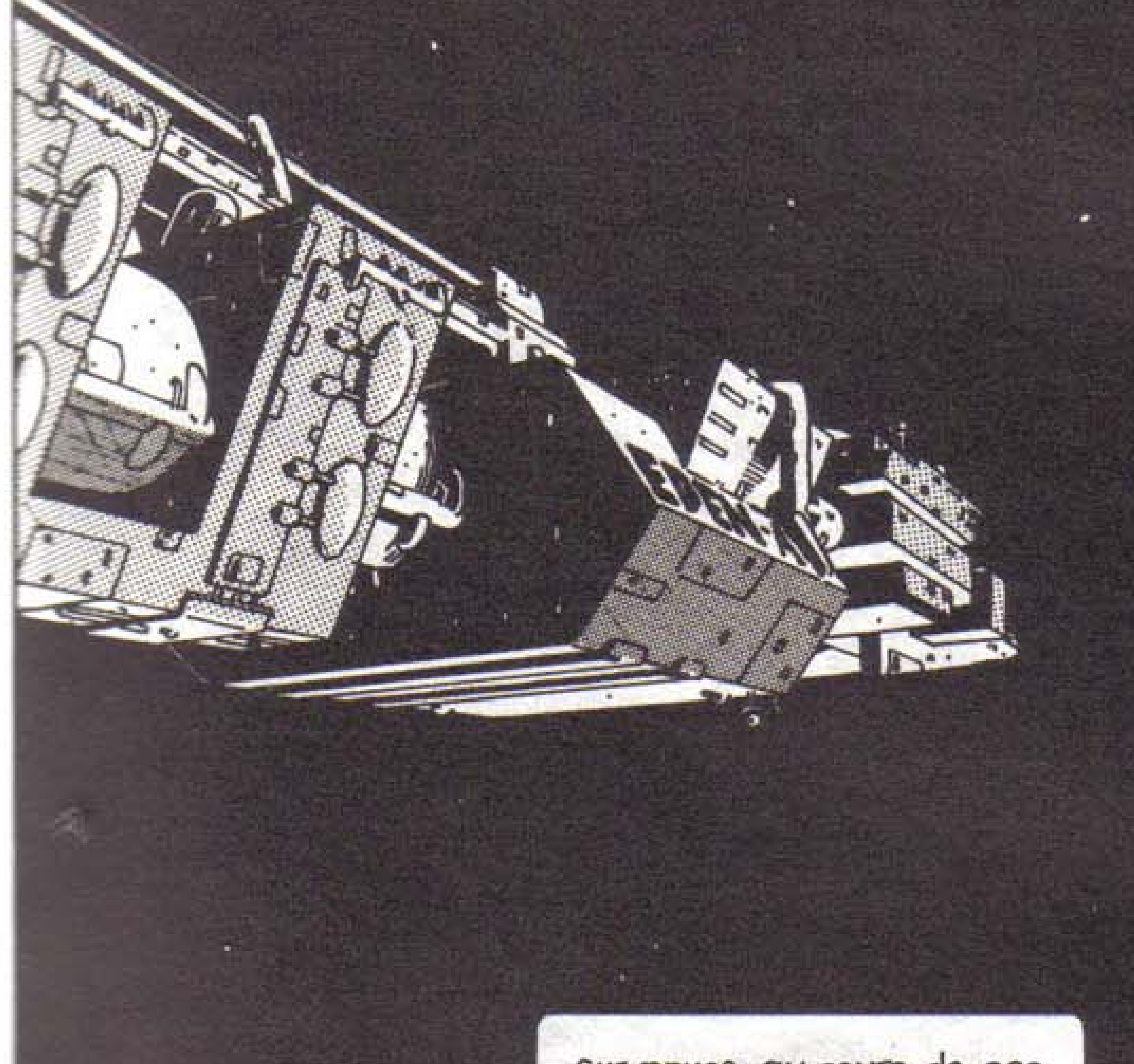
— La poche du pantalon n'aurait pas mieux valu. Moi, j'y avais ma bourse. Elle me l'a gentiment soutirée avec les trois écus qui étaient dedans. Je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas aller là-bas.

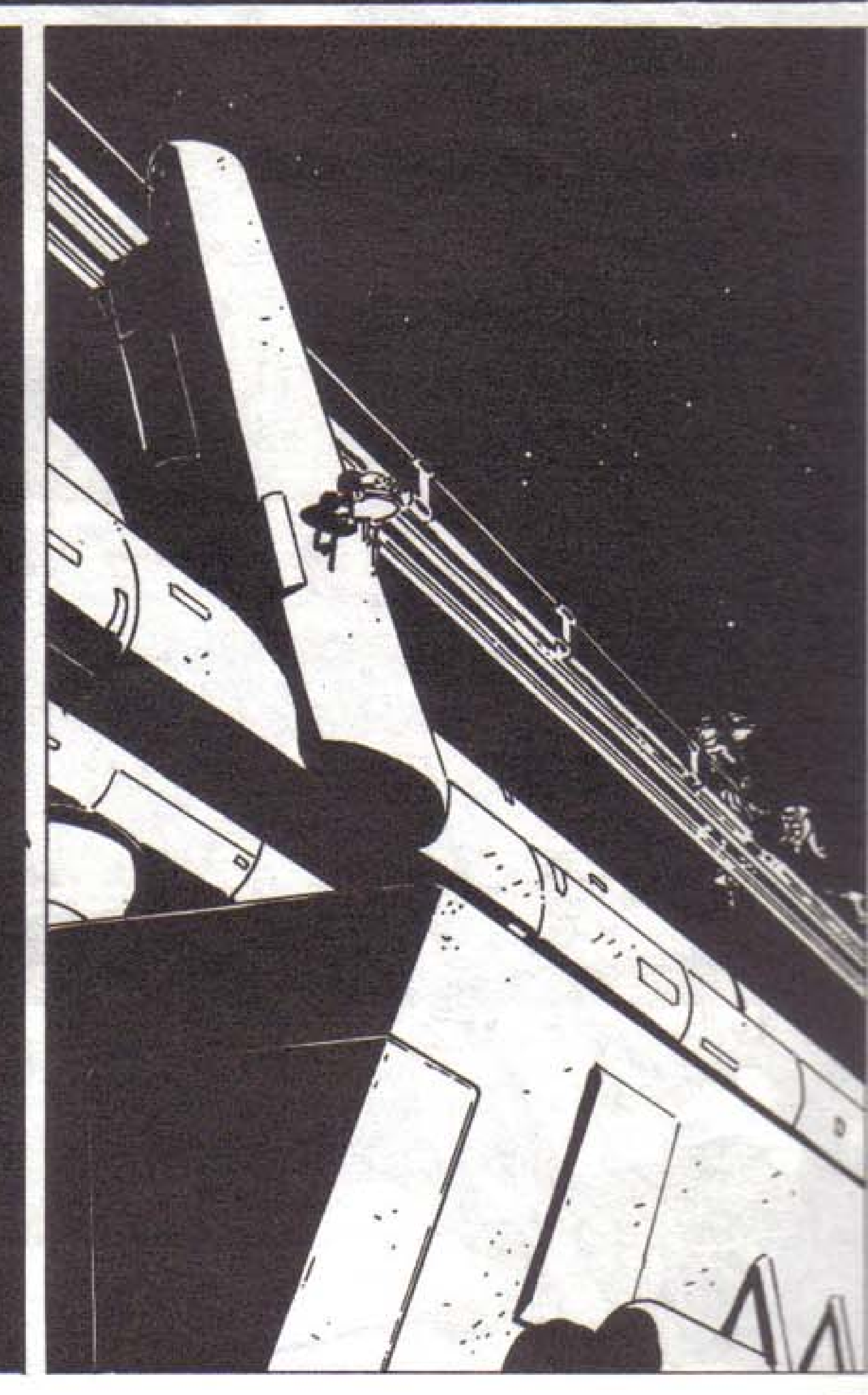
Alors, le cheval Poilu se mit à rire. Il descendait sûrement de Maugis, celui des Quatre Fils Aymon.

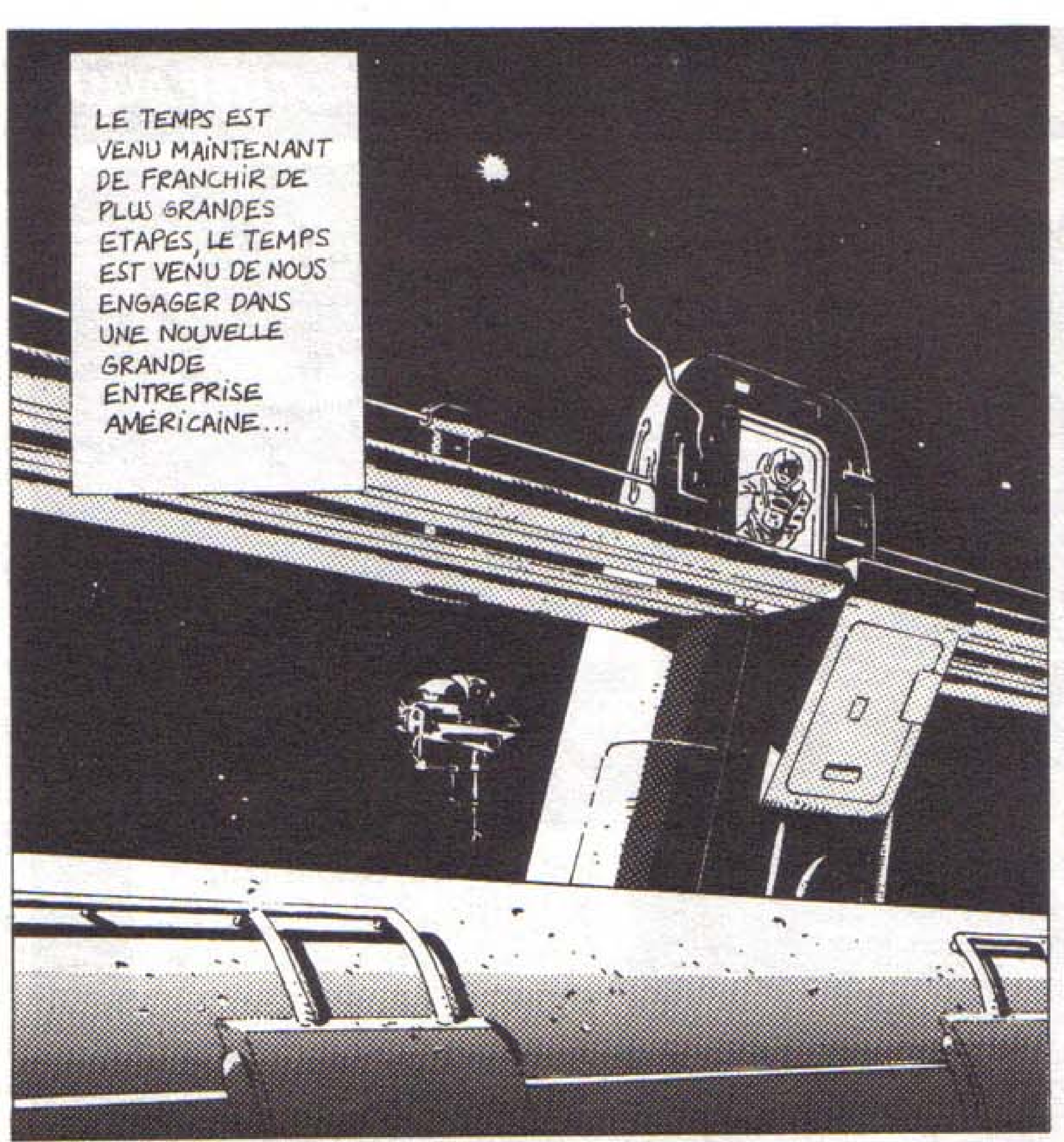
Extrait de

LES AUTRES ET LES MIENS


EDEN-A
Enfin, si nous devons gagner la bataille dont l'esprit de l'homme est l'enjeu, les réalisations spectaculaires dans le domaine de l'espace ...


survenues au cours de ces dernières années devraient nous avoir fait comprendre clairement toutes les répercussions de ce nouveau domaine de l'aventure humaine.

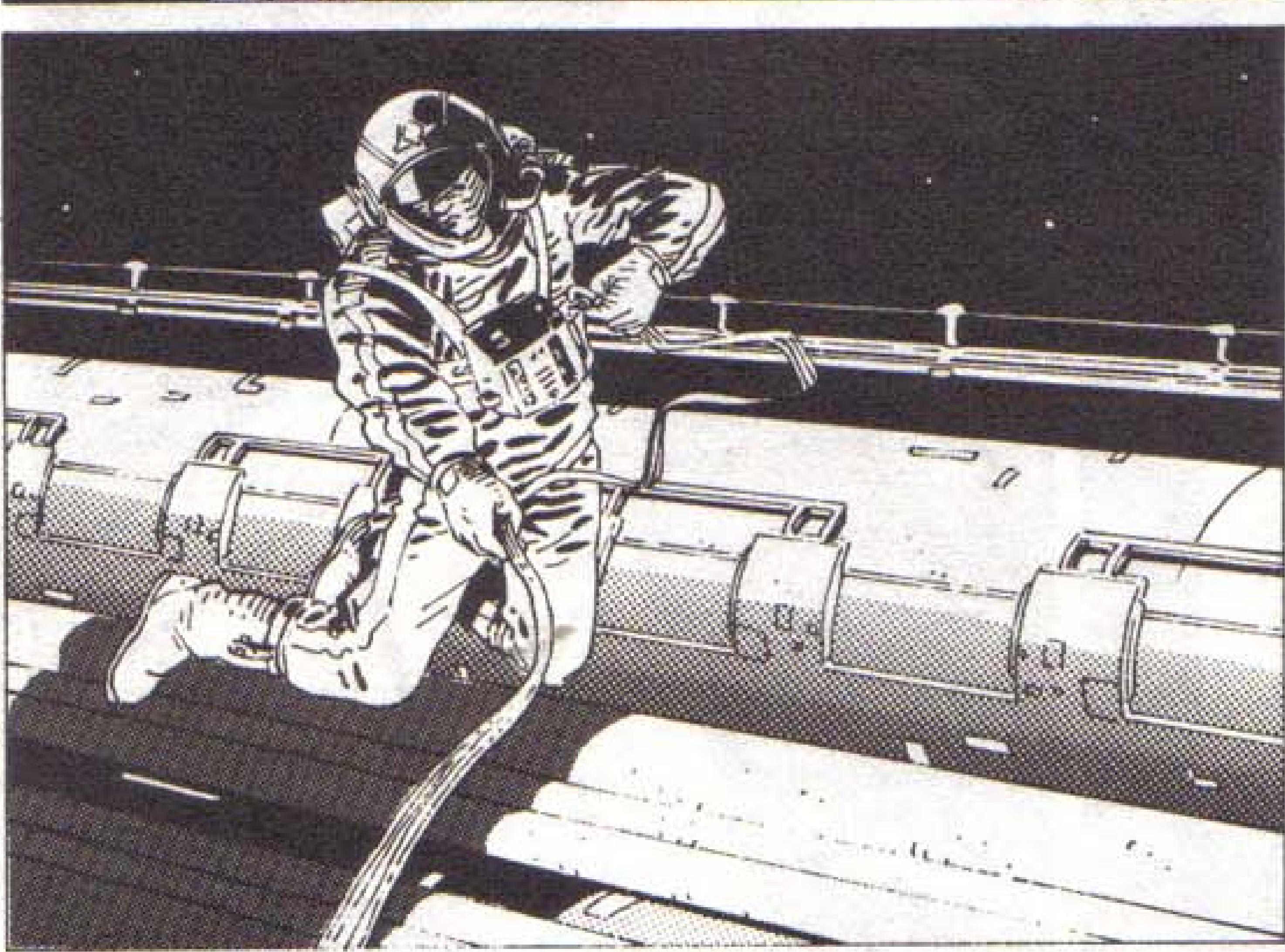



LE TEMPS EST VENU MAINTENANT DE FRANCHIR DE PLUS GRANDES ETAPES, LE TEMPS EST VENU DE NOUS ENGAGER DANS UNE NOUVELLE GRANDE ENTREPRISE AMÉRICAINE...


LE TEMPS EST VENU POUR NOTRE NATION DE JOUER UN RÔLE NETTEMENT DIRIGEANT DANS LE DOMAINE DES RÉALISATIONS SPATIALES.

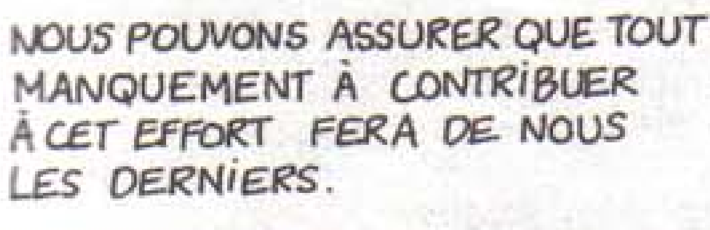


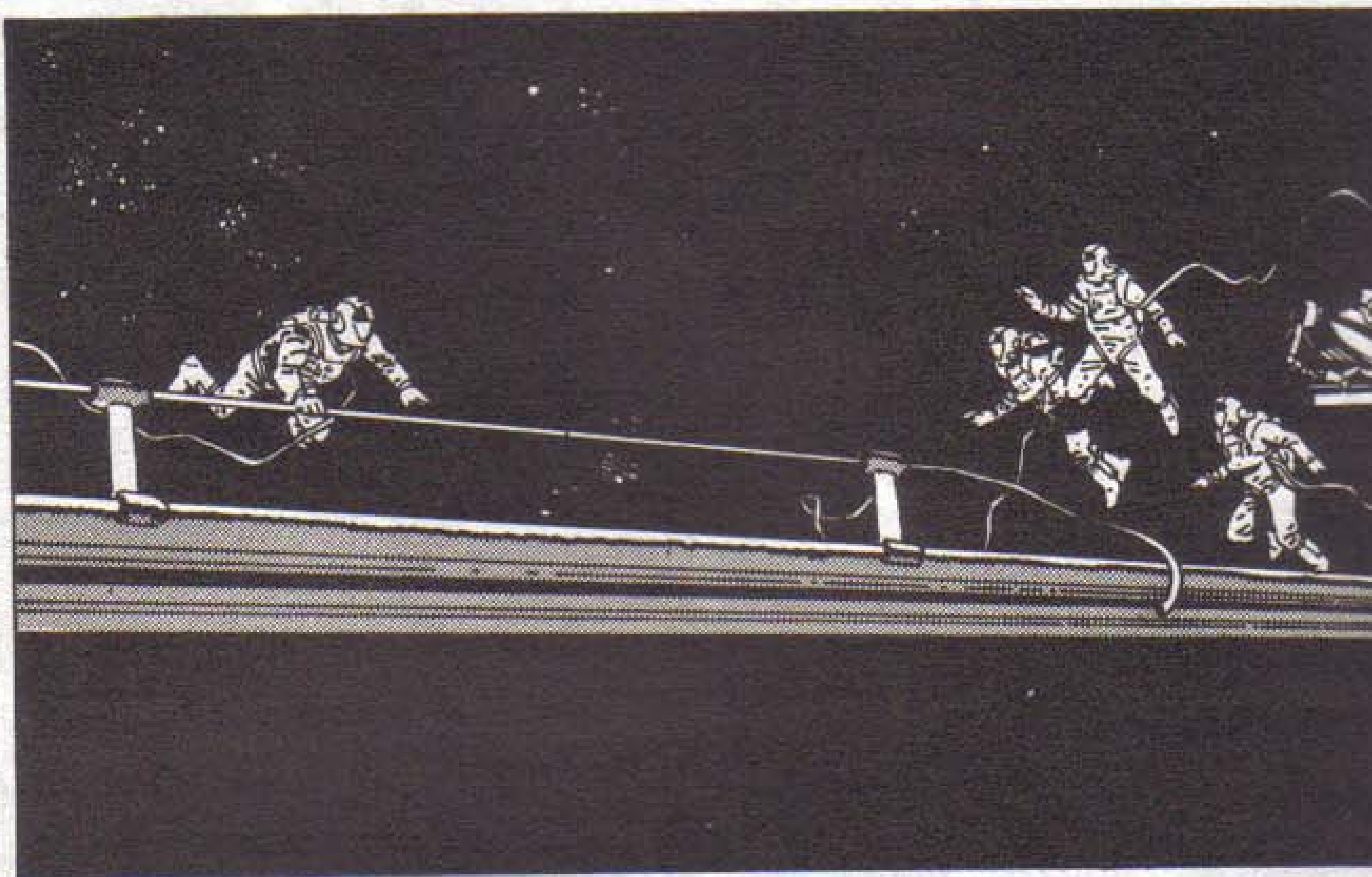


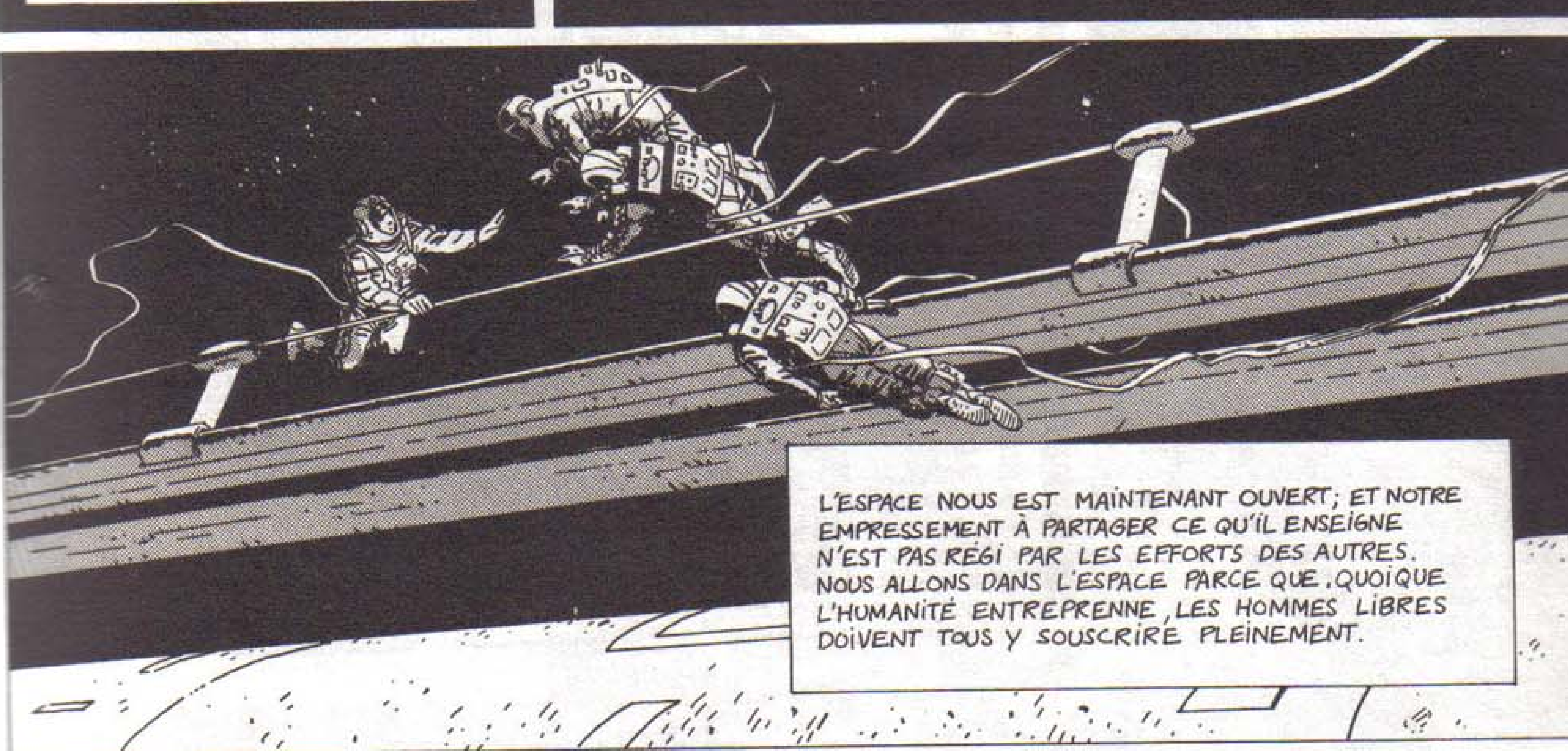


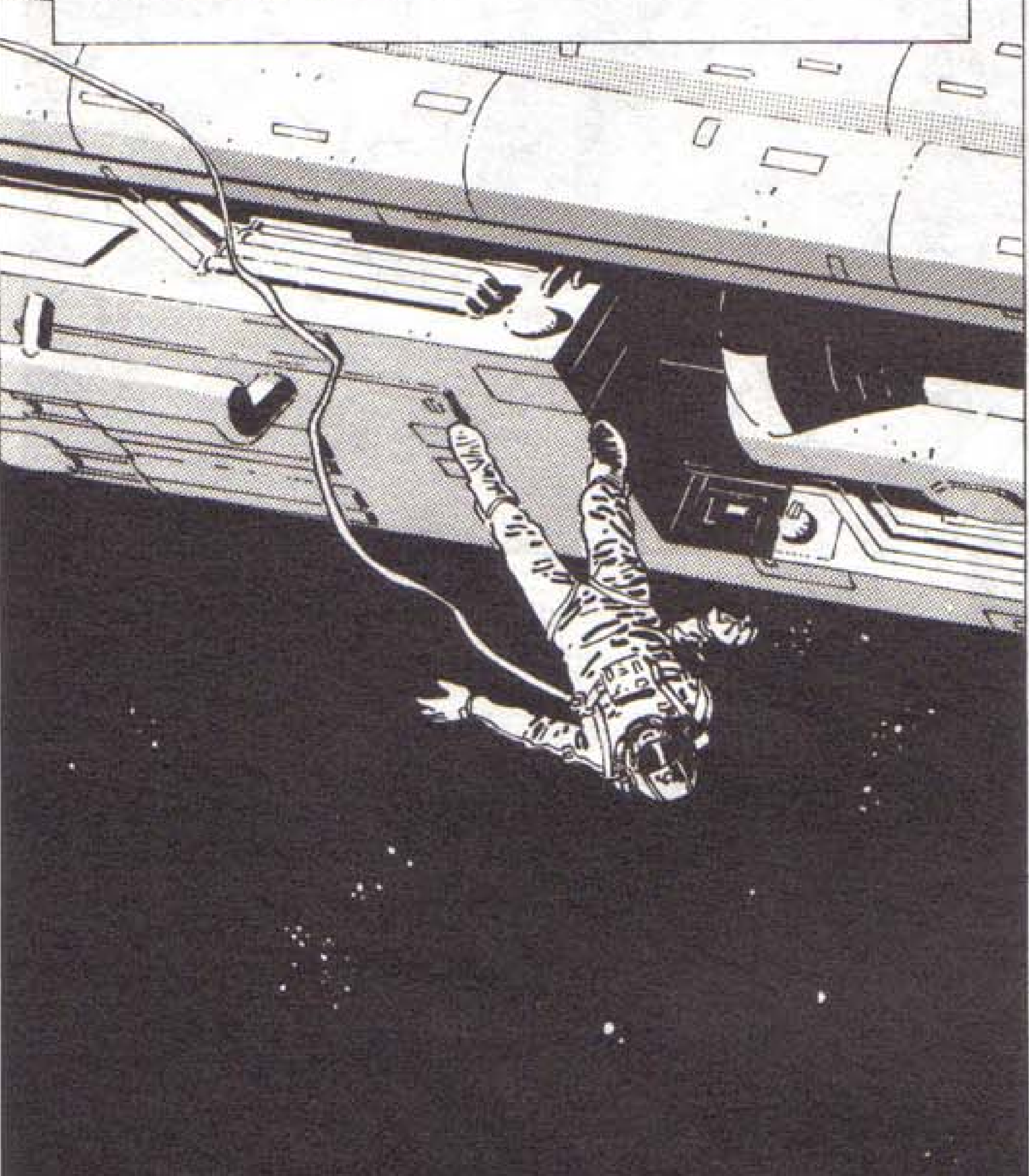
CAR SI NOUS NE POUVONS PAS GARANTIR QUE NOUS SERONS UN JOUR LES PREMIERS....



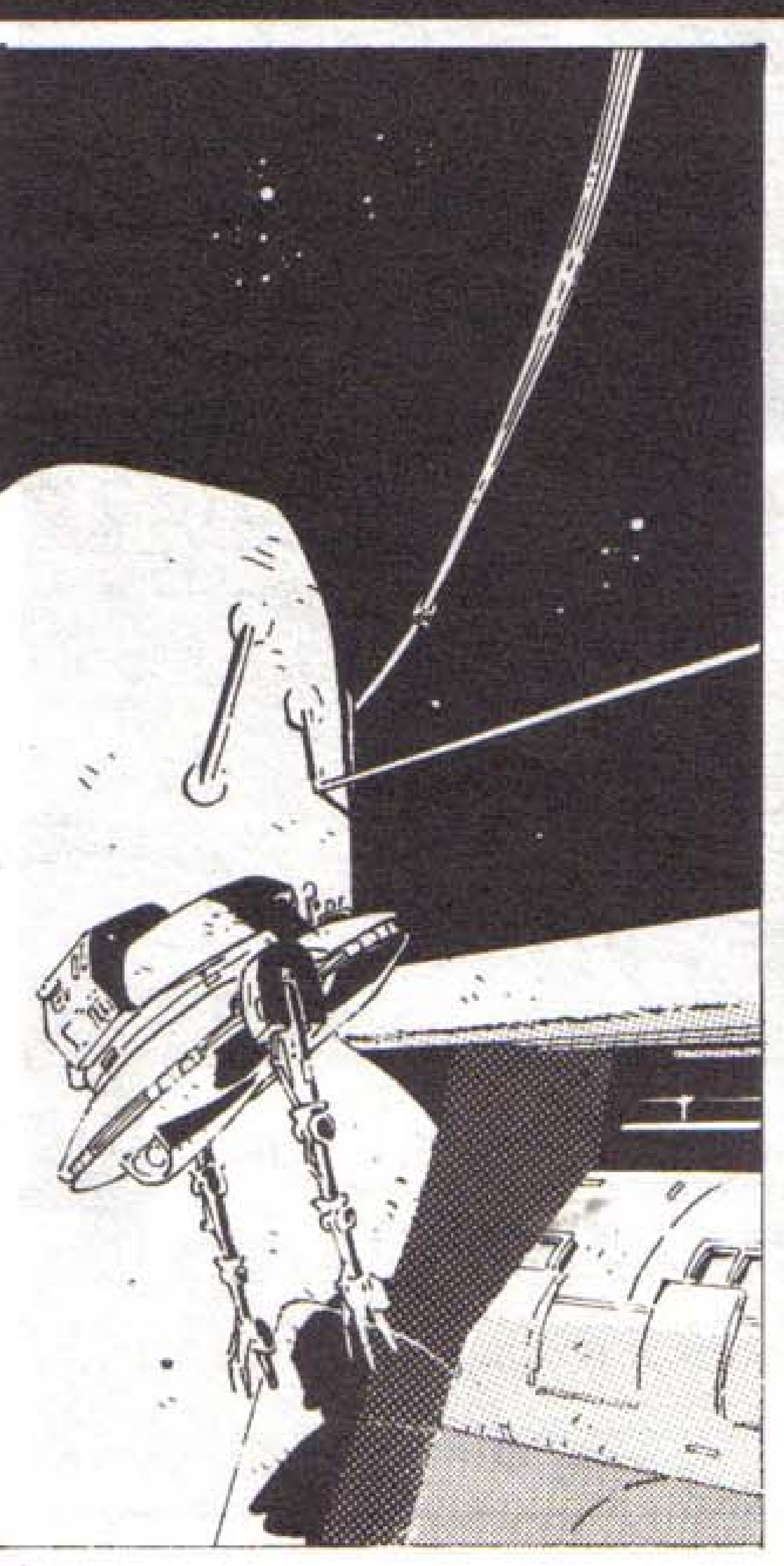


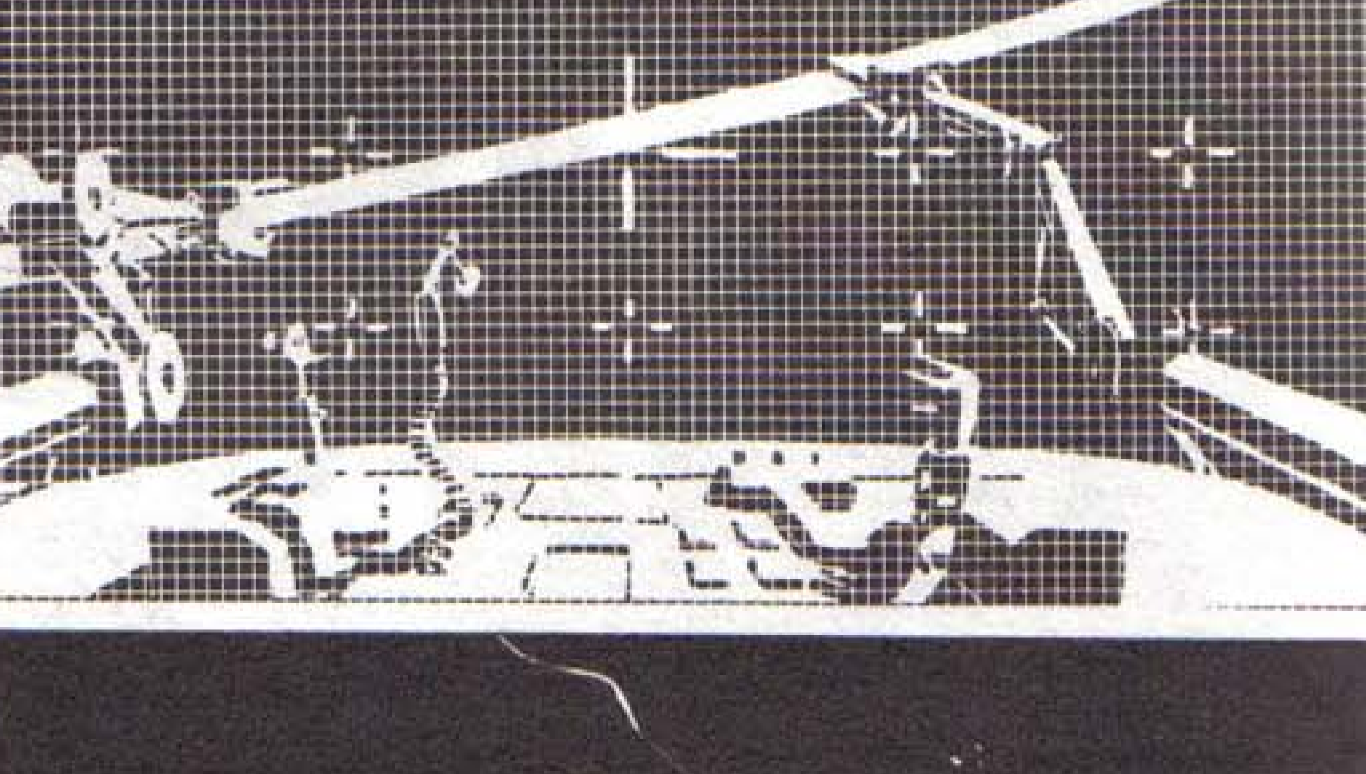


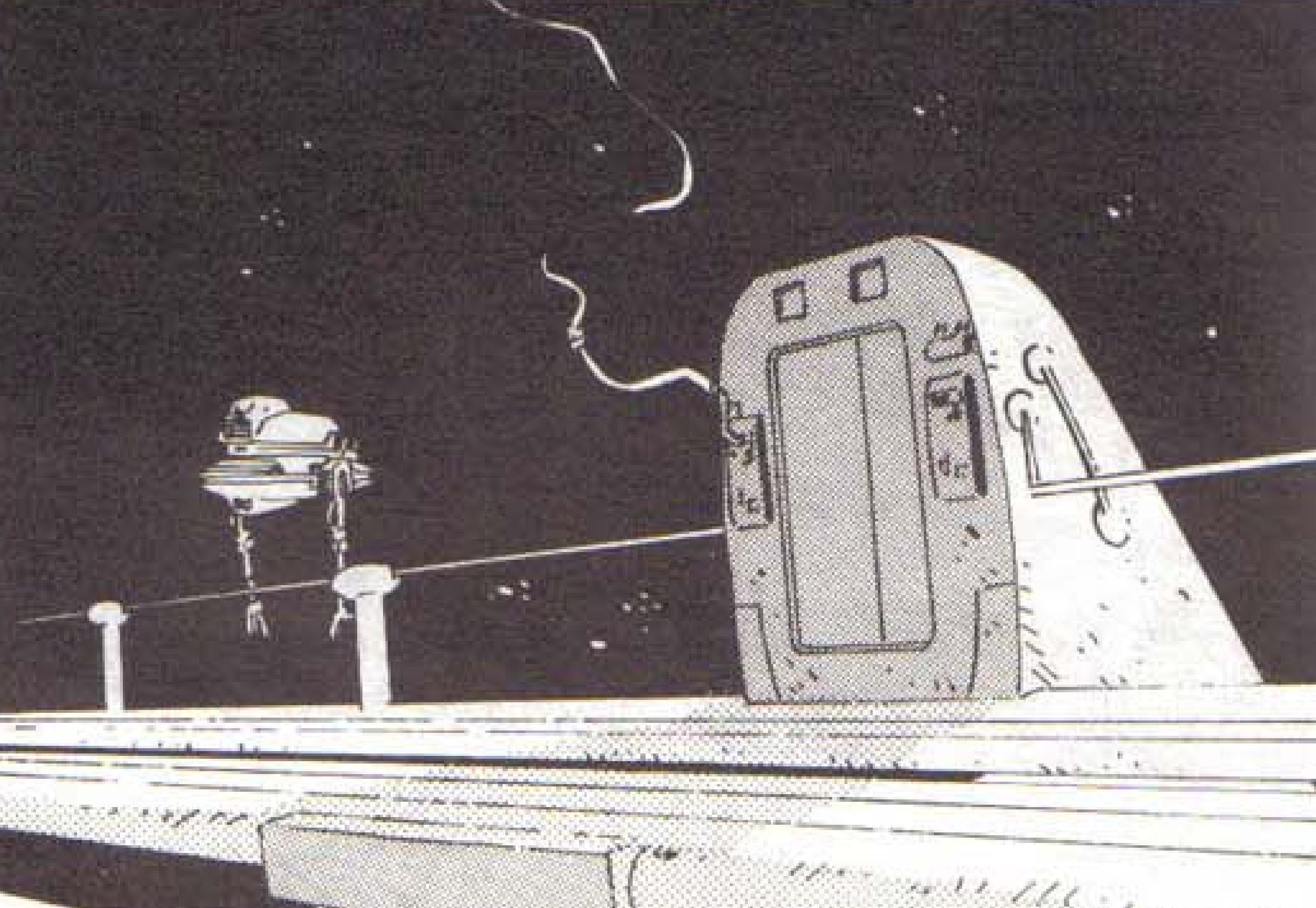



JE CROIS QUE NOTRE PAYS DOIT S'ENGAGER À RÉALISER, DANS LES DIX ANNÉES QUI VIENNENT, L'ENVOI D'UN HOMME SUR LA LUNE.

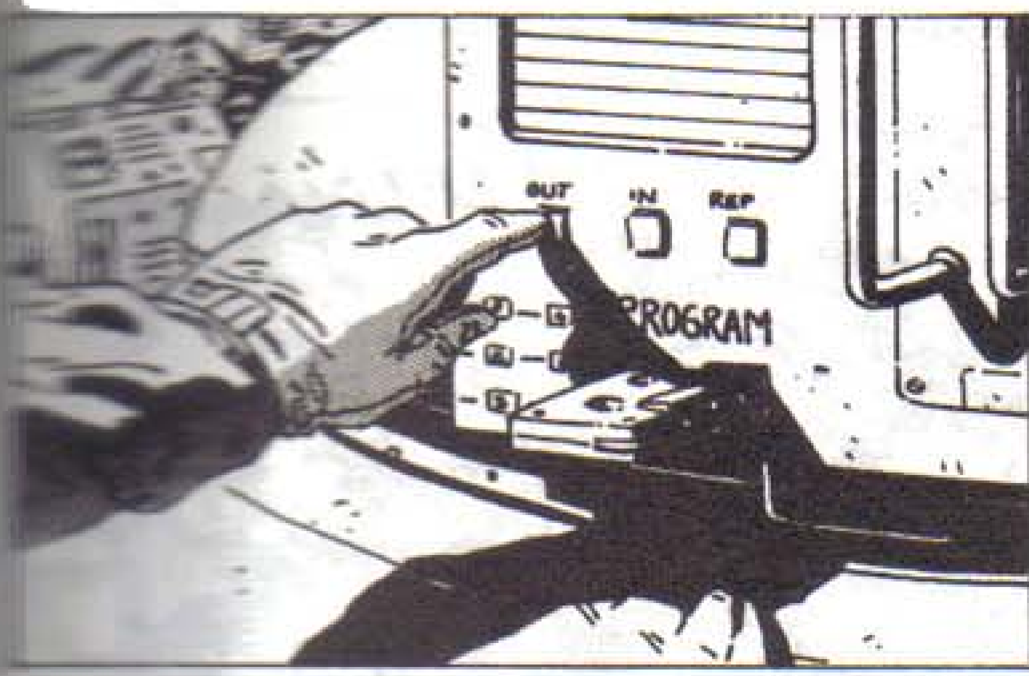

MAIS EN TOUTE VÉRITÉ CE NE SERA PAS UN SEUL HOMME QUI IRA DANS LA LUNE, CE SERA TOUTE UNE NATION, CAR NOUS DEVONS TOUS CONJUGUER NOS EFFORTS POUR L'Y ENVOYER.

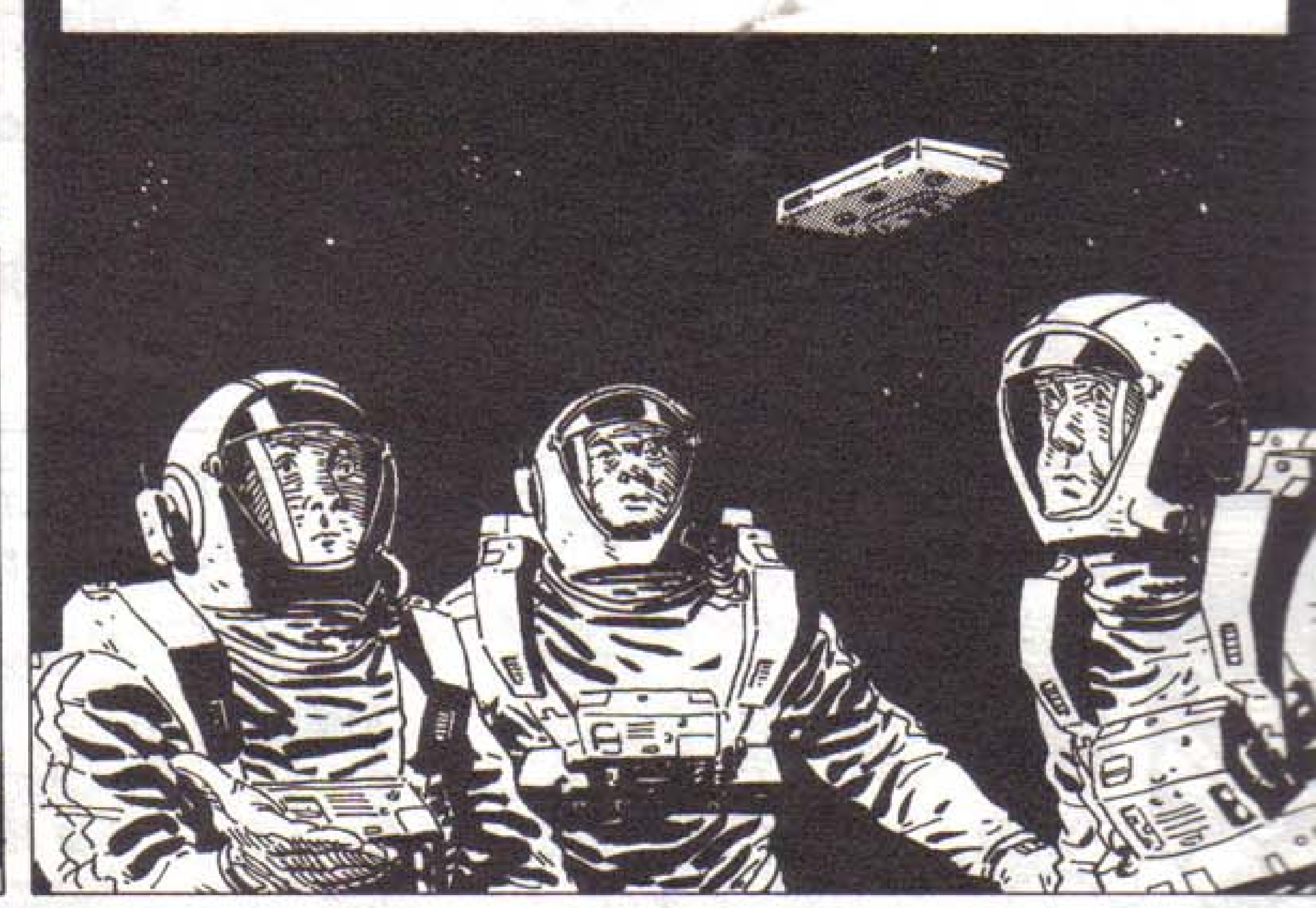


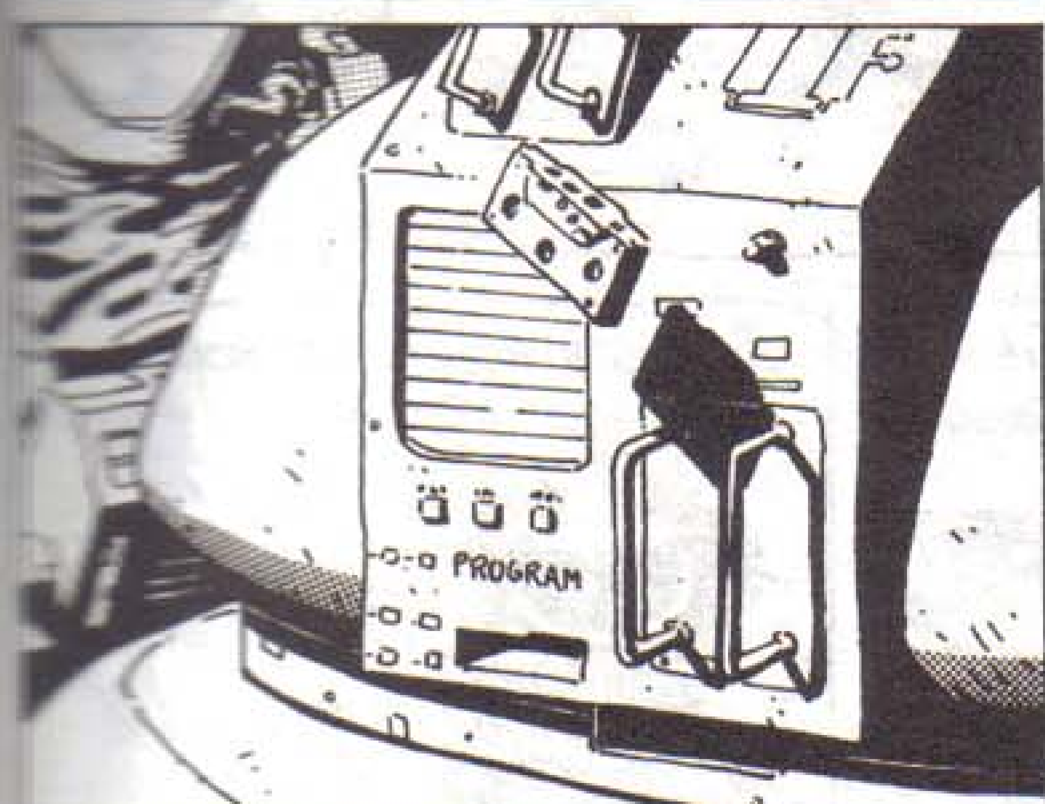

QU'IL SOIT BIEN CLAIR QUE JE DEMANDE AU CONGRÈS ET AU PAYS DE CONSENTIR À UN ENGAGEMENT FERME POUR UN NOUVEAU PROGRAMME D'ACTION DONT LES ESTIMATIONS PORTENT SUR 7 A 9 MILLIARDS DE CRÉDITS ADDITIONNELS DANS LES CINQ PROCHAINES ANNÉES.

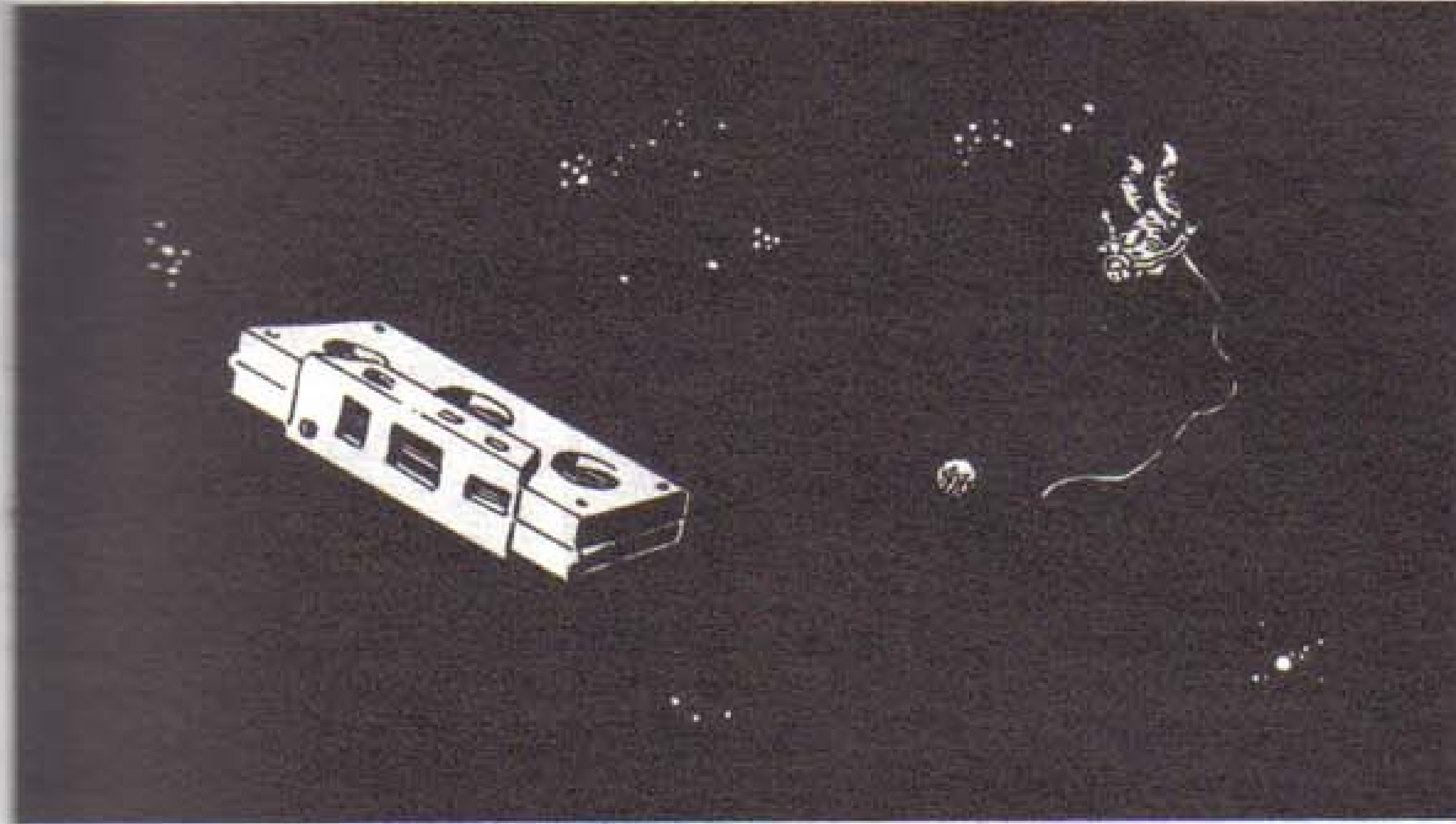


CETTE DÉCISION SIGNIFIE QUE NOUS NE POUVONS PAS NOUS PERMETTRE LES ARRÊTS DE TRAVAIL INJUSTIFIÉS, LE COÛTS DÉMESURÉMENT ENFLÉS DES MATIÈRES PREMIÈRES OU DES COMPÉTENCES TECHNIQUES, LES RIVALITÉS DISPENDIEUSES ENTRE SERVICES, OU UNE ROTATION TROP RAPIDE DU PERSONNEL-CLEF.

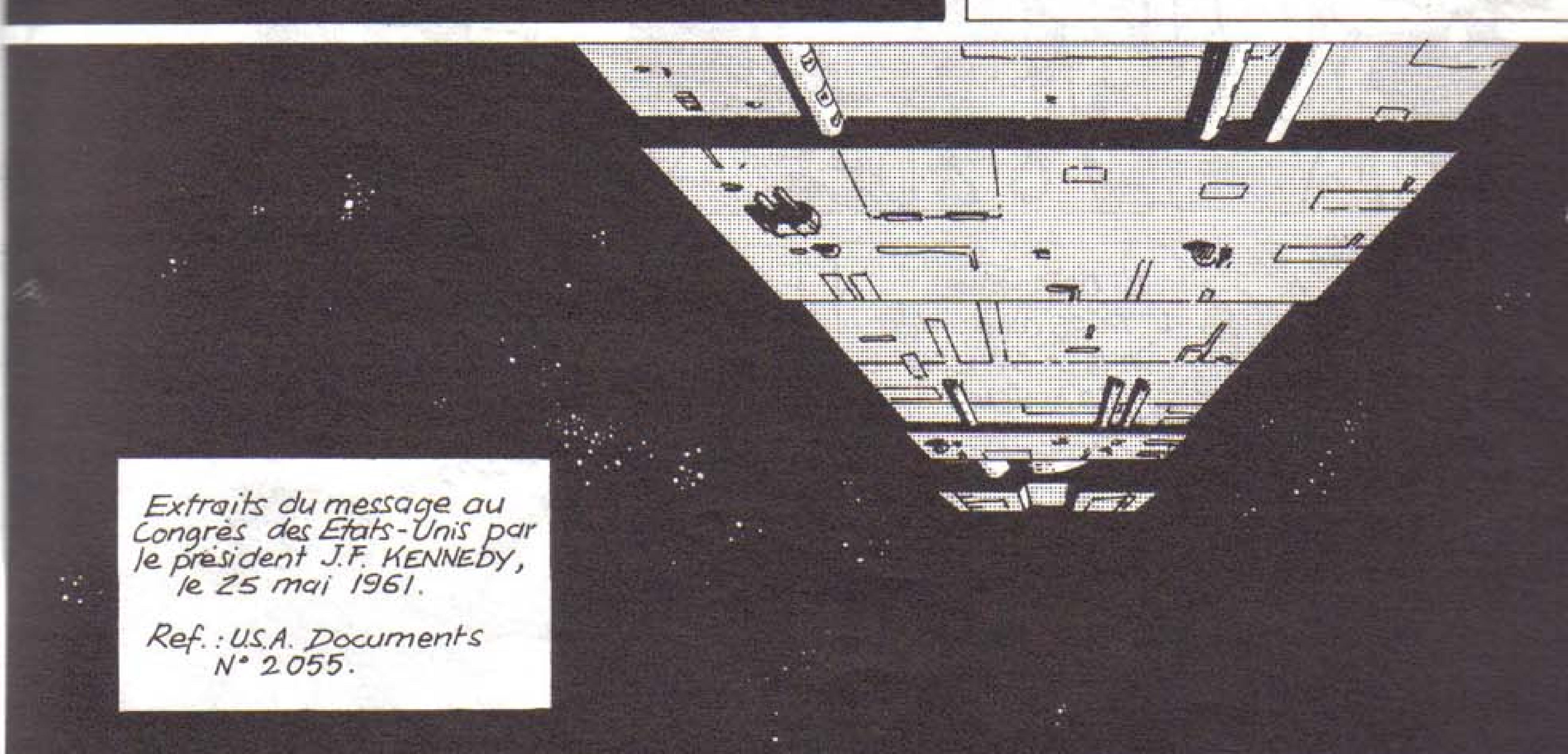


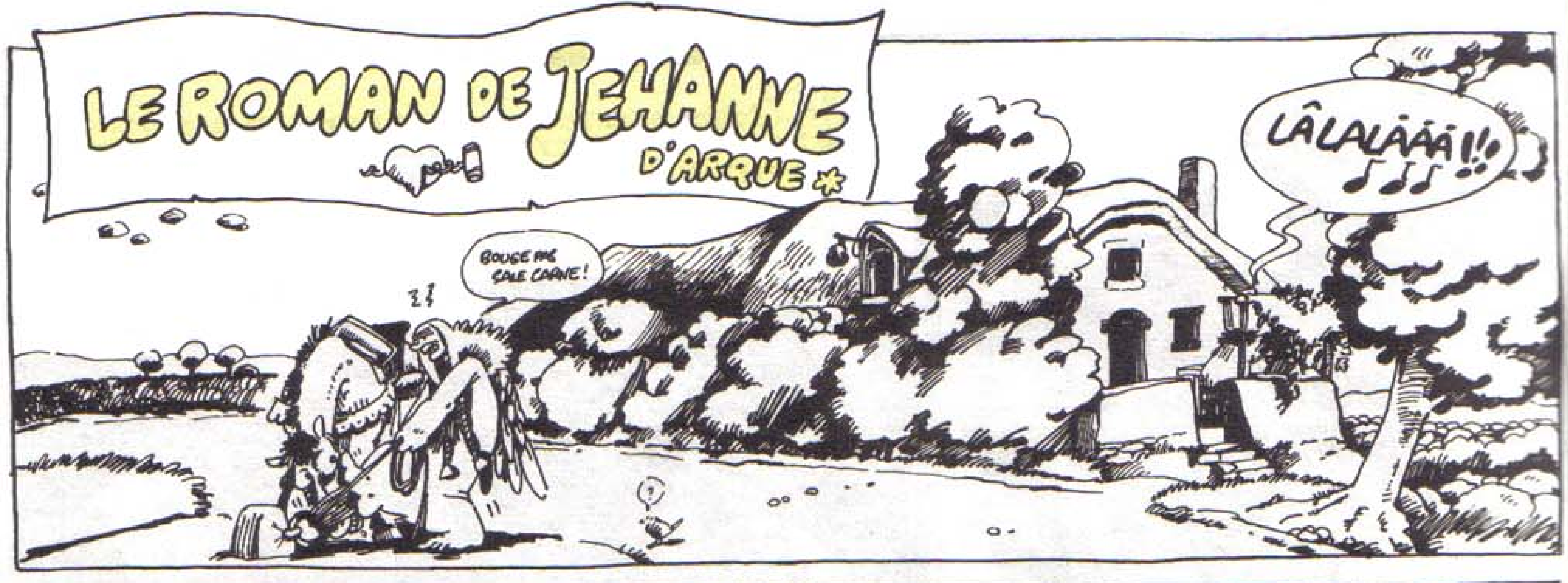






DE NOUVEAUX OBJECTIFS ET DE NOUVEAUX CRÉDITS NE PEUVENT SEULS RÉSOUDRE CES PROBLÈMES. ILS PEUVENT, EN FAIT, LES AGGRAVER ENCORE – À MOINS QUE TOUS LES HOMMES DE SCIENCE, TOUS LES INGÉNIEURS, TOUS LES SOLDATS, TOUS LES TECHNICIENS, TOUS LES ENTREPRENEURS ET TOUS LES FONCTIONNAIRES INTÉRESSÉS NE PRENNENT PERSONNELLEMENT L'ENGAGEMENT QUE CETTE NATION IRA DE L'AVANT, AVEC TOUTE LA VITESSE QUE DONNE LA LIBERTÉ, DANS LA PASSIONNANTE AVENTURE DE L'ESPACE.




LE ROMAN DE JEHANNE D'ARQUE *
BOUGE PAS SALE CARNE!
LÂLALÂÂÂ!!


JE BOIS - TU BOIS IL BOIT - NOUS BUVONS.....
CLING!
CLING!
BOM!
BOM!
BOM!


JE BOITE-TU BOITE IL BOITE, NOUS...


JE BUS TU BUS IL BUT NOUS BÛMES.....
JE BUTE, TU BUTES, IL BUTE, NOUS BUTONS...


PATRON!!! UNE OSTRE LITRON!!!


MMMH. JEHANNE.... TU DOIS BOUTER LES ANGLOIS HORS DE FRANCE....
?
?

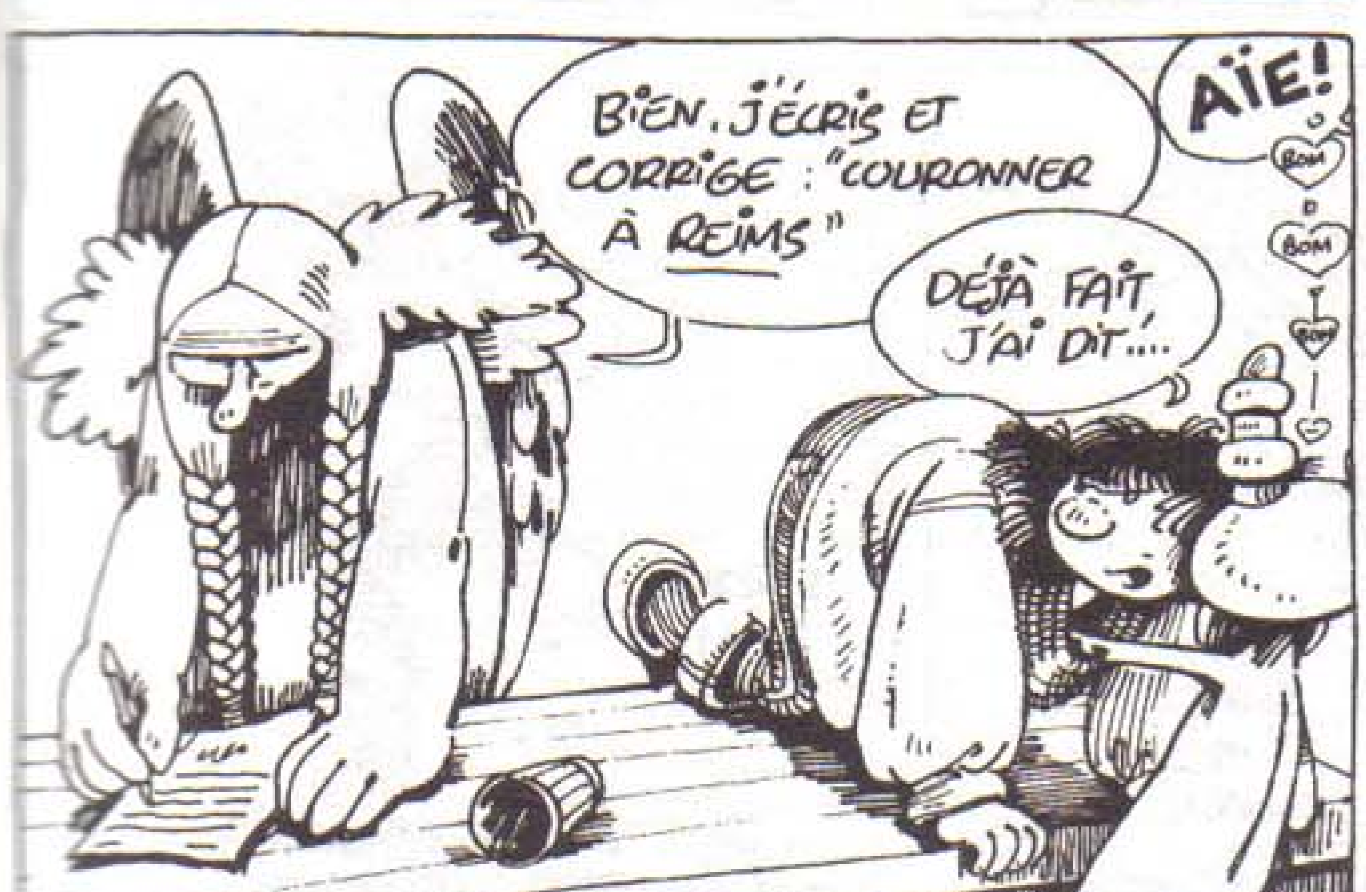

ENCORE??!
PISTONNER LE PETIT CHARLES?


OUI!
TU DOIS MÊME LE FAIRE COURONNER DANS LA CATHÉDRALE D'AMIENS....
REIMS!


SUR MON ORDRE DE MISSION, IL Y A ÉCRIT "AMIENS" .....
ET MOI, JE DIS QUE C'EST À REIMS QUE L'ON COURONNE ET J'EN SAIS QUELQUE CHOSE!!
POURQUOI IL NE REGARDE JAMAIS EN FACE, CUI-LÀ?


SI TON COMPAGNON ISSU D'AILLEURS N'AVAIT PAS EXTER-MINÉ LE DÉMIURGE, TOUTE L'HISTOIRE SE DÉROULERAIT DE FAÇON UN PEU MOINS CONFUSE !!
JALOUX OU MISOGYNE ?

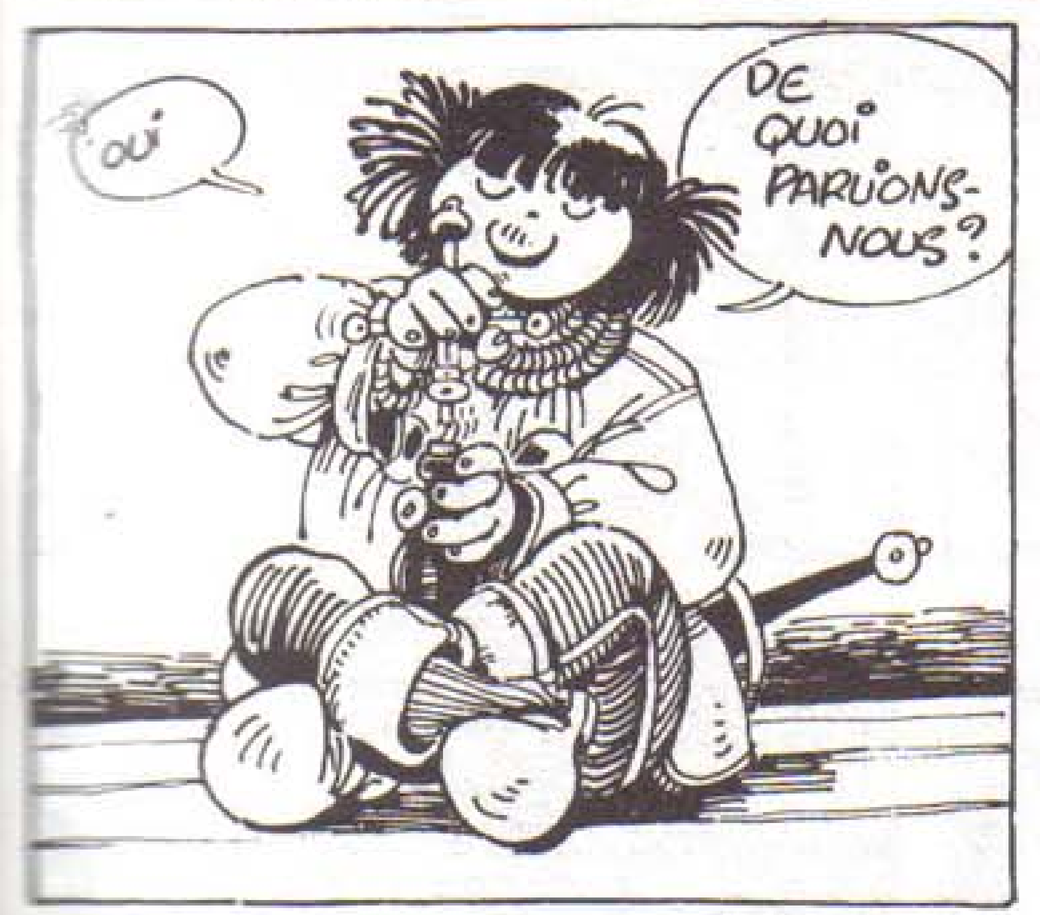

QUANT À
C'EST MON ÉPOUX — N'ÉTAIT LE DOULOUREUX PROBLÈME DU SCAPHANDRE .... PROBLÈME QU'ON RÉSOUDRA BIEN UN JOUR.....
Ah! chère Jehanne, c'est mon VOEU LE PLUS CHER !!
VOUS LE SAVEZ bien !!


BIEN. J'ÉCRIS ET CORRIGE : "COURONNER À REIMS"
AÏE!
BOM
BOM
DÉJÀ FAIT, J'AI DIT....


...VEUX PAS LE SAVOIR...
VOUS SAVEZ CE QUI M'ARRIVE ?
ET BIEN, JE VIENS DE BRISER MON DERNIER TIRE-BOUCHON !!


C'EST LE MOMENT D'UTILISER MON TIRE-BOUCHON DE CAMPAGNE PASSEZ-MOI L'ÉTENDARD....


ET YOPE!
PASSEZ LA BOUTEILLE

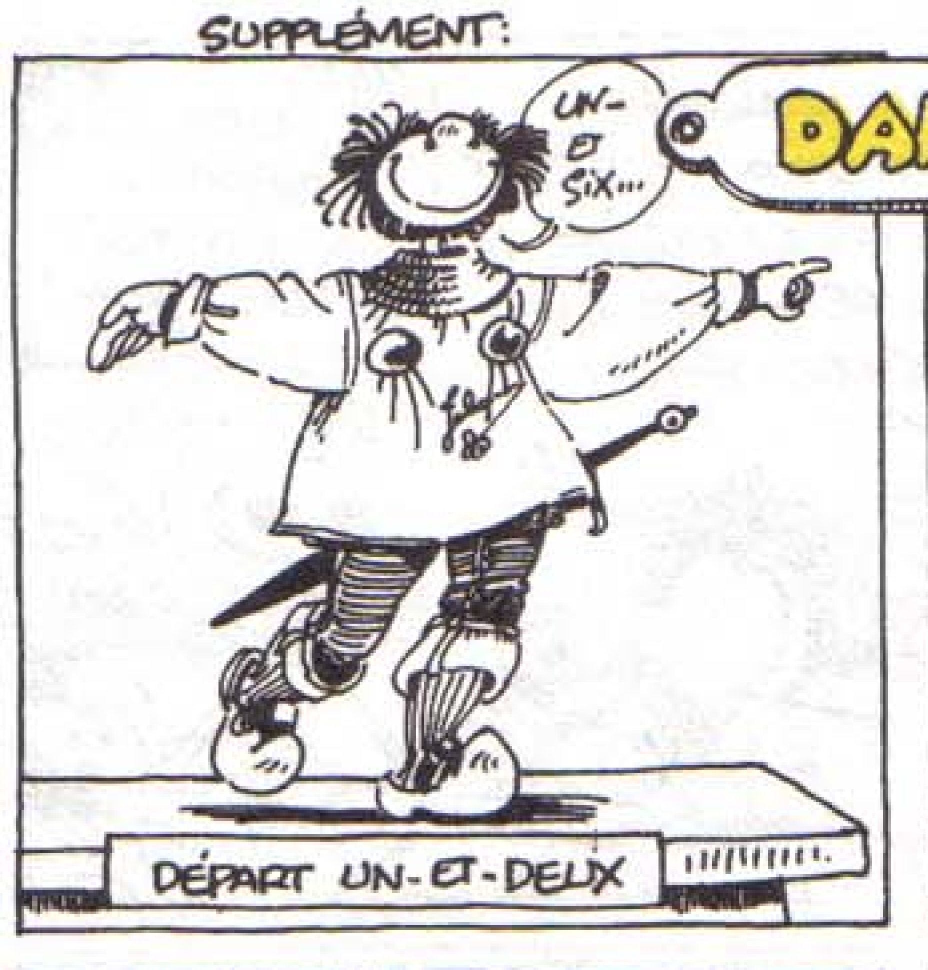

OUI
DE QUOI PARLIONS-NOUS ?

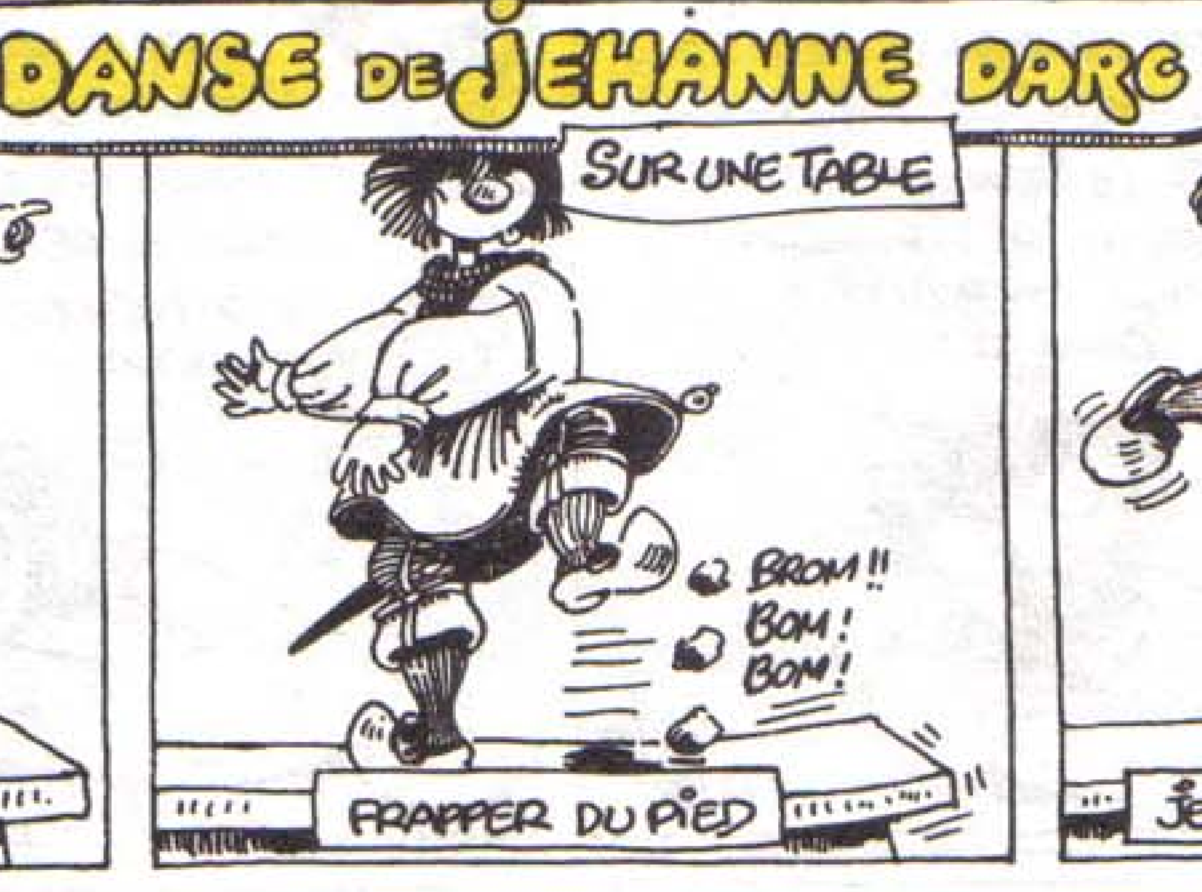

TU DOIS ALLER À REIMS!
J'IRAI À REIMS !! CAR...
...C'EST EN CHAMPAGNE!
COMPLÈTEMENT PÉTÉE!
ALLELOUYA!

FMURR I B

DANSE DE JEHANNE DARC

SUR UNE TABLE











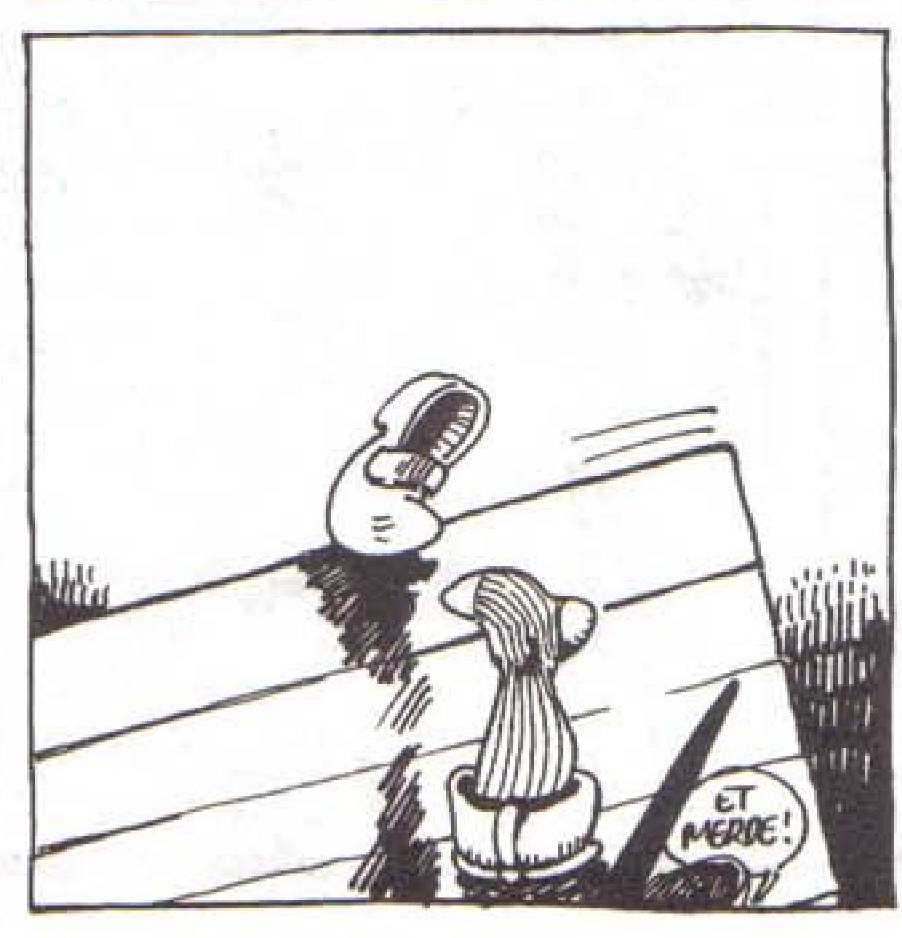














FMURR I C

A PROPOS DE FOREST ET DE BOTTES



LES BANDES DESSINÉES DE CARADEC

« La Sarcouille clipaille dans la ramille. »

Depuis *Barbarella* et ses avanies dues à cette censure qui nous fait imprudemment rigoler, c'est-à-dire depuis 1964, je lis tous les livres de Jean-Claude Forest.

J'écris : « je lis », et je m'aperçois en l'écrivant qu'on nous cache les mots qui feraient entrer la bande dessinée dans la lecture — et tout simplement dans la littérature. Et c'est scandaleux. Elle est ici la vraie censure : elle est en nous. La B.D. a droit au verbe « lire », et peut-être plus que bien d'autres « livres ». Je suis un passionné de lecture, à tel point que j'en rajoute moi-même et que je contribue par profession à la grande pollution du papier. C'est sans doute pour cela que j'éprouve une certaine défiance envers les jeunes poètes qui continuent à ne disposer que des mots en lignes inégales. Ça, mon grand-père savait déjà le faire. Mes poètes à moi, ce sont Forest, Tardi, Fred, Moebius et Masse. (Et d'autres). Et si à plus de cinquante ans, je n'ai jamais encore pu écrire un roman, c'est tout simplement parce que je ne sais pas dessiner.

« A quoi peut bien servir un livre sans images et sans dialogues ? » C'est Alice, avec sa logique, qui avait raison. Pour Lewis Carroll, l'image et le texte forment un tout. Töpffer, il y a un peu moins de cent cinquante ans, ne s'y est pas trompé. On peut écrire des histoires avec des mots — ou avec des images. (Je pourrais aussi employer le hiatus à la mode, «et/ou » que nos pions ont repris au langage chien). Quand on a lu les romans et les nouvelles de Töpffer, on voit bien que c qu'il appelait sa « littérature propremen dite », et la « littérature en estampe » c ses albums, n'ont rien de commun : le légendes qu'il griffonne à la main sous le images ne sont pas écrites de la mêm encre que les phrases typographiées d ses romans. Il s'agit d'autre chose : l « style » (voilà le mot) n'est pas le mêm Töpffer serait peut-être peiné d'apprendr qu'on ne lit plus guère ses *Nouvelles gene voises* ou ses *Voyages en zig-zag*, qui o vieilli, et quelque peu surpris que l'on ré dite toujours ses albums, qui ont viei eux aussi, mais bien, comme un bon vi Nous qui avons pu lire toute la prose q a paru depuis Töpffer, et qui avons p survoler les bandes dessinées auxquelle















il a donné l'essor, nous savons où était le génie. Si d'être un écrivain, c'est bien la rencontre d'un style et d'un tempérament, c'est aussi vrai pour le Töpffer de *M. Vieux-Bois*, le Christophe du Savant Cosinus, le Saint-Ogan de *Zig et Puce*, le Forest de *Barbarella*, le Fred de *Philémon* et le Tardi d'*Adèle Blanc-Sec*. Nous avons le choix : le choix de nos fantasmes.

On aurait pu croire que dans la B. D. l'image accentuerait les visions secrètes. Dans la plupart des cas, il n'en est rien. L'écrivain, qui n'a que des mots abstraits pour écrire ce qu'il croit devoir dire, est toujours tenté de décrire la réalité; sa vérité, à lui, c'est la psychologie de ses personnages. Le bédiste au contraire cherche à échapper de la réalité; sa vérité, c'est dans le trait seulement qu'il peut la découvrir, plus que dans le dialogue ou les commentaires. Le voilà d'autant plus libre avec les mots!

Reprenez Töpffer, comparez encore les légendes de ses albums et les phrases de ses romans : quel langage dans les premières! Où a-t-il trouvé cette pâte de mots qui n'appartient qu'à lui? Nos créateurs d'aujourd'hui, nos poètes ne pouvaient pas faire autrement. Je collectionne depuis longtemps les vers de mirliton, ceux de Mallarmé et ceux des cartes postales illustrées. Ne trouvez-vous pas curieux que les uns et les autres aient été écrits pour être confiés à la poste? Quand il éprouve le besoin de s'adresser directement au lecteur, de lui écrire un mot, Jean-Claude Forest emploie tout naturellement les vers de mirliton; mais à la guimauve il a substitué le chewing-gum. Écoutez voir :

Pas plus qu'à ce jeu, où l'on se prive d'atout
Je n'aime jouer à celui où tout à tout
Ressemble exactement...

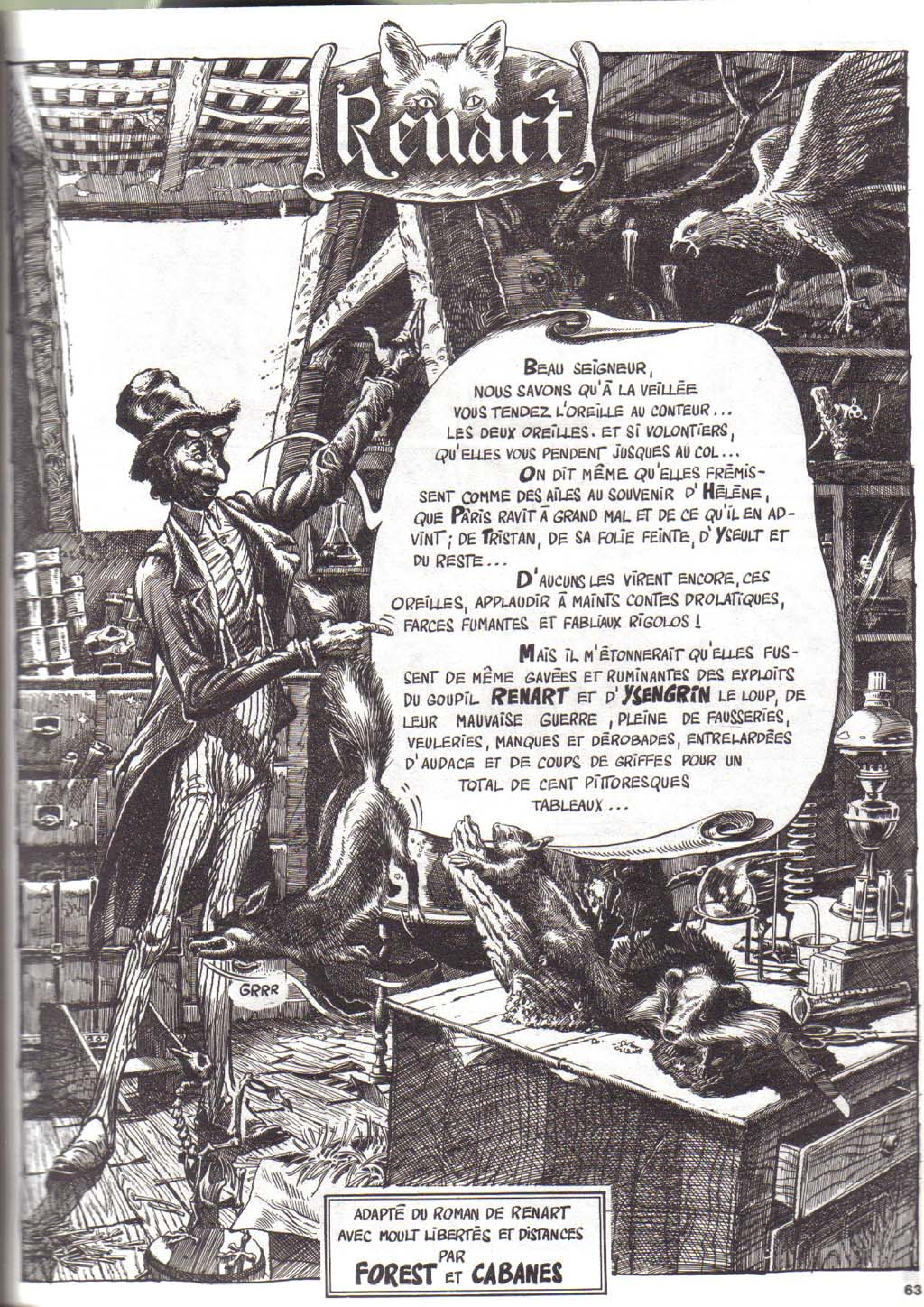
Il se délecte du hiatus et pratique hardiment l'enjambement, à rendre jaloux Raymond Roussel et Raoul Ponchon. Quand la rime est riche, on se fout du contresens et l'on se contrefout du sens : ceux à qui ça ne plaît pas n'ont qu'à lire des romans en prose, il en paraît encore chez les éditeurs qui ne sont pas au parfum.

Je suis bien tranquille : il arrivera aux créateurs de B. D. ce qu'il est arrivé à l'écrivain Töpffer, mais à l'inverse : à ceux qui auront tout sacrifié au trait et à l'image, et auront négligé les mots. Contrairement à ce qu'on croit, ce n'est pas fait pour communiquer, les mots, c'est fait pour jouer. Comme la prose de son temps, la « littérature proprement dite » de Töpffer a vieilli; l'image solitaire elle aussi vieillira. J'en connais une botte, aujourd'hui, qu'on ne lira plus demain : il suffit seulement de se retourner pour voir le déchet! Les Forest, Fred, Tardi, Masse et Moebius sont des écrivains complets : ils n'ont rien à craindre.

Pourvu pas que je me gourre!

« Mais non. La clapouille rimaille dans la sarmille. »

FRANÇOIS CARADEC
Amateur d'humour graphique et littéraire. Ne s'intéresse qu'aux marginaux qui dépassent les bornes. Biographe de RAYMOND ROUSSEL (Jean-Jacques Pauvert), d'ALFRED JARRY (Seghers), de LAUTREAMONT (La table ronde), de CHRISTOPHE (Grasset), il est également l'auteur d'un essai sur LA FARCE ET LE SACRÉ (Casterman). Régent toponome du collège de Pataphysique (en congé). « Poète à seize heures », il est certainement le premier à avoir réalisé une encyclopédie de la bande dessinée (I PRIMI EROI, sous la direction de F. Caradec Garzanti éditeur). Publiée en italien, elle demeure (malheureusement) pas traduite...

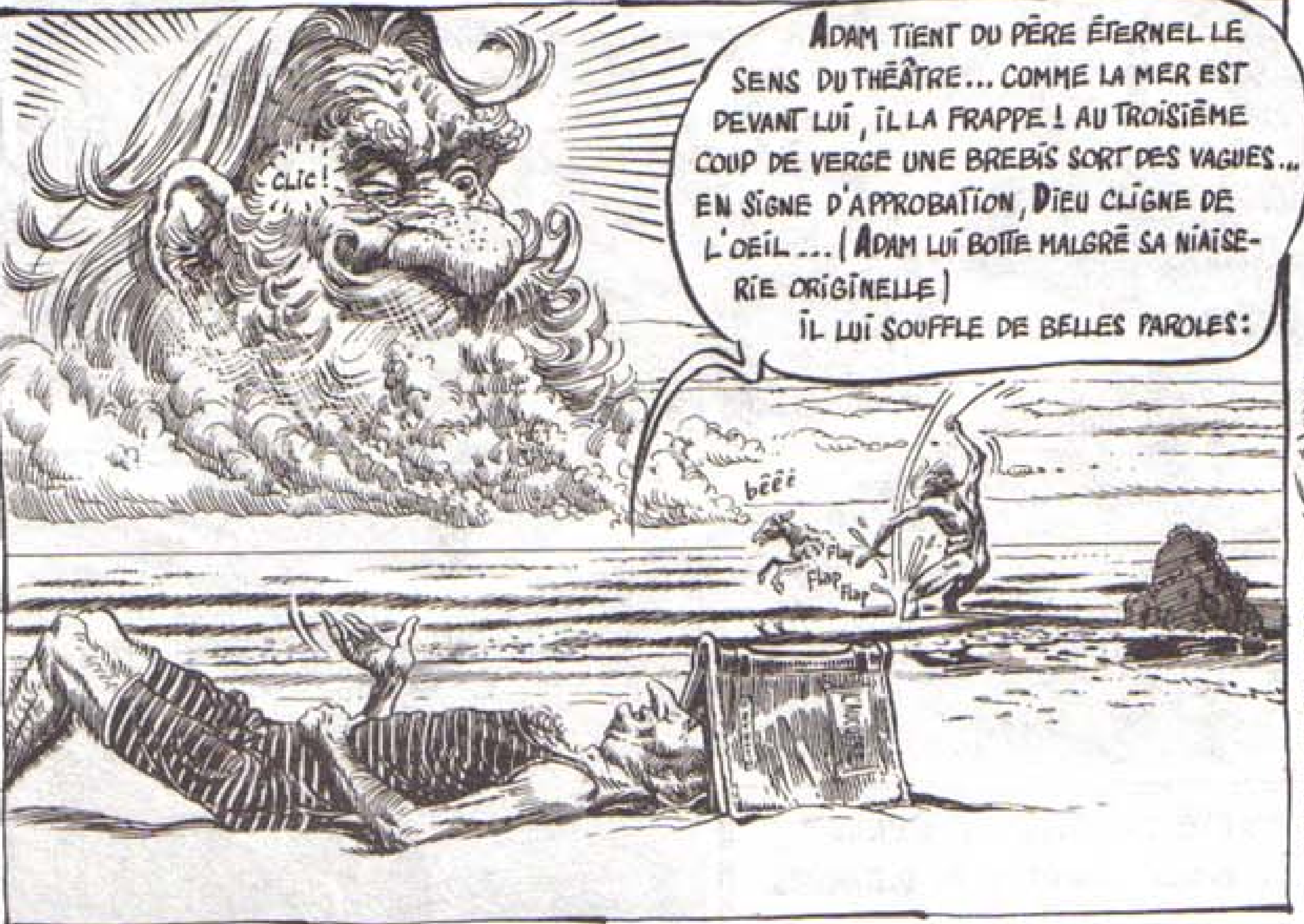

Renart
BEAU SEIGNEUR,
NOUS SAVONS QU'À LA VEILLÉE
VOUS TENDEZ L'OREILLE AU CONTEUR...
LES DEUX OREILLES. ET SI VOLONTIERS,
QU'ELLES VOUS PENDENT JUSQUES AU COL...
ON DIT MÊME QU'ELLES FRÉMISSENT COMME DES AILES AU SOUVENIR D'HÉLÈNE, QUE PÂRIS RAVIT À GRAND MAL ET DE CE QU'IL EN ADVINT ; DE TRISTAN, DE SA FOLIE FEINTE, D'YSEULT ET DU RESTE...
D'AUCUNS LES VIRENT ENCORE, CES OREILLES, APPLAUDIR À MAINTS CONTES DROLATIQUES, FARCES FUMANTES ET FABLIAUX RIGOLOS !
MAIS IL M'ÉTONNERAIT QU'ELLES FUSSENT DE MÊME GAVÉES ET RUMINANTES DES EXPLOITS DU GOUPIL RENART ET D'YSENGRIN LE LOUP, DE LEUR MAUVAISE GUERRE, PLEINE DE FAUSSERIES, VEULERIES, MANQUES ET DÉROBADES, ENTRELARDÉES D'AUDACE ET DE COUPS DE GRIFFES POUR UN TOTAL DE CENT PITTORESQUES TABLEAUX...
GRRR
ADAPTÉ DU ROMAN DE RENART
AVEC MOULT LIBERTÉS ET DISTANCES
PAR
FOREST ET CABANES





POUR COMMENCER, L'AUCUPRE NOUS RAMÈNE AU TEMPS PREMIER D'ADAM ET EVE... DIEU, COLÈRE ET VEXÉ, LEUR A CLAQUÉ AUX FESSES LA PORTE DU PARADIS... MAIS EN FIN DE JOURNÉE, SA COLÈRE RELÂCHÉE ET LE COEUR ASSOUPLI ET MOELLEUX, IL LA RENTROUVRE ET LEUR TEND UNE VERGE — ENTENDEZ UNE BADINE! —









EVE ACCEPTE LA BREBIS POUR LE LAIT ET LE BEURRE, MAIS SE DIT QU'UNE AUTRE SERAIT LA BIENVENUE ET TOUT À FAIT ÉPATANTE POUR SA LAINE ET SA PEAU, LES BOTTES QU'ON POURRAIT EN TIRER, LA TOQUE ET LE MANTEAU, TOUTES CHOSES QUE DIEU LUI INSPIRA EN CRÉANT LE MATIN MÊME L'HIVER; LORS ELLE PREND LA VERGE DES MAINS D'ADAM...
bêêêê
Flic
Floc
À PEINE ELLE EN A FRAPPÉ L'EAU, QU'UN LOUP EN SORT ET COIFFE LA BREBIS... EVE ALORS SE TROUVE GOURDE ET S'EN VA CHIALANT SUR LA PLAGE...
orde conne!
HÉLAS! HÉLAS!
?
ADAM PROMPTEMENT RÉCUPÈRE SA VERGE, L'ASTIQUE AU PLUS PROFOND DES VAGUES COURROUCÉES, ET L'EN RETIRE AVEC UN CHIEN AU BOUT... AUSSI SEC LE CHIEN - BON CHIEN - ALPAGUE LE LOUP, QUI LÂCHE LA BREBIS QUI N'EN BÊLE PLUS D'ÉMOTION!
SPLAF!
EVE, VEXÉE, SE RESSAISIT DE LA VERGE! COMME DEVANT, ELLE FRAPPE L'EAU QUI RECHIGNE D'ÉCUME MAIS LUI CRACHE MOULT BÊTES À TRAVERS LES EM
BRUNS!.. LAS! TOUTES ELLES MONTRENT LES DENTS OU LA LANGUE FOURCHUE, ET À L'EXEMPL
DU LOUP DÉLESTÉ DE SA PROIE, SANS PLUS D'HI
TOIRE GAGNENT LES EAUX ET LES FORÊTS...
AINSI COMMENCÉ, LE DUEL CONTINUA JUSQU'AU SOIR... ET LA VERGE ALLAIT DE L'UN À L'AUTRE, VANITEUSE ET BRÛLANTE PAR EXCÈS DE MAGIE... MAIS SACHEZ-LE : LORSQU'ADAM FRAPPAIT LA MER, IL EN SORTAIT TOUJOURS UN ANIMAL RELAXE ET FACILE À EMBOBINER...


A L'INVERSE, QUAND VENAIT À EVE SON TOUR DE FUSTIGER L'EAU, ON VOYAIT SURGIR LES BÊTES GARCES, QUI TOUTES S'ESBIGNAIENT SANS VAINE CÉRÉMONIE !.. PARMI CES DERNIÈRES, VINT LE GOUPIL, FAUX DERCHE, MARIOLE ET FICELLE, ET DONT LES ENFANTS EURENT SI GRANDE OREILLE AUX LEÇONS DE LEUR PÈRE, QU'ILS N'ONT AUJOURD'HUI RIEN PERDU DE LEURS BONNES MANIÈRES...


SOUS LE NOM DE RENART, ON LES VOIT TOUJOURS CONCHIER ET ARNAQUER LE MONDE, LEQUEL Y TROUVE SON COMPTE PUISQU'IL SE PLAIT À EN RIRE...


CES CHOSES-LÀ ÉTANT DITES, SOUFFREZ MES SEIGNEURS QUE JE VOUS CROIS SUFFISAMMENT AU PARFUM DU GRAND SOUFFLE DES ORIGINES POUR N'Y PLUS REVENIR !.. MAIS, AVANT DE REFERMER L'AUCUPRE DISONS QUELLE PARENTÉ L'HISTOIRE A ÉTABLI ENTRE NOS COMPÈRES: IL EST DIT QUE LE LOUP QUI DÉROBA LA BREBIS ET DONT L'ARRIÈRE PETIT-FILS AUJOURD'HUI SE NOMME YSENGRIN, QUE CE LOUP FUT L'ONCLE DE RENART... LE RENARD, DE SON CÔTÉ ET PAR FAVEUR DIVINE, FUT DÉCLARÉ NEVEU DE CET ONCLE !


...CES DEUX LARRONS EURENT VITE PRIS FEMME : HERSENDRE LA LOUVE ET HERMELINE LA GOUPIL. LE LIVRE NE DIT POINT QU'ELLES FURENT COUSINES... POUR MOI, JE LES CROIS, PAR RAISONNEMENT, DEMI-SOEURS ET FILLES DE LA SEULE FEMELLE DISPONIBLE EN CES TEMPS RUSTIQUES...


JE VEUX PARLER D'EVE, LAQUELLE N'EN ÉTAIT PAS À SA PREMIÈRE AFFAIRE DANS LE GENRE - ET DIEU SAIT SI LE COUP DU SERPENT DONNE LE GOÛT D'Y REPIQUER !

À PRÉSENT LE SPECTACLE COMMENCE : ENTRE **RENART**, QUI SE PRÉSENTE L'AIR PÂLE DEVANT LE CHÂTEAU D'**YSENGRIN**

RENART, BEAU NEVEU, POURQUOI CET AIR MORNE ET **ENCHLASSÉ ?**

UNE DENT À GAUCHE QUI ME TIRE, MON BON ONCLE, ET J'AI MOULT RAISONS ENCORE D'ÊTRE **DOLENT...**

ONQUES NE VIT PLUS MAUVAIS JOUR POUR ARGOUGNER LA VOLAILLE... LE MOINDRE VOLAILLON SE MÉFIE... **LA PESTE SOIT DE LA JEUNESSE !**

ENTRE DONC ! POSE TES COUDES SUR LA TABLE ET N'EN AI POINT DE **GÊNE !**










CARNE BLÊCHE! ORDE PINGRE! BEUARK!


ME FAIRE BOUFFER DU RAGOUGNA DEVANT TROIS BELLES GROSSES FARCIES...
ALLEZ VOUS CASSER D'UN BARATIN PLEIN D'ONQUES ET DE MOULTS... AU DIABLE LES BONNES MANIÈRES!
EST-CE BIEN ICI QU'IL FAUT DIRE : "RENART A PLUS D'UN TOUR DANS SON SAC ?"

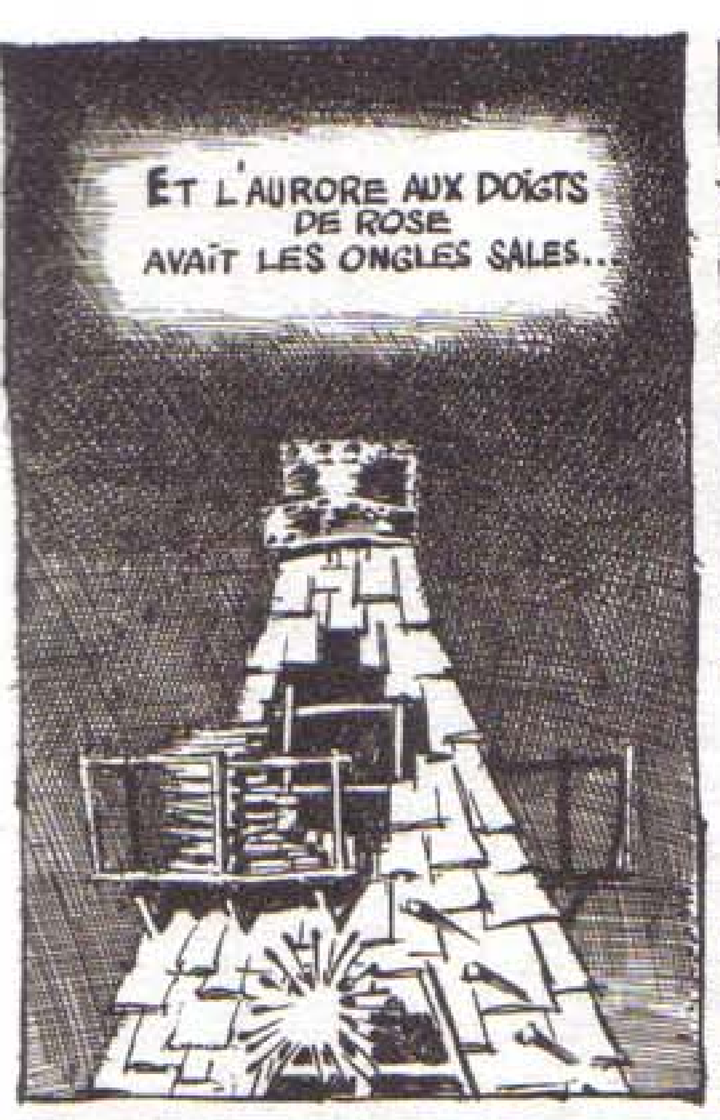

RENART EST VOTRE NEVEU, YSENGRIN, ET COMME À VOUS IL ME PLAIT QU'IL GRAILLE À NOTRE TABLE UN DIMANCHE SUR DEUX, MAIS L'OEIL QU'IL PORTE SUR NOS BIENS ME PLAIT MOINS... DEPUIS L'ANGOISSE ME TIENT...


CALMEZ-VOUS, MA MIE, LE ROUQUIN EST TROP COUARD POUR SE FROTTER AU LOUP... À CETTE HEURE IL EST DANS SON TERRIER, CLAQUEMURÉ ET TOUT OCCUPÉ À POLIR SA ROUQUINE, TOUT COMME J'AIMERAIS VOUS LE FAIRE, LADÉ!


AVANT DE ME LE FAIRE, MONSEIGNEUR, LAISSEZ-MOI BORDER NOS ENFANTS ET LORGNER UN COUP AUTOUR DE LA MAISON!..
ALORS DÉPÊCHE-TOI... À TROP GONFLER ON SE FATIGUE LA PEAU!




OHOU!
OHO!
DEHORS, CONTRE LA MAISON, UN HIBOU...
UN GROS HIBOU ! (GROS COMME ÇA) DRESSÉ SUR UNE ÉCHELLE... CHER SEIGNEUR, DITES-MOI QU'IL EST DE NOS AMIS...
UN GROS HIBOU DRESSÉ SUR UNE ÉCHELLE ! CE RÊVE-LÀ N'EST POINT MYSTÉRIEUX, MADAME...
ARLIQUEZ LAGA, QUE JE VOUS EN DONNE LA CLÉ.
LA-A... MA-DAME, LE GROS HI-BOU A-T-IL BIEN PRIS SON VOL ?
SI... SI FAIT... IL VOLE !


ET L'AURORE AUX DOIGTS DE ROSE AVAIT LES ONGLES SALES..


HERSENDRE! HERSENDRE! HORS DU LIT, TRISTE FE-MELLE! TANDIS QUE VOUS DORMIEZ ON NOUS A LAIDEMENT CONCHIÉS!


OH! LA! QUELS SONT CES CHIALES ET CES CRIS ?.. EST-CE VOUS YSENGRIN, QUI CHOUGNIEZ DÈS L'AU-RORE, FROISSANT L'AIR À MEULER NOS CAMPAGNES ?
AH! RENART!.. VIENS-TU NOUS PLAINDRE ? ON NOUS A BAR-BOTÉ LES GROSSES (CELLES QUI TE PLAI-SAIENT TANT) CETTE NUIT MÊME ET J'EN SUIS PÂLE À CREVER!


ONQUES RENART N'AURAIT TROUVÉ MEILLEURE RUSE ! HARDI MON ONCLE! COURÈZ SUR LES QUATRE COLLINES ET BRAILLEZ À PERDRE HALEINE... AINSI NUL NE VIENDRA PLUS CHEZ VOUS BAVER SUR LE FRIGO !
TAIS-TOI DONC, CE QUE JE DIS EST LA VÉRITÉ VRAIE !


MON TOIT EST LÀ POUR DIRE COMMENT L'ARCAN S'EST ENQUILLÉ DANS MES MEUBLES ET... COMMENT IL S'EST SALEMENT ATTRIQUÉ MES RÉSERVES !
A D'AUTRES JOUEZ LA COMÉDIE, PAS À RENART!.. À LA SORGUE LE LOUP PLANQUE SA GRAILLE ET LE JOUR VENU IL CRIE À L'ARNAQUE... BRAVO!


MAIS PERMETTEZ, MON ONCLE : QU'ON AIME LES GROSSES FARCIES ET QU'ON SE LES TIENNE AU FRAIS, IL N'Y A PAS DE HONTE !.. MAIS GARDEZ-VOUS D'OUBLIER LA PLUS BELLE SUR LE BUFFET, CAR MOULT COQUINS ONT L'OEIL FISSA ET L'AGRAFEUSE HORS DU GANT!
FIN

LE ROMAN POPULAIRE : ANCÊTRE DE LA BANDE DESSINÉE

Ce qu'un lecteur de romans d'évasion demande à ses guides, c'est de *l'étonner*. Le sentiment de l'étrange, le dépaysement ne sont rien en comparaison de cet ultime vertige de l'esprit. En étonnant son lecteur, en jouant sans relâche avec lui comme le chat avec la souris, le romancier ne fait qu'imiter, en somme, cette singulière agrégée ès-feuilleton, menant la vie dure — mais si belle ! — au sultan de notre éternelle enfance : Schéhérazade... Au fil de mille et un avatars subtils et malicieux, précurseurs en tout cas de cette notion du *suspense* chère à Hitchcock, se profile une forme de récit apparue en Occident à peu près au moment où l'on traduisait, enfin, les fameux *Contes Arabes*...

Le roman populaire est né, de manière précise, au XIXe siècle, et d'un père qui a nom « roman bourgeois ». C'est en effet grâce à un patron de presse avisé, Emile Girardin, que parut, pour la première fois (en 1836), un récit découpé en tranches dans un journal à grand tirage — le tirage en question devant être souvent, par la suite, sujet aux variations dramatiques du récit pré-cité ! Balzac, Théophile Gautier et quelques autres porteront le feuilleton sur les fonts baptismaux de la littérature de consommation. Un beau baptême. Et, d'un seul coup, remontent à la gorge de ces mousquetaires de la plume que vont être les premiers artisans du roman populaire, les intrigues noires et génialement tortueuses d'Ann Radcliffe, les brumeuses romances de Walter Scott et les sagas vivifiantes de l'Américain Fenimore Cooper. Et avec eux, tous les remugles d'une foule de récits aventureux, pleins de vie tumultueuse, de courses effrénées contre la mort traîtresse qui revêt tous les visages.

Les choses ne sont pas simples. Lorsque Eugène Süe, brillant dandy, se faufile, pour des raisons d'argent, dans la famille des feuilletonistes, c'est pour semer la zizanie. Son propos n'est pas seulement de tenir en haleine les lecteurs d'un quotidien, mais bel et bien d'ouvrir les yeux de ce public si neuf et si vaste, sur les coulisses d'une société qu'on lui présente fallacieusement sous un jour « innocent ». Le récit des exploits tragiques des héros populaires se veut aussi l'aventure du peuple tout entier, considéré désormais comme protagoniste véritable de l'Histoire. Les règles du jeu, dans cette manichéenne partie de cartes entre l'être humain enfin mis à nu — le peuple, dans sa beauté enfin dévoilée — et les forces tentaculaires d'un ennemi jamais nommé mais toujours désigné, ces règles sophistiquées inaugurent de nouveaux rapports entre l'auteur du roman et ceux qui le dévorent jour après jour, dans l'espoir insensé d'y voir un peu plus clair en eux-mêmes. C'est à cet instant que naît la spécificité du Roman Populaire.

A pieds joints — mais l'œil grand ouvert — sautons un siècle. Ces fameux « petits mickeys » dont l'importance aujourd'hui occulte un peu, dans l'esprit du jeune lecteur, les bienfaits du bon vieux roman d'aventures, cette littérature d'expression graphique si vantée parfois par ceux qui la connaissent le moins, partage cet étonnant statut : feuilleton, elle aussi dévorée dans un esprit tout autant libérateur et *medium* implacable, elle procède du même instinct éditorial (les journaux la programment dans le but de divertir, et pour certains lecteurs, elle est un attrait souvent primordial !) et suscite les mêmes réactions, les mêmes engouements et aussi les mêmes dédains de la part des beaux messieurs et des belles dames...

La bande dessinée a mauvais genre, comme le roman policier et la science-fiction, en dépit des plus ébouriffantes exégèses et en dépit aussi de ceux qui cherchent à lui donner, comme ils disent, ses « lettres de noblesse ». Le Roman Populaire, du temps de Féval et de Ponson du Terrail, c'était déjà cela...

Comme on l'a vu, en créant le feuilleton, Girardin démocratisait l'acte de lecture, aidant romancier solitaire et lecteur introuvable, hors des classes privilégiées, à se retrouver et à festoyer au long des pages, autour d'une scène toute vibrante de « bruit et de fureur ». Plus *frais*, sans doute, que le roman de mœurs, sentencieux, d'une morale hypocrite et sécurisante, cette forme de récit allait se muer en la métaphore la plus étonnante du justicier, masqué de ses avatars innombrables.

Son décor prééminent serait celui des villes, l'*asphalt-jungle*, sanglant et hanté de desperados de tout poil, réservoir inquiétant de mines patibulaires et de sombres épaves du monde commerçant, déjà industriel. Féval, avec sa fabuleuse série des *Habits Noirs*, ses inoubliables *Mystère de Londres* ; Michel Zévaco, avec les *Pardaillan*, Xavier de Montépin, Fortuné du Boisgobey, l'infatigable Ponson de *Rocambole* et tous les autres, vont *immédiatement*, et sans retenue, mettre en scène l'interminable opéra tragi-comique de la vie, qui n'est plus celle de livres d'autrefois, mais de la rue, un *Opér de Quat'Sous* qui fait danser, sur les pavé humides d'une *Rue sans joie*, les archétype de la colère et de la peur, de la mort bier vivante et des plaisirs les plus absolus — un véritable *défonce* du roman bien-pensant qu jaillit comme la sève et rougeoie comme l sang.



Roman de la violence et des sentiment les plus humbles, aventure totale de l'êtr jeté dans la vie comme un oiseau hors d son nid, le Populaire sourd de la plume d ses maîtres comme une eau de jouvence : i semble, à lire les exploits de Capendu Rocambole, du Marquis de Rio Santo, d Gregory Temple et des autres, que ce son ces héros qui mènent la danse, et que l fascination née de leur rencontre doive sur tout à leur écrasante personnalité d'acteur de la fiction.

Lorsque, au début du siècle, la drama turgie de la vie parut s'orienter vers celle d la mort avec la naissance du roman policier le Roman Populaire acquit un second souffle rassembla ses forces pour *essaimer*. Emil Gaboriau créait le roman de l'enquêt (stimulé par Edgar Poë), les Delly inaugu raient avec infiniment de malice et de subti lité le roman sentimental, tandis que deu des plus éblouissants archétypes préparaien leur entrée en scène : Arsène Lupin et Sher lock Holmes. Tous enfants du même li celui d'un fleuve particulièrement fécond e pas encore pollué, porteur d'images dont l force a résisté au temps, à de nouveau média (telle la télévision, machine à image obsédante, mais combien maladroite !), au changements de la société, libéralisée, quan bien même celle-ci n'est que le masque au couleurs patinées d'une indécrottable natur humaine. Le Roman Populaire s'est fa multiple, mais n'était-il pas, dès ses origine destiné à proliférer en fonction même d avatars des peuples du monde (le réc d'espionnage a pris son essor lors de la pre mière guerre mondiale), et à stigmatiser, a coup par coup, les faiblesses et les manque ments du roman officiel, ce diabolique fourre tout balzacien ?

Sur le clavier magique des grandes orgu du feuilleton, des doigts agiles n'ont cessé d jouer la grandiose musique de l'imaginair Fantômas, Arsène Lupin, Harry Dickson Zigomar ne sont apparus que pour mieu jouer, devant nos yeux éblouis, la coméd humaine enfin restituée dans sa vérité. Un farce qui se termine par la mise à mort d roman dit sérieux, ou, à tout le moins, p sa mise en boîte efficace.

FRANÇOIS RIVIÈR

Ouvrages à consulter : Revue Europe, n° de juin 1974 : " le roman feuilleton ". Entretiens sur la paralittérature. Plon.

QUELQUES DATES : 1801 - Pixérécourt : Célina, l'enfant du mystère. **1810** - Pigault-Lebrun : La famille Luceval. **1839** - Pétrus Borel : Madame Putiphar. **1840** Frédéric Soulié : Les Mémoires du Diable. **1842** - Eugène Süe : Les Mystères de Paris. **1844-45** - Dumas père : Le Comte de Monte-Cristo. **1844-47** - Süe : Juif errant. **1857** - Edmond About : Le Roi des Montagnes. **1858** - Gustave Aimard : Les Trappeurs de l'Arkansas. **1859** - Ponson du Terrail : Rocambole. **1869** Emile Gaboriau : Monsieur Lecoq. **1878** - Hector Malot : Sans Famille. **1881** - Georges Ohnet : Le maître des forges. **1907** - Maurice Leblanc : le premier Arsè Lupin. **1911** - Allain et Souvestre : débuts de Fantômas.

LES MYSTERES D'EUGENE SUE.



...Homme séduisant et doué, médecin, marin, dandy, passant du Jockey Club aux bouges, de l'hippisme au socialisme, des salons les plus chics et des triomphes les plus insolents à l'exil et à la mort, Süe réunit en un seul homme toute une époque, toute une société, — du boulevard aux faubourgs...
(J.L. Bory, préface à Eugène Süe, dandy mais socialiste.**)**

Aussi curieux que cela puisse paraître, il semble bien que la Révolution de 1848 ait eu pour cause essentielle cet événement littéraire sans précédent que constitua la publication des **Mystères de Paris!** Roman de l'agression, récit de fantastique social chargé tout à la fois, et génialement, de distraire et d'éduquer une masse incroyable de lecteurs, cette charge explosive donna le branle à l'imagination des assidus du « feuilleton ».

L'artisan des **Mystères**, un dandy né à Paris en 1804, avait fait de cette œuvre, publiée entre 1842 et 43, la Bible d'une vision neuve et critique de la société de son temps, y appliquant les secrets de ses romans précédents : **El Gitano, Atar Gull, La Salamandre, Arthur** et **Latréaumont** tous marqués par le génie de Walter Scott et du grand Fenimore Cooper, l'inventeur du roman américain. Les vues socialistes de Süe avaient, singulièrement, pour origines, un long cheminement à travers les salons les plus célèbres et la fréquentation des grands de ce monde d'alors : cette abondante fresque sociologique, et son protagoniste, le Prince Rodolphe de Goldstein, sont aussi bien les miroirs astucieusement codés d'une existence aventureuse, au cours de laquelle Eugène Süe, alors à son zénith et coqueluche du Tout-Paris, récoltait, en créateur avisé, la quintessence de son art de la mise en scène romanesque.

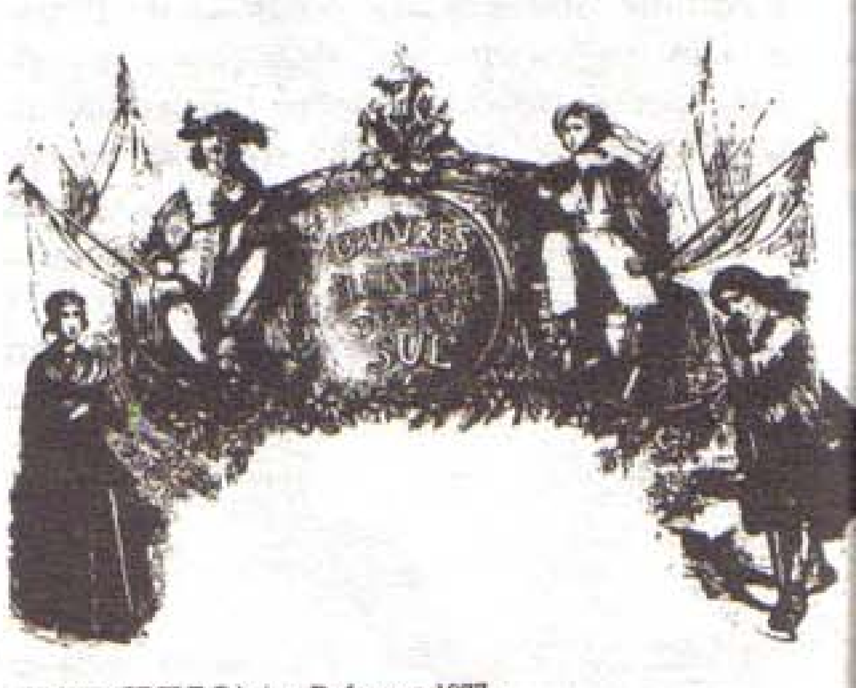
Les Mystères de Paris sont un miroir prophétique. Outils d'une insurrection des âmes, puissants édifices auxquels les théoriciens du monde à venir (tels Marx et Engels) ne seront pas insensibles, ils véhiculent avec eux toutes les fascinations du roman populaire qui trouve alors ses archétypes et ses « gimmicks » les plus efficaces. Une certaine aisance stylistique ne nuit pas à la mise en place rituelle d'une succession d'images qui « accrochent » le lecteur, le déroutent et le font délicieusement frissonner. Bien au contraire : cet aristocrate qui vit incognito parmi les pires crapules et les criminels de tout poil d'une ville (l'***asphalt-jungle*** avant la lettre) en proie aux premières lueurs tragiques du progrès — urbanisée, donc — cet être inquiétant qui servit de modèle à l'étrange **Prince Zaleski** de l'écrivain M.-P. Shiel, devient le premier chevalier des Temps Modernes...

Derrière cette réussite totale, cette victoire exemplaire de la fiction sur la réalité et, paradoxalement, la suscitant, l'on peut entrevoir la faille, le drame de Süe. Son roman précédent, **Arthur**, composé pour des raisons d'impécuniarité, dressait un bilan particulièrement dramatique (à tous les sens du terme) de l'existence mondaine du dandy Eugène, alias Arthur. Roman psychologique, cette autobiographie codée révèle, à qui sait se représenter la société de ce temps et la sensibilité exacerbée d'un écrivain, l'abîme de doute — et même de désespoir — qui peut conduire un créateur à ***imaginer*** cette révolution dont je parlais plus haut : une entreprise qui met à bas toute une conception de la littérature pour ingénieusement comploter la mise à sac du récit bourgeois. La barbarie de l'histoire (**Les Mystères** sont diaboliquement agencés), l'animalité symbolique des personnages grouillants entre les pages frémissantes de cette épopée, sont autant de contestations sublimées de la vie hypocrite et mensongère. Les trois « monstres » qui paraissent dès les premières pages du **Juif errant** sont à cet égard exemplaires : ils nous jettent à la face, rageusement, le cadavre du traditionnel personnage rassurant, pour se montrer sous des masques qui sont peut-être ceux du **réel** trop longtemps camouflé, défiguré par l'artifice et la convention; quant aux **Mystères du peuple**, autre longue saga parue entre 1849 et 1857, ils nous entraînent vers des paysages socio-culturels encore plus représentatifs et dépouillés. Eugène Süe y met à nu l'être le plus immortel et en même temps celui qui deviendra par la suite le plus vulnérable — le héros d'une bonne part de toute la littérature du XX[e] siècle!

Arthur, entre les lignes, montrait son désarroi, son malaise quasi-existentialiste; le héros des **Mystères** enthousiasma les lecteurs, **ses** lecteurs : ceux du peuple — en fondant une justice qui fait redescendre le ciel sur la terre. Et du même coup, le cher Eugène reprend goût à la vie, la vie d'un écrivain tout entier attaché à son œuvre, qui défraie la chronique et modifie cruellement le cours de l'Histoire. En instaurant, selon le mot de François Bussière, « une esthétique de la violence », le roman populaire conquiert des lettres... qu'il serait maladroit de qualifier de... noblesse.

Et, comblé, sa mission accomplie, Eugène Süe s'éteint le 3 août 1857 à Annecy, quelques heures avant la célébration d'une autre nuit fertile en changements.

FRANÇOIS RIVIERE



Arthur : SECLE Régine Deforges 1977.
Les mystères de Paris (1[er] tome) : Hallier 1977.
Les mystères du peuple (1[er] tome : SECLE Régine Deforges 1977
(Second tome à paraître début février.)
Eugène Süe, dandy mais socialiste : J.L. Bory; Hachette 1973.

D'Eugène Süe, le lecteur contemporain ne connaît plus guère que *Les Mystères de Paris*. Mais aujourd'hui, Régine Deforges nous offr à redécouvrir d'autres œuvres capitales de Süe: *Arthur*, un grand récit dans la tradition du roman noir, et *Les Mystères du Peuple*, grand fresque historique et sociale.

(A Suivre) vous propose un conte extrait de *La Coucaratcha*, recueil de nouvelles oublié depuis la mort de l'auteur.

LE BONNET DE MAITRE ULRIK

C'était, je crois, en 1826; il me manquait un homme pour compléter mon équipage, et alors les matelots se recrutaient difficilement à Brest, car on armait beaucoup pour la marine militaire.

Un capitaine de frégate de mes amis m'enseigna l'auberge d'Yvon-Polard, un des plus grands embaucheurs de recouvrance.

En vérité ce sont des gens fort utiles que les embaucheurs; ils accueillent chez eux les matelots sans service et sans pain, les hébergent, les choient, les engraissent, et, vienne un capitaine cherchant un équipage, il s'entend avec l'embaucheur, choisit ses hommes, et paie généreusement leurs dettes à l'hôte sur les avances que chaque matelot doit recevoir au jour de l'embarquement.

C'est donc jusqu'à un certain point la traite des blancs.

Or, j'allais trouver Yvon-Polard, rue de la Souris, à son auberge du Chasse-Marée; la rue de la Souris est infecte, étroite et sombre; il faut descendre huit ou dix marches pour arriver dans la salle basse de l'hôtellerie; et cette espèce de cave est tellement obscure que, sans le secours de quelques lampes de fer, on n'y verrait pas en plein midi.

Au bas de l'escalier, un petit homme roux, trapu et manchot vint à moi et me demanda civilement ce que je voulais; quand il le sut, il cligna des yeux, d'un geste me recommanda le silence, me prit la main, et me fit traverser un couloir noir comme un four, et après quelques minutes de marche, je me trouvais dans une petite salle éclairée par un soupirail. Alors Yvon-Polard me dit à voix basse: — Mon officier, vous n'avez qu'à regarder et à écouter par cette fente... que vous voyez à cette cloison; il ne me reste que cinq culottes goudronnées à placer; ils sont là à courir bon bord; c'est l'histoire de rire en attendant de pousser au large. Vous pouvez les juger, ils vont tout à l'heure être soûls comme des soldats, et vous savez, mon officier, qu'alors on se déboutonne, qu'on fait voir sous quelle aire de vent on a l'habitude de naviguer. Vous ferez votre choix d'après ce que vous aurez vu, et nous nous entendrons pour le reste. Je vous laisse, mon officier.

Je collais mon œil à la fente, et je vis les cinq matelots assis autour d'une table noire et grasse, éclairée par la lueur douteuse d'une lampe. Deux femmes avinées, l'œil brillant, les cheveux épars, à la voix rauque, leur servait à boire; ils étaient ivres ou à peu près. Au bout de cinq minutes, deux roulèrent sous la table.

Ils restaient trois : un jeune garçon de vingt



Colon-Gérard - Bibliothèque de l'Arsenal.

ans, blond et frais comme une fille; le second était basané, vigoureux, bien découplé, et pouvant avoir quarante ans; quant au troisième, je ne pus voir sa figure, car il tenait sa tête cachée dans ses mains.

— Pour de vieux caïmans à peau salée, ils portent b... mal la voile, dit le jeune garçon en poussant dédaigneusement du pied le corps des deux matelots qui roulèrent sous les bancs... Allons, toi... la Jambe-de-Bois, verse... verse donc, cordieu! le gosier me démange...

Il s'adressait à une des deux femmes qui avait effectivement une jambe de bois...

Il vida prestement son verre, et continua, après s'être essuyé la bouche au revers de sa manche, et s'adressant à son compagnon basané...

— Est-ce que tu es aussi à la cape... toi, Pierre? Eh! mon matelot...

— Non, dit l'autre en baisant bruyamment les joues marbrées de sa compagne, qui rajustait sa coiffe... Mais je pense que nous filons notre câble d'une drôle de manière... et que, si nous trouvons à embarquer, il nous restera de nos avances à peu près de quoi mettre dans l'œil d'un marsouin, et encore ça ne le fera pas loucher...

— Bah, bah!... on embarque ici et au premier port étranger on prend de l'air; on s'arrange avec un autre navire... et en chasse... sabordé le capitaine... comme nous avons fait à Saint-Thomas; tu sais bien... heim!... matelot?...

— Je le sais si bien que nous avons gagné quarante gourdes au change; que le capitaine a été obligé de prendre deux nègres pour nous remplacer, et qu'ils ont si bêtement manœuvré pendant un grain, que la *Petite Nanette* a chaviré au débouquement, et que le capitaine a été noyé...

— C'est sacredieu vrai, dit l'autre avec un éclat de rire : noyé comme un chien, noyé... aussi vrai que nous sommes aujourd'hui le 13 octobre, et que j'ai donné ma dernière gourde à ma mère!...

Je pensai intérieurement que ni l'un ni l'autre de ces deux compagnons ne mettrait jamais le pied sur mon navire. J'allais me retirer, fort peu satisfait de ma visite à Yvon-Polard, lorsque le marin qui n'avait dit mot jusque-là leva vivement sa tête d'entre ses deux mains, et s'écria avec un accent indéfinissable :

— Qui parle ici du 13 octobre et de mère?...

Ce fut un hourra général, et des éclats de rire retentirent dans la chambre.

— Enfin, dit le jeune matelot, il a largué le câble qui amarrait sa langue.

— C'est heureux qu'il ne fasse plus le milord; on n'est pourtant pas trop déchirée, dit la Jambe-de-Bois en ajustant son fichu.

— Veux-tu un coup de grog? dit Pierre en lui tendant un verre.

— A sa santé, car il est fou, dit l'autre femme.

Et ils se mirent tous à hurler, en frappant sur la table avec leurs gobelets de fer-blanc : — A sa santé! à sa santé!... tandis que lui les regardait fixement et avec mépris.

Il pouvait avoir trente ans; ses traits étaient beaux, mais pâles; ses cheveux noirs se joignaient à d'épais favoris noirs qui encadraient sa figure rude et sévère.

Du reste, il portait un costume de matelot, de simple matelot, mais propre et soigné.

— A sa santé! à sa santé! crièrent encore les autres avec un redoublement de rire et de bruit.

— Tu n'entends donc pas, sauvage! hurla le jeune garçon, les yeux remplis de vin, les lèvres violettes et les bras tremblants et lourds.

— On boit à ta santé, monsieur l'Air-en-Dessous, dit la Jambe-de-Bois en le tirant par la manche de sa veste.

— Allons, bois donc : tu nous embêtes à la fin, dit Pierre, tout à fait ivre, en lui heurtant violemment le verre contre les lèvres.

Ici je ne distinguai plus rien, car du premier coup de poing que donna l'homme pâle, la lampe s'éteignit, mais j'entendis un tapage infernal, des blasphèmes, des cris de douleur et de joie cruelle, et, dominant sur le tout, la voix de l'homme pâle, qui criait : — Ah! chiens, vous parlez de mère et du 13 octobre; par Satan! ce sera la dernière fois...

Comme les gémissements devinrent étouffés, j'allais sortir pour appeler Polard, lorsqu'il parut.

— Allez vite, lui dis-je, ils se tuent là-dedans.

— Ah bah! mon officier, c'est l'histoire de rire... ils jouent.

— Les couteaux sont de la partie, lui dis-je.

— Est-ce que Ulrik s'en est mêlé? me demanda-t-il.

— Comment? Ulrik...

— Oui, mon officier, le grand pâle, il s'appelle Ulrik, c'est qu'il est brutal en diable, et fort comme un cabestan.

— Oui, oui, il s'en est mêlé; ainsi, allez vite, car ils s'égorgent... Entendez-vous ces cris?

— Ah bah! n'y a pas de mal, mon officier : petite pluie abat le gros grain... Avez-vous fait votre choix?

— D'abord, maître Polard, deux étaient ivres morts...

— Je parie que c'est Cavelier et Jangras...

— C'est possible... Les deux autres m'ont l'air de vrais corsaires.

— Le petit blond, pas vrai, mon officier, et le gros noirot?... Vous avez raison... Deux faï-chiens, deux carognes... Vouz venez de la part du brave commandant B***, je ne voudrais pas vous tromper. Ici, il n'y a que Ulrik qui puisse vous convenir : c'est fort, c'est sage, mais sombre et taciturne en diable.

— Va pour Ulrik, lui dis-je tout rêveur; vous me l'enverrez à bord demain au coup de canon.

— Suffit, mon officier; j'irai avec lui pour les avances, comme de juste.

— A la bonne heure, je vous attends.

Au point du jour, Polard était à mon bord avec Ulrik; je les fis tous deux descendre dans ma chambre.

— Capitaine, dit Polard, voici Ulrik dont je vous ai parlé...

— Approche, lui dis-je.

Il s'approcha.

— Où as-tu navigué en dernier lieu?

— J'arrive de Lima, capitaine, passager sur le brick l'*Alexandre*.

— Passager?

— Oui, capitaine.

— Pourquoi pas matelot?

— Parce que j'étais passager, capitaine.

— Et que faisais-tu à Lima?

— Je naviguais dans la mer du Sud, au service des Colombiens.

— Ah! diable... As-tu des papiers?

— Non.

— Aucun?

— Si, un certificat du capitaine de l'*Alexandre*. Le voici.

— Il est bon... Veux-tu venir à mon bord?

— Comme vous voudrez, mais je ne vous y engage guère.

— Comment?

— Je m'entends, capitaine.

— Ne l'écoutez pas, dit Polard, c'est un braque; d'ailleurs, il me doit deux mois d'auberge : s'il fait l'original, je le mets dehors, et il ira coucher et vivre où il voudra.

— Alors, capitaine, prenez-moi, mais tant pis pour vous...

— C'est dit, je t'arrête... Polard, envoyez-lui son coffre ici; nous compterons après pour ce qu'il vous doit... Et toi, mon garçon, tu vas aller là-haut, on est en train de rider les haubans et d'enverguer un hunier; nous verrons ce que tu sais... Va... Voilà ta pièce d'amarrage (le denier d'adieu).

J'avoue que la bizarrerie de cet homme m'avait singulièrement frappé et presque décidé à le retenir à mon bord.

D'ailleurs, sa figure, quoique sombre et triste, ne présageait rien de fatal...

Huit jours après, j'avais choisi Ulrik pour maître d'équipage, car jamais matelot ne s'était montré plus habile, plus prompt, plus entendu et plus au fait du service...

D'une régularité parfaite, il ne descendait jamais à terre; son service fini, il allait s'asseoir dans les porte-haubans d'artimon, et restait là des heures entières sombre et silencieux.

L'équipage, qui le craignait comme le feu, l'avait surnommé le Croque-Mort.

Mon chargement fait, je mis à la voile le vendredi du 21 novembre, et sortis du port avec une jolie brise de S.-O. J'allais à Buénos-Ayres.

Ulrik avait été plus sombre qu'à l'ordinaire le jour de l'appareillage... Il s'était approché plusieurs fois de moi comme pour me parler, puis s'était retiré sans mot dire. Vers le soir la brise fraîchit; je fis serrer les perroquets, et nous louvoyâmes sous nos basses voiles pour nous tenir écartés de la côte.

— Eh bien! maître, dis-je à Ulrik, il vente bon frais... Qu'en penses-tu?...

— Capitaine, je vous avais prévenu, me répondit-il d'un air grave et solennel qui m'imposa.

— Que veux-tu dire?



Lui, sans répondre à ma question, me saisit fortement le bras, et murmura tout bas : — Faites sur-le-champ amener les perroquets et mettre les huniers au bas ris... le grain approche... la tempête sera affreuse... affreuse, je le sens là, me dit-il en enfonçant ses ongles dans sa poitrine velue.

J'obéis machinalement, et bien m'en prit, car, à peine cette manœuvre était-elle exécutée, que le vent souffla du N.-E. avec une furieuse violence; le jour baissa tout à coup et la mer devint horrible. Nous passâmes la nuit sur le pont, et au point du jour le temps était par trop forcé, nous relâchâmes au Havre. Quand nous fûmes mouillés, Ulrik entra dans ma chambre, où je m'étais retiré pour prendre un peu de repos.

— Capitaine, me dit-il, je vous quitte.

— Tu me quittes, et pourquoi?

— Je ne puis vous le dire... mais il le faut... pour vous...

— Non, pardieu! tu m'es trop utile. Où trouverais-je un maître comme toi? Du tout, tu resteras, et j'augmenterai ta paye.

— Alors je déserterai.

— Non, car je te consignerai à bord, dans ta chambre, et je te mettrai aux fers, s'il le faut.

— Vous le voulez donc?... A la bonne heure... Vous verrez...

Et en prononçant ces mots ses grands yeux gris prirent une singulière expression de pitié.

Mais, le lendemain de cette entrevue, je ne sais pourquoi de sourdes rumeurs circulèrent dans mon équipage.

— C'est ce chien de Croque-Mort qui nous porte malheur, disaient les uns.

— Avec un b... comme ça à bord, c'est à y laisser sa peau...

Dès longtemps je connaissais la singulière superstition des matelots, qui attribuaient tous les événements pénibles de la navigation à un seul, espèce de bouc d'Israël qui était responsable de tout ce qui pouvait arriver de fâcheux : je fis en conséquence donner quarante bons coups de corde à chacun des deux meneurs qui avaient propagé ces idées stupides, et j'enfermai Ulrik dans sa chambre; puis je fis mettre à la voile le jour même, car la brise avait molli.

Nous sortîmes du Havre le 26, avec un bon vent qui nous éloigna bientôt du rivage. Une fois au large, je rendis la liberté à Ulrik.

— On a donc tanné le cuir à quelqu'un, capitaine? me demanda-t-il.

— Un peu, à deux chiens... qui t'indiquaient à l'équipage comme cause du mauvais temps, comme si ton souffle faisait grossir la mer, crever les voiles ou craquer les mâts!

— Peut-être, dit-il sourdement.

Je haussai les épaules, et laissai mon pauvre maître, que je crus timbré.

Par une inexplicable fatalité, à la hauteur des îles de Palme et de Fer (Canaries), comme je faisais gouverner dans l'espoir de prendre connaissance de l'île Saint-Antoine, le temps se chargea de grains : la brise se fit, il venta grand frais, et la tempête devint bientôt si violente, que dans une bourrasque mon petit mât d'hune et mon bâton de foc furent emportés.

Alors une affreuse idée s'empara de l'équipage, consterné de cette perte, et les matelots s'avancèrent vers moi en poussant avec un horrible accent de rage ces cris frénétiques : — A la mer! à la mer, le Croque-Mort!... Il est cause de tout...

Je frémis, et regardai Ulrik. Pour la première fois, je le vis sourire... mais quel sourire, mon Dieu!

— Infâmes! m'écriais-je en m'armant d'un anspec, je vous assommerai comme des chiens si vous faites un seul pas.

— A la mer! à la mer!... Nous ne voulons pas sombrer pour lui... A la mer!...

Ils s'approchèrent encore. Je me jetai au-devant d'Ulrik, qui me dit : — Laissez-les faire : c'est écrit.

— Laisser commettre un assassinat de sang-froid!... Non! non... Descends dans ma chambre, tu y trouveras mes pistolets; tu remonteras avec... En attendant, je vais les maintenir.

Et, ce disant, je tournai rapidement mon anspec en m'avançant vers eux.

— Pardon, capitaine... mais le Croque-Mort y passera, dit l'un d'eux,

— Oui, oui, il y passera, répétèrent-ils avec fureur.

Et leurs cris dominaient le sifflement de la tempête.

Au même instant, un nœud d'agui me fut lancé; je tombai sur le pont et fus garrotté en un moment. J'écumais de rage en voyant Ulrik calme, les attendre impassible.

— A son tour maintenant, cria le maître voilier, homme d'une taille énorme, en s'avançant vers Ulrik.

En ce moment, la tempête était si furieuse, que le navire donna un violent coup de roulis, et presque tous les matelots roulèrent sur le pont.

— Profite de l'embellie! criai-je à Ulrik. A ma chambre!...

Mais lui, s'élançant après les haubans d'artimon, fut d'un bond sur la lisse du navire.

— Je devrais, cria-t-il aux matelots, qui se relevèrent blasphémant, je devrais vous laisser commettre un crime inutile, car ma mort ne peut vous sauver que si elle est volontaire... Ce n'est pas pour vous, mais pour le capitaine, car il a une mère... une mère! répéta-t-il avec un affreux grincement de dents. Et il secouait les cordages avec fureur.

Je vivrais, je crois, cent ans, que je n'oublierais jamais ce sombre tableau. Je le vois encore, lui, Ulrik, cramponné aux haubans, les cheveux flottants, sa pâle figure qui se détachait blanche sur le gris foncé du ciel, ses yeux flamboyants et les hideuses contorsions de sa bouche hurlant le mot... mère...

L'équipage resta pétrifié, comme fasciné par cette résolution inconcevable; resta immobile, le regard fixe, attachant sur Ulrik des yeux hagards.

— Adieu donc, capitaine...

Ce furent ses dernières paroles, car il disparut.

— Hourra... hourra, vilain Croque-Mort! cria l'équipage en frappant des mains.

On vint poliment me dégager de mes liens. Je croyais rêver. Le timonier, qui tenait la barre, fut renversé par un coup de mer, le navire vint au vent, et nous faillîmes engager. Cette violente secousse et cet effroyable péril me firent revenir à moi... Je me précipitai sur la barre, et j'y restai... commandant la manœuvre de ce poste, car le temps pressait.

— Vous voyez, chiens, leur criai-je, que le ciel vous punit de votre atroce forfait... La mort de ce malheureux fait-elle cesser la tempête? Elle augmente au contraire, elle augmente... Malédiction! Dans une heure peut-être, nous irons le rejoindre... lui...

L'équipage fut un peu démoralisé; quelques-uns baissèrent la tête lorque l'infernal voilier reparut au grand panneau, portant un coffre... — Va donc dans le même tombeau que ton maître le Croque-Mort! et que le bon Dieu nous laisse en repos, car nous n'avons plus rien à ce matelot de l'enfer.

Et le coffre fut lancé par-dessus le bord, aux acclamations de tout l'équipage, persuadé que la tempête cesserait quand il n'y aurait plus rien à bord, qui eût appartenu au pauvre Ulrik. Au contraire, la tempête redoubla de violence. J'entendis une horrible explosion; c'était notre grande voile que le vent venait d'emporter, d'emporter si rapidement, que je ne vis qu'un point blanc tourbillonner et disparaître en une seconde.

— Malédiction!... enfer!... criai-je... Dieu est juste!...

— C'est qu'il y a encore ici quelque chose au Croque-Mort, dit l'imperturbable voilier. Mousse, descends et cherche, et gare à ta peau si tu ne trouves rien . . . .

Cinq minutes après, le mousse remonta avec un vieux, vieux bonnet de laine rouge, oublié dans un coin de la chambre d'Ulrik...

— Allons, dit le voilier en le jetant à la mer, allons, on n'a plus rien à lui... Tais-toi, et fais calme...

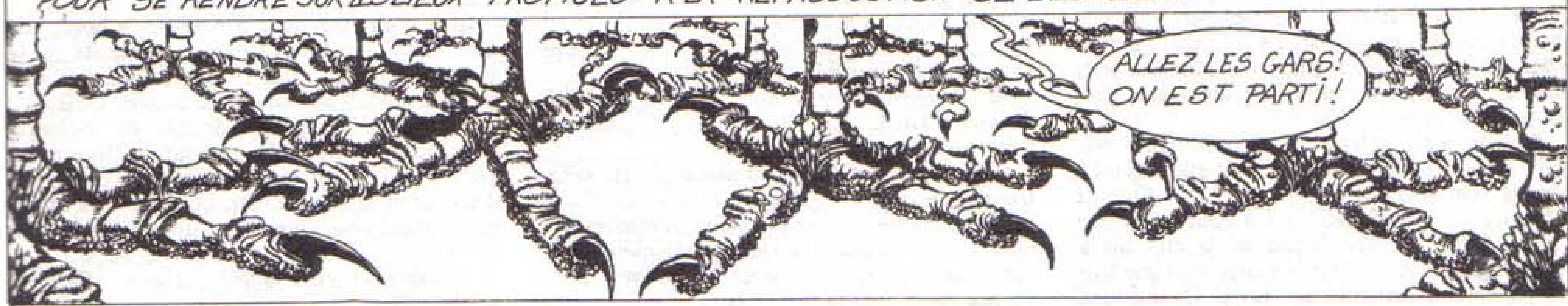
Un hasard... (était-ce un hasard?) voulut que les deux ou trois dernières rafales qui nous avaient durement drossés fussent, comme on dit, la queue du grain... Le vent tomba, le ciel s'éclaircit, la brise souffla légère, et la mer se calma... Depuis ce moment, notre traversée fut heureuse, fut la plus heureuse que j'aie faite, et nous arrivâmes à Buénos-Ayres le 1er janvier.

N.B. — Le lecteur m'excusera de ne pas lui dévoiler le mystère ou la fatalité qui semble se rattacher au mot *mère* et au nombre *treize*; mais, ne l'ayant jamais su moi-même, je n'ai rien voulu ajouter qui pût dénaturer un fait vrai.



VIE ET MOEURS DU COLIBRI GEANT

BENOIT SOKAL















...EST LONGTEMPS DEMANDÉ COMMENT CES OISEAUX S'ORIENTAIENT ; EN FAIT, CE SONT LES COUTUMES LOCALES
PAR LEUR ORIGINALITÉ, LES RENSEIGNENT SUR LE PAYS TRAVERSÉ..





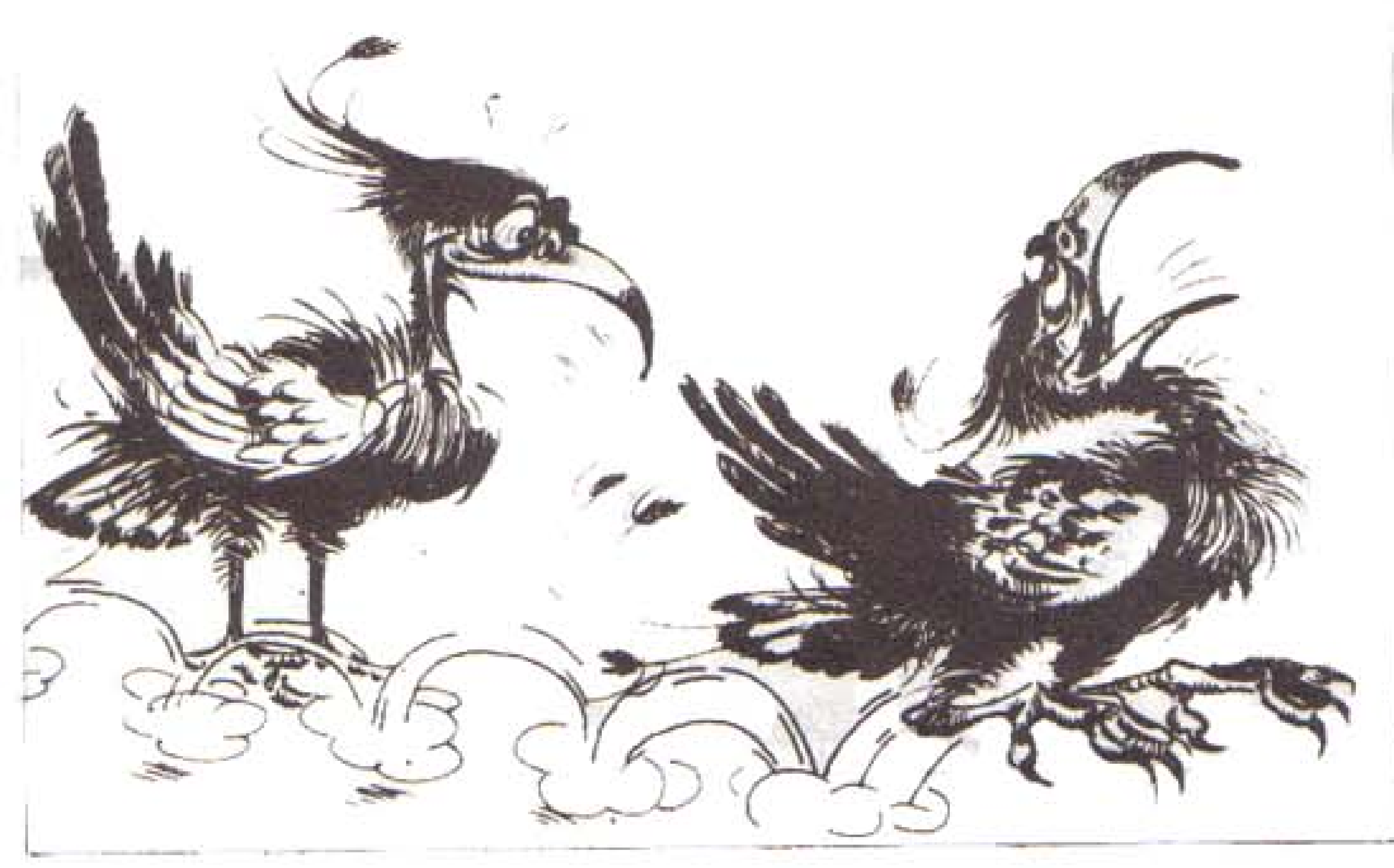
(1) TRAD : JE CROIS QUE J'AI EU UN PERDREAU



(2) IL N'EXISTE PAS DE DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ABORIGÈNE EN LIBRAIRIE

C'EST APRÈS DE
LONGUES SEMAI-
NES QUE LES
SURVIVANTS AT-
TEIGNENT ENFIN,
CES LIEUX PRIVI-
LÉGIÉS OÙ LA
DOUCE QUIETUDE
PROPICE À LEURS
AMOURS EST AS-
SURÉE...













CORTO MALTESE
EN SIBERIE



HUGO PRATT

CHAPITRE I

LES LANTERNES ROUGES

1918. La première guerre mondiale s'achève en Europe, mais elle se poursuit aux confins de la frontière mongole. A Hong Kong, se croisent et s'affrontent pirates et anarchistes, contrebandiers et réfugiés, venus des quatre coins du monde. Corto Maltese est "comme chez lui" dans les bas quartiers de la ville. Mais si la vie n'était qu'une fable, ne pourrait-il pas aussi bien se trouver en quelque lieu secret de Venise? Où se situe la réalité pour Corto, auprès de Bouche Dorée, dans une cour mystérieuse, ou à la suite de Raspoutine dans les dédales du port? Il n'existe pas de monde "sans fantaisie" pour le Maltais. Et un gentilhomme de fortune ne peut se permettre de refuser un contrat, même quand il est proposé par une des multiples sociétés secrètes chinoises aux noms étranges, qui hantent, telles des ombres fantomatiques, la nuit des rues chaudes de Hong Kong.


CORTO MALTESE
1918
IL Y A, À VENISE, TROIS LIEUX MAGIQUES ET CACHÉS : L'UN DANS LA "RUE DE L'AMOUR DES AMIS", LE DEUXIÈME PRÈS DU "PONT DES MERVEILLES" ET LE TROISIÈME DANS LA "CALLE DEI MARRANI", PRÈS DE SAN GEREMIA, DANS LE VIEUX GHETTO. QUAND LES VÉNITIENS SONT FATIGUÉS DES AUTORITÉS, ILS VONT DANS CES LIEUX SECRETS ET, OUVRANT LES PORTES AU FOND DE CES COURS, ILS S'EN VONT POUR TOUJOURS VERS DES PAYS MERVEILLEUX ET VERS D'AUTRES HISTOIRES...
CORTO, QUE FAIS-TU DEHORS ?
6 7
4 5
3
1 2
TERRA


JE PENSE QUE JE DEVRAIS ME DÉCIDER À PARTIR... VENISE ME REND PARESSEUX.
א


OH OUI !... OUI... VENISE EST FAITE POUR CELA. VEUX-TU UN PETIT VERRE DE ROSOLIO ?
ROSOLIO ?... JE NE SAVAIS PAS QUE CELA EXISTAIT ENCORE. MAIS, DIS-MOI, BOUCHE DORÉE, DEPUIS QUAND HABITES-TU VENISE ?
אדם וחוה


JE SUIS VENUE EN 1300 AVEC LE CABALISTE MANCELLO GIUDEO. EH OUI ! NOUS ÉTIONS ALORS DES AMIS DE DANTE... MAIS IL SUFFIT D'OUVRIR CETTE PORTE DU FOND POUR PARTIR OU REVENIR... DANS LE TEMPS. COMME DANS UNE FABLE...

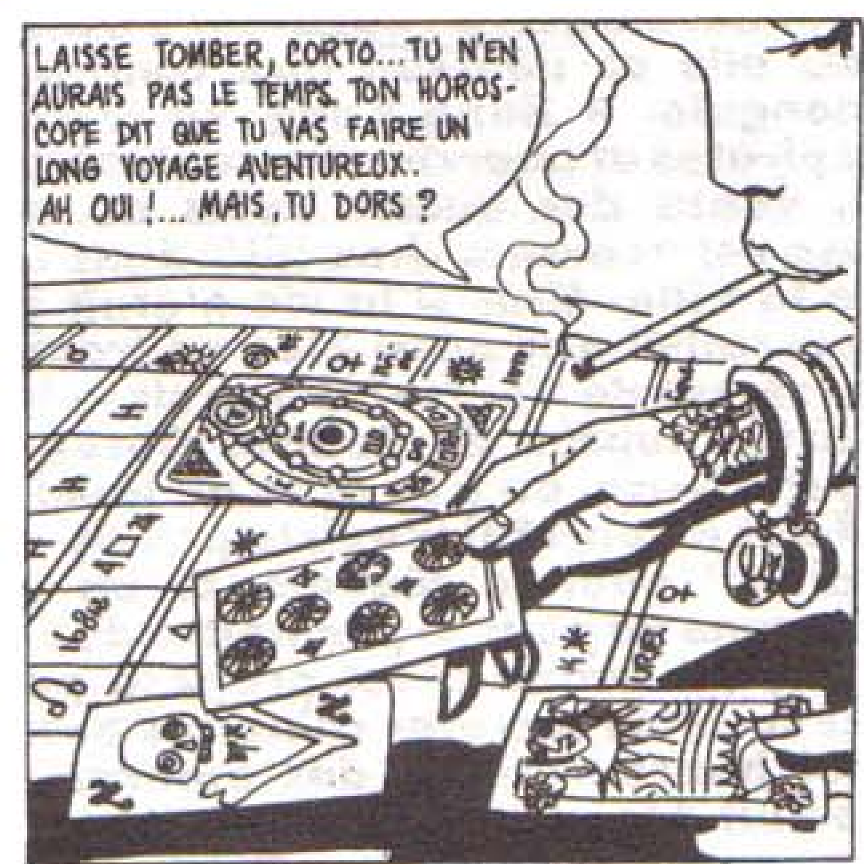

CE SERAIT BON DE VIVRE UNE FABLE...


OH OUI !... MAIS TOI, TU VIS CONTINUELLEMENT UNE FABLE ET TU NE T'EN APERÇOIS PLUS. LORSQU'UN ADULTE ENTRE DANS LE MONDE DES FABLES, IL NE PEUT PLUS EN SORTIR. LE SAVAIS-TU ?


PEUT-ÊTRE SOMMES-NOUS EN RETARD ; AUJOURD'HUI, C'EST LE 34 DÉCEMBRE ET LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE N'EST PAS ENCORE ARRIVÉ.
ANNO 18
34

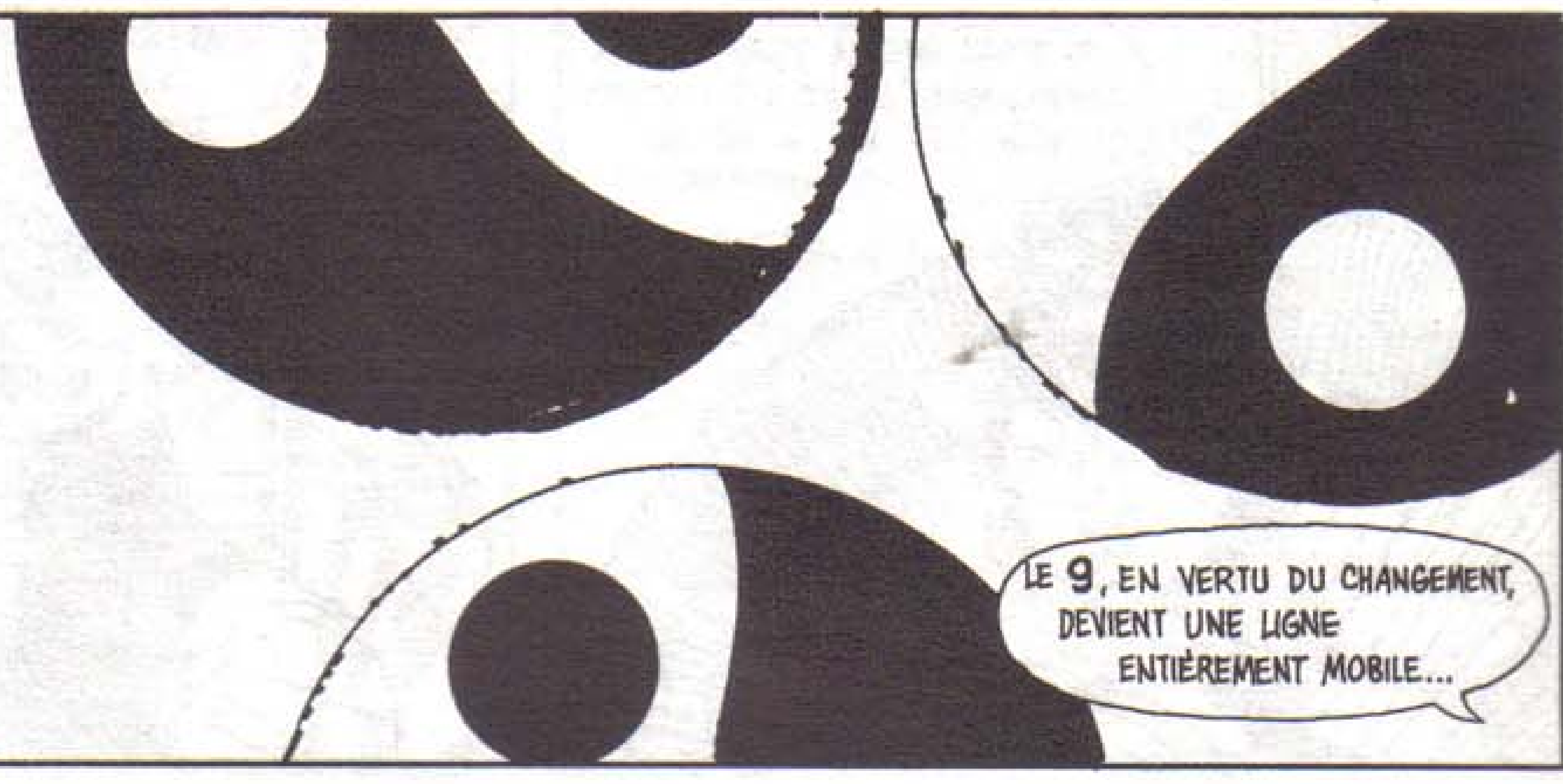

AH OUI... MAIS NOËL EST ARRIVÉ LE 27. ICI, À VENISE, LES ANNÉES SONT TOUJOURS UN PEU PLUS LONGUES.


"... QUE FAITES-VOUS ENCORE ? D'ABORD DES VOLEURS POUR LES PUNIR ENSUITE"... JE N'AI JAMAIS PU LIRE CE LIVRE.
sir thomas more utopia


LAISSE TOMBER, CORTO... TU N'EN AURAIS PAS LE TEMPS. TON HOROSCOPE DIT QUE TU VAS FAIRE UN LONG VOYAGE AVENTUREUX. AH OUI !... MAIS, TU DORS ?


sir

IL Y A PLUSIEURS FAÇONS DE COMMENCER À RACONTER UNE HISTOIRE. CELLE DE CORTO MALTESE ET DU BARON ROMAIN VON UGERN STERNBERG, QUI DU RESTE ÉTAIT FOU, PEUT COMMENCER PAR UNE LIGNE BRISÉE QUI VEUT DIRE : "NON" DANS LE JEU DES "KING". LE LIVRE DES MUTATIONS...
















TU DISAIS QUE LA JEUNE FILLE À MARIER PORTE MALHEUR ? D'ACCORD. ÇA VEUT DIRE QUE JE NE ME MARIERAI PAS.


TU AS TOUJOURS ENVIE DE BLAGUER. MAIS LE LIVRE DES MUTATIONS N'EST PAS UNE BLAGUE. IL FUT UNE SOURCE D'INSPIRATION POUR CONFUCIUS ET LAO TSEU QUI EN SAVAIENT CERTAINEMENT PLUS QUE TOI SUR LE JEU DE LA VIE ET DE LA MORT.
ÇA VA, LONGUE VIE. JE FERAI ATTENTION.


NOUS VIVONS UNE ÉPOQUE DIFFICILE. LES RUSSES SE BATTENT AU NORD... LES JAPONAIS À L'EST. DANS LA CONFUSION ET LA RÉVOLTE, LES SECTES RELIGIEUSES AUSSI FONT DES PROJETS AMBITIEUX...


SELON LES CIRCONSTANCES, UNE SECTE RELIGIEUSE PEUT DEVENIR UNE ASSOCIATION POLITIQUE ET VICE VERSA. LES SOCIÉTÉS SECRÈTES S'ALLIENT CONTRE LES ÉTRANGERS : LE LOTUS BLANC AVEC LES TROIS BÂTONNETS D'ENCENS, LA SOCIÉTÉ DES TROIS FRÈRES AVEC LES 15 PETITS TAS DE RIZ...


ET TOI, QUE FAIS-TU, LONGUE VIE ?


LE "TRIANGLE ROUGE" ATTENDRA LA PAROLE DU "LOSANGE NOIR" ET IL LA TRANSMETTRA AU "CARRÉ ROSE" QUI LE DIRA AU "RECTANGLE BLANC" ET AU "CERCLE VERT".
ON SE CROIRAIT À UN COURS DE GÉOMÉTRIE.


BON !... JE M'EN VAIS, LONGUE VIE. ET MERCI.


COMMENT ME TROUVES-TU ?
SPENDIDE ! LES JEUNES FILLES DE HONG KONG SERONT FOLLES DE TOI.


LA "TRIADE" VEILLERA SUR TOI, CORTO MALTESE.
"FRÈRE DE LA NUIT" TE SALUE ET TE REMERCIE.






LA GUERRE EN EUROPE EST FINIE. ELLE CONTINUE EN SIBÉRIE.


100.000 SOLDATS TCHÉCOSLOVAQUES, DÉSERTEURS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE, SE SONT SOULEVÉS CONTRE LES BOLCHÉVIQUES ET SE SONT EMPARÉS DE LA LIGNE TRANSSIBÉRIENNE. UNE FORCE ALLIÉE A DÉBARQUÉ À VLADIVOSTOK... AINSI QUE LES FORCES JAPONAISES ET AMÉRICAINES...
HONG KONG
KRAZY KAT


L'AMIRAL CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE RUSSE KOLCHAK S'EST PROCLAMÉ DICTATEUR DE TOUTE LA RUSSIE ET D'UNE GRANDE PARTIE DE LA SIBÉRIE. LES SEIGNEURS DE LA GUERRE SE BATTENT EN MANDCHOURIE... HMMH... ILS SONT TOUS TRÈS BONS AMIS.
OOO...









NON ! CE N'EST PAS VRAI !

RASPOUTINE !... QUE FAIS-TU À HONG KONG ?

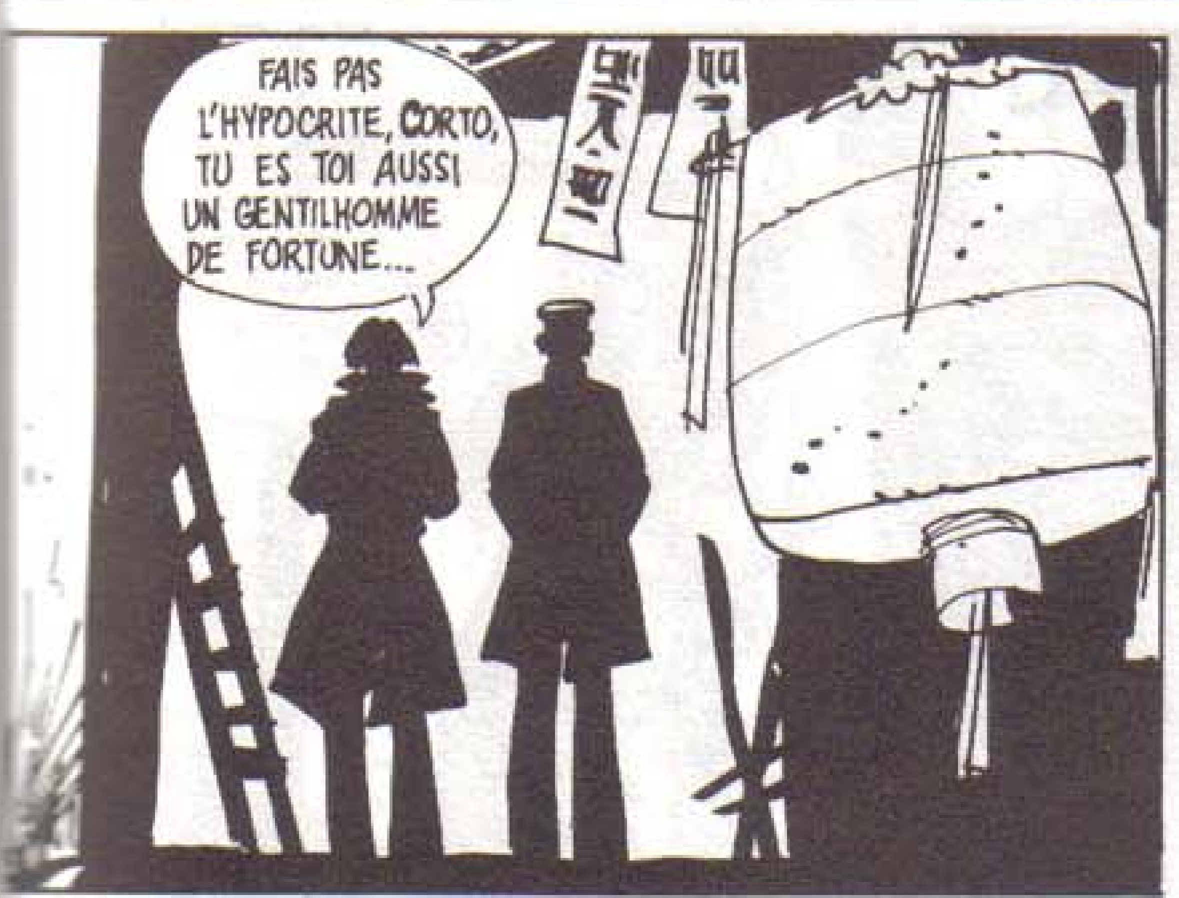
HONG KONG NE T'EST PAS RÉSERVÉ QUE JE SACHE.

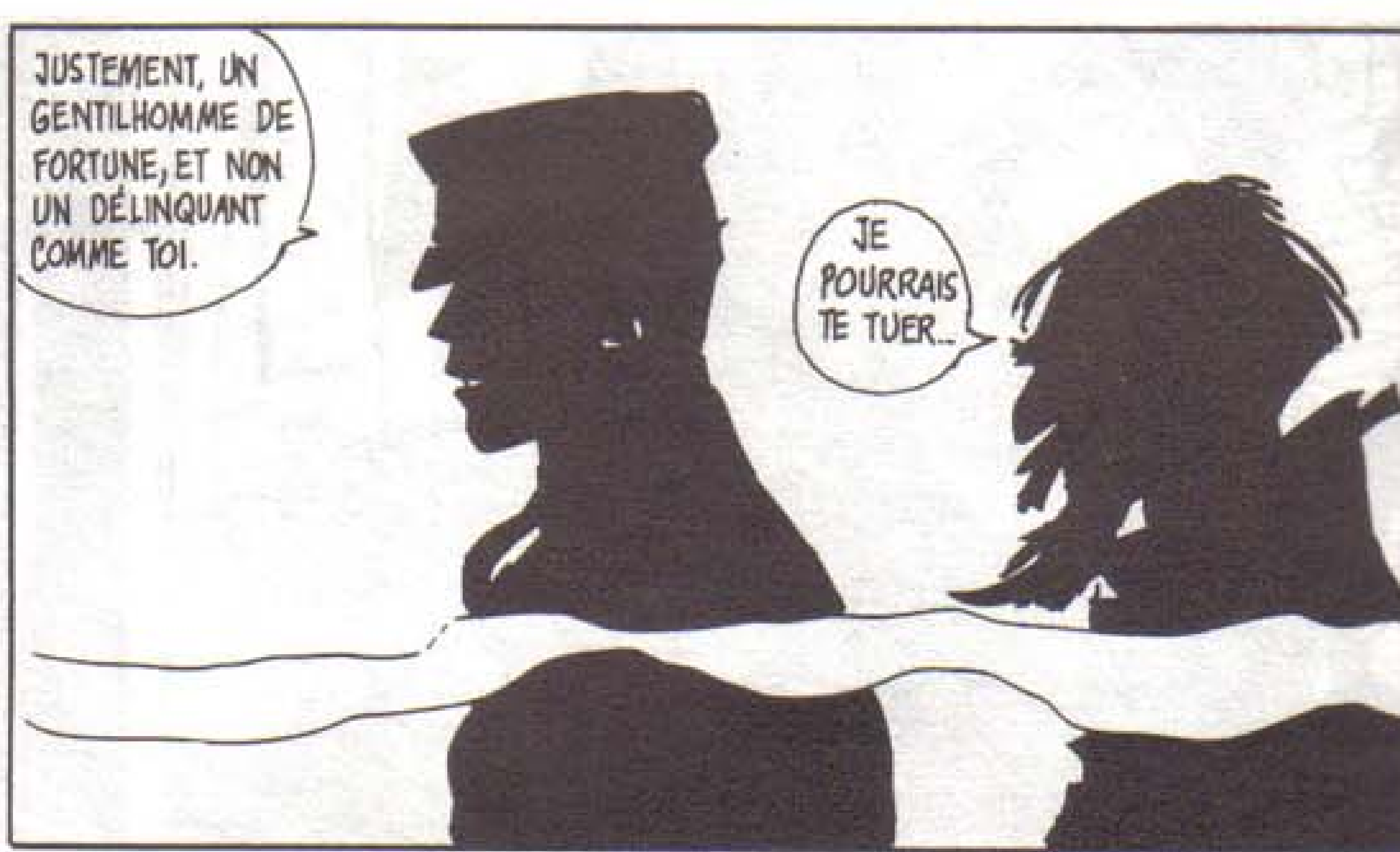
LA DERNIÈRE FOIS QU'ON S'EST VU, C'ÉTAIT À ST. KITT, IL Y A DEUX ANS DÉJÀ. TU ES ÉLÉGANT AVEC CET IMPERMÉABLE.

C'EST UN CADEAU.
TU N'AS PAS ENCORE RÉPONDU À MA QUESTION.

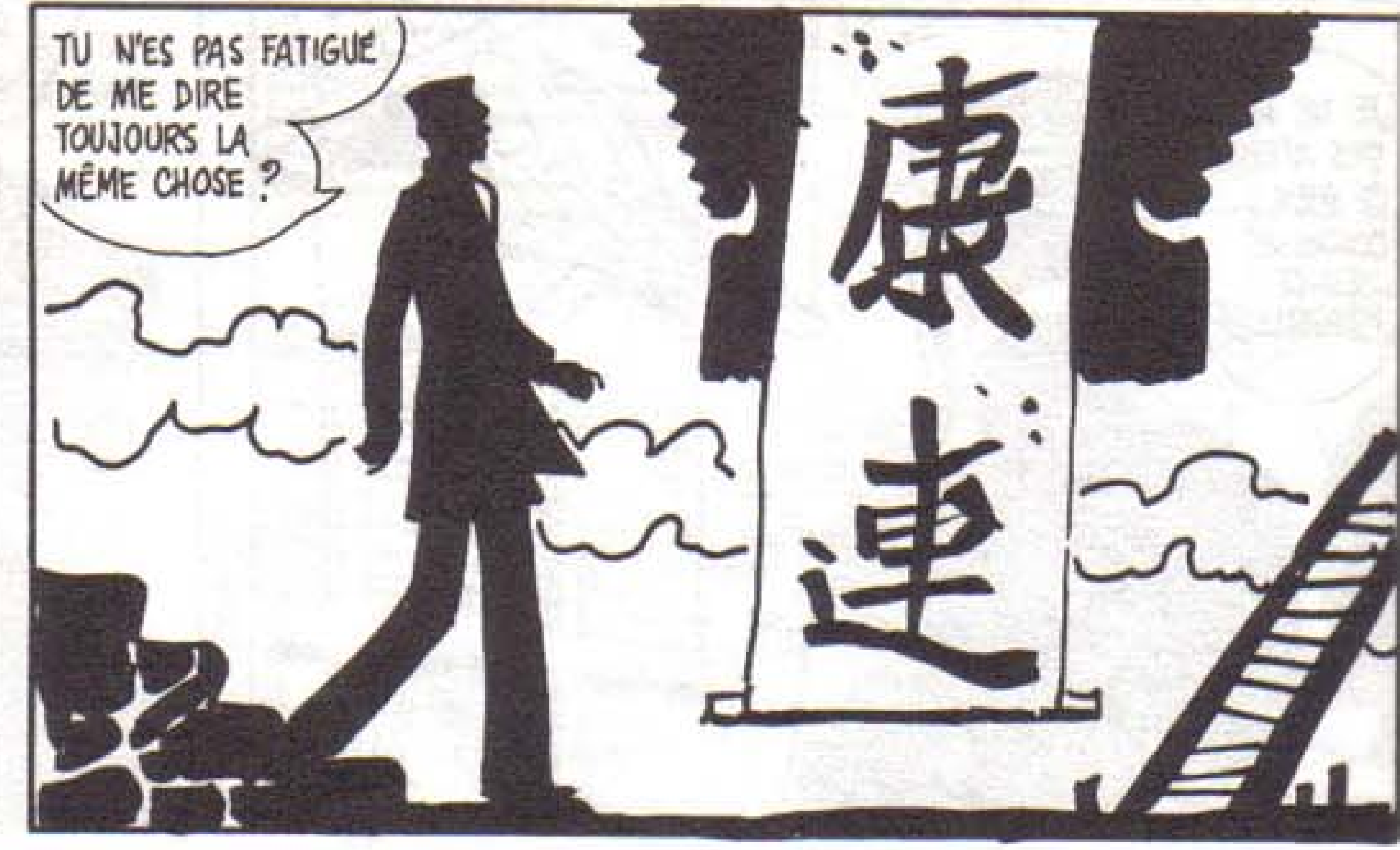

E NE SUIS PAS OBLIGÉ DE LE FAIRE. MAIS JE AIS TE DIRE : C'EST UN MOMENT IMPORTANT OUR TRAITER DES AFFAIRES.


AVEC LES BOLCHÉVIQUES À LA FRONTIÈRE MONGOLE, LES JAPONAIS EN MANDCHOURIE,
LES ALLIÉS EN SIBÉRIE, IL Y A DE QUOI DEVENIR RICHE AVEC LE COMMERCE DES ARMES ET LE TRANSPORT DES MERCENAIRES.
UN TRAVAIL DE VAUTOURS!


FAIS PAS L'HYPOCRITE, CORTO, TU ES TOI AUSSI UN GENTILHOMME DE FORTUNE...


JUSTEMENT, UN GENTILHOMME DE FORTUNE, ET NON UN DÉLINQUANT COMME TOI.
JE POURRAIS TE TUER...


ENCORE CETTE HISTOIRE!


TU N'ES PAS FATIGUÉ DE ME DIRE TOUJOURS LA MÊME CHOSE?


EH! JE TE PARLE!... MAIS...OÙ ES-TU PASSÉ?




DISPARU !?


RASPOUTINE !


UN MOMENT... IL S'EST PEUT-ÊTRE CACHÉ POUR ME TUER...




DU SANG ?... QUE LUI EST-IL ARRIVÉ ?


JE NE ME SUIS APERÇU DE RIEN. COMMENT EST-CE POSSIBLE ?!


QUE PUIS-JE FAIRE ?


UN MOMENT, MATELOT !




C'EST UNE DEVINETTE ?
OÙ EST L'HOMME QUI ÉTAIT AVEC VOUS ? POURQUOI Y A-T-IL DU SANG ? OÙ ALLIEZ-VOUS ? AVEZ-VOUS VOS PAPIERS ?


CORTO MALTESE, SUJET BRITANNIQUE, NÉ À LA VALLETTE, RÉSIDANT À ANTIGUA.


QUE CHERCHEZ-VOUS DANS CE QUARTIER, M. CORTO MALTESE ?
JE NE SAIS PAS !


ALORS, IL FAUDRA NOUS SUIVRE AU POSTE DE POLICE.


... ET PUIS VOS POLICIERS SONT ARRIVÉS. VOILÀ TOUT.


VOUS DEVEZ COMPRENDRE, COMMANDANT CORTO MALTESE, LA SITUATION EST DIFFICILE ; LA VILLE EST PLEINE DE RÉFUGIÉS RUSSES, D'AVENTURIERS, DE PIRATES, DE CONTREBANDIERS, D'ANARCHISTES RECHERCHÉS, COMME LA PERSONNE QUI VOUS ACCOMPAGNAIT DANS LE QUARTIER CHINOIS, LE CAPITAINE RASPOUTINE...


... GUETTÉ PAR LES POLICES DE LA MOITIÉ DU GLOBE. IL Y A DES JOURS QUE NOUS LE RECHERCHONS ET FINALEMENT, AUJOURD'HUI, NOUS L'AVONS DÉNICHÉ AU PORT AVEC VOUS. COÏNCIDENCE OU HASARD ?


CORTO MALTESE


EXCUSEZ-MOI, COMMANDANT, MAIS UN OFFICIER DE POLICE DOIT SOUPÇONNER TOUT LE MONDE.
QUEL JOLI DISCOURS...QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR SUR MON COMPTE?

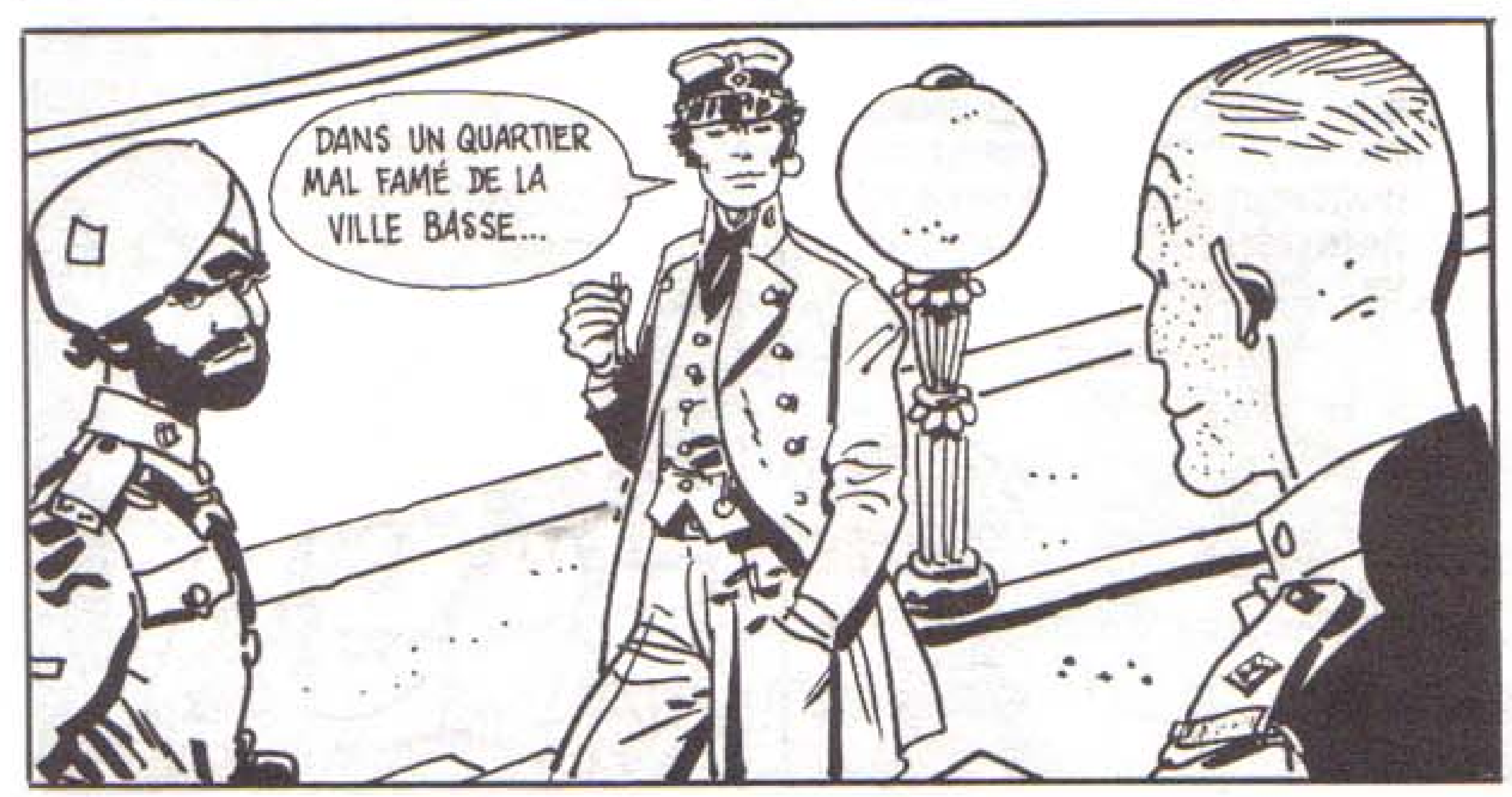

JE SAIS TOUT DE VOUS, CORTO MALTESE... PAR EXEMPLE...


...QUE VOUS AVEZ DÉJÀ ÉTÉ EN CHINE EN 1905 ET EN 1913 ; QUE VOUS ÊTES ALLIÉ À UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE CHINOISE, QUE VOUS VOUS ÊTES LIVRÉ À LA PIRATERIE DANS LES MERS DU SUD ET QU'EN AFRIQUE VOUS AVEZ ÉTÉ JUGÉ POUR HOMICIDE ET ACQUITTÉ.
JE NE PENSAIS PAS ÊTRE AUSSI POPULAIRE DANS VOS COMMISSA-RIATS.


IL Y A DES GENS AUXQUELS JE NE SUIS PAS SYMPATHIQUE. MAIS VOUS NE DEVEZ PAS CROIRE TOUT CE QU'ON VOUS RACONTE À MON SUJET ?


BIEN. TANT QUE VOUS NE FEREZ RIEN CONTRE LA LOI, VOUS N'AUREZ RIEN À CRAINDRE. SI JAMAIS VOUS VOYEZ VOTRE AMI...
PUIS-JE M'EN ALLER ? CETTE CON-VERSATION COMMENCE À ME FATIGUER !


OÙ LOGEZ-VOUS, COMMANDANT ?


DANS UN QUARTIER MAL FAMÉ DE LA VILLE BASSE...


LÀ OÙ SE TROUVENT PLEIN DE VOLEURS ET DE JOLIES FEMMES.




CELA FAIT TOUJOURS UN DRÔLE D'EFFET DE REVENIR CHEZ SOI.


LE MÊME PARFUM DE PÊCHER...


10




AH !... AH !... CORTO... CORTO... TU ALLAIS DIRE UNE BÊTISE !



JE NE SUIS JAMAIS ARRIVÉ À FINIR CE LIVRE.
sir thomas more
utopia

ENFIN TU ES REVENU !

HÜ! JE SUIS HEUREUX DE TE REVOIR. AS-TU TOUJOURS TOUT REÇU ?

OH! OUI, MAIS TOI, CORTO, TU RAMÈNES TOUT À L'ARGENT, ET ÇA NE SUFFIT PAS... IL FAUT QUELQUEFOIS ÊTRE ENSEMBLE. ENFIN, JE NE VEUX PAS T'ENNUYER AVEC MES REPROCHES. AUJOURD'HUI EST UN BON JOUR.

TU AS RAISON, HÜ. MAIS OÙ EST TON MARI, WANG ?
IL SERA BIENTÔT LÀ... LES LANTERNES ROUGES TE CHERCHAIENT.

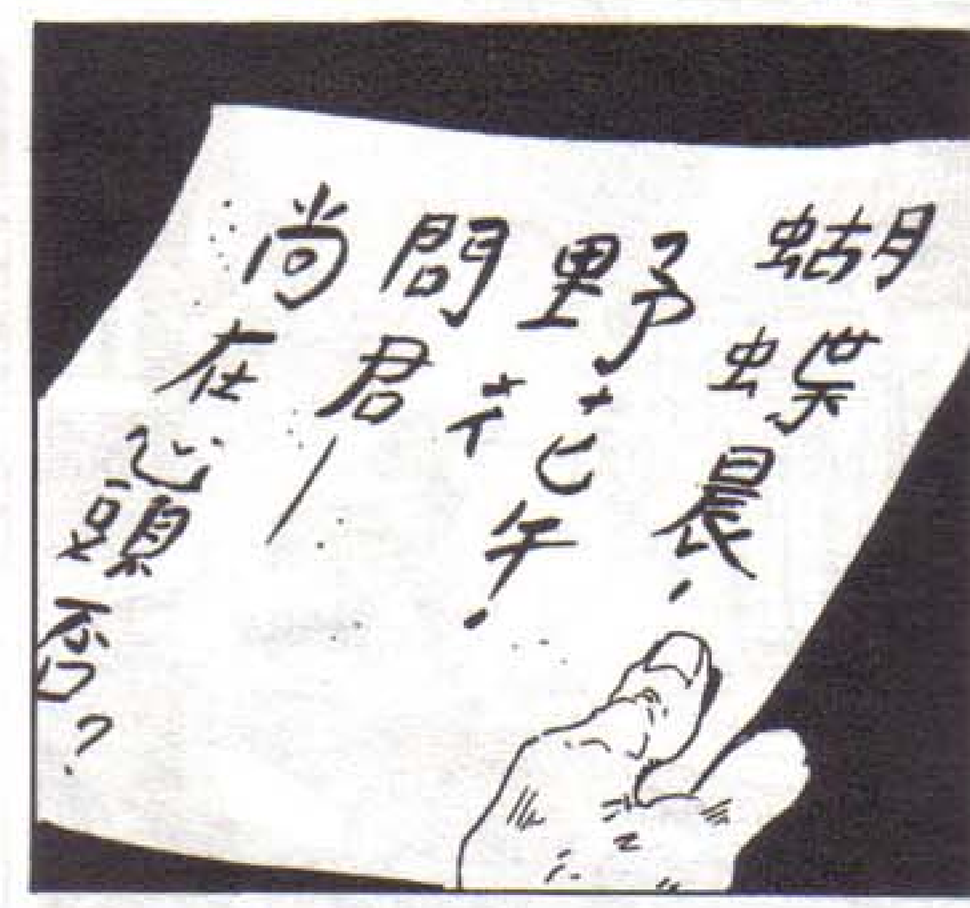
LES LANTERNES ROUGES ? QUE ME VEULENT-ELLES ?
11


LA BANDE DES LANTERNES ROUGES DOIT AVOIR QUELQUE CHOSE DE TRÈS IMPORTANT À TE DIRE. ELLES T'ONT CHERCHÉ AVEC OBSTINATION. CE SONT DES JEUNES FILLES COURAGEUSES QUI SONT OPPOSÉES À TOUTES LES AUTRES SOCIÉTÉS SECRÈTES...


À TA PLACE, JE LES ÉCOUTERAIS.


HŪ, TU N'ES PAS À MA PLACE. SI ELLES SONT CONTRE LES AUTRES SOCIÉTÉS SECRÈTES... ÇA VEUT DIRE QU'ELLES SONT AUSSI CONTRE LA "TRIADE".
ELLES N'ONT PAS PEUR DE LA "TRIADE", MAIS PASSONS À AUTRE CHOSE...


... J'AI ICI UNE LETTRE POUR TOI. ON L'A APPORTÉE CE MATIN. ELLE EST PARFUMÉE...


蝴蝶晨，
野花午，
問君
尚在心頭否？


TE SOUVIENS-TU D'UN MATIN DE PAPILLONS ET D'UN APRÈS-MIDI DE FLEURS SAUVAGES ?
HMM... QU'EST-CE QUE CELA PEUT ÊTRE ? UNE AUTRE SOCIÉTÉ SECRÈTE ?


NON, JE NE CROIS PAS. MAIS TU DOIS AVOIR UNE TRÈS MAUVAISE MÉMOIRE.










CE RIRE... JE LE CONNAIS...
HAW!
HAW HAW
HAW HAW!
HAW! HAW! HAW!


HAW HAW HAW HAW!
HAW
HAW HAW!


HAW! HAW! HAW!
HAW!
HAW!
HAW!
HAW!




CELA VIENT DE CE CÔTÉ...


ET CES DEUX-LÀ, D'OÙ SORTENT-ILS ?


C'EST VRAIMENT UNE HISTOIRE CHINOISE... PLEINE D'OMBRES!


HAW! HAW! HAW!
HAW!




VOYONS QUI EST CE LANCEUR DE COUTEAUX ...


RASPOUTINE ?!?


QUE T'ARRIVE-T-IL, RASPOUTINE ? TU N'ES PAS EN FORME... AUTREFOIS, TU ÉTAIS UN FORMIDABLE LANCEUR DE COUTEAUX.
JE SUIS TOUJOURS FORMIDABLE, ET C'EST LA RAISON POUR LAQUELLE TU ES ICI AU LIEU D'ÊTRE MORT...


J'AI VOULU TE FAIRE UNE BLAGUE.
AH !... COMME C'EST JOLI !


MAIS EXPLIQUE-MOI POURQUOI TU AS DISPARU CET APRÈS-MIDI EN LAISSANT CES TRACES DE SANG ?... QUE S'EST-IL PASSÉ ?
EH ! EH ! ÇA T'A SURPRIS, HEIN ?


QUE VEUX-TU DIRE ?
MAINTENANT QUE JE SUIS LÀ, TU NE COMPRENDS TOUJOURS PAS?


C'EST POURTANT SIMPLE, CORTO. ÇA FAIT DES ANNÉES QUE, TOI ET MOI, NOUS NE VIVONS PLUS D'AVENTURE COMME CELLE DU "MOINE" OU DE LA "FORTUNE ROYALE", L'ÎLE DE L'"ESCONDIDA" ET CELLE DU "SANTO". TE SOUVIENS-TU ? AU MOINS, C'ÉTAIENT DE VRAIES AVENTURES !


道
士
MAIS NON !... AUJOURD'HUI, JE ME SUIS CACHÉ PENDANT QUE TU PARLAIS ET PUIS JE ME SUIS LÉGÈREMENT BLESSÉ POUR TE FAIRE CROIRE QU'IL M'ÉTAIT ARRIVÉ QUELQUE CHOSE. J'AI VOULU T'OFFRIR UNE ÉMOTION, CORTO, PARCE QUE JE T'AIME BIEN...
RASPOUTINE ! TU ES FOU !


C'EST POUR TOI QUE JE L'AI FAIT. DIEU SEUL SAIT CE QUE C'EST MOCHE DE VIVRE DANS UN MONDE SANS AVENTURE, SANS FANTAISIE, SANS JOIE. ME COMPRENDS-TU, CORTO? DIS-MOI ?...
JE TE COMPRENDS, RASPOUTINE...


JE POURRAIS TE TUER.
MAIS JE SAIS AUSSI QUE, CHAQUE FOIS, TU ES PLUS FOU !


TU ME TUERAS UNE AUTRE FOIS ! VIENS BOIRE UN COUP !
JE NE SAIS PAS SI JE DOIS ACCEPTER JE NE SAIS PAS...


MAIS BIEN SÛR QUE TU DOIS ACCEPTER. TIENS, REPRENDS TON COUTEAU...


CORTO, CE N'EST PAS MON COUTEAU !


COMMENT? CE N'EST PAS TON COUTEAU?
JE TE RÉPÈTE QUE CE N'EST PAS LE COUTEAU QUE JE T'AI LANCÉ.
14


N'EST-CE PAS CELUI-CI, LE COUTEAU DE TON AMI ?
MAIS ALORS ?..


QUI A VOULU ME TUER AVEC L'AUTRE COUTEAU ?
ÇA, C'EST MON COUTEAU!











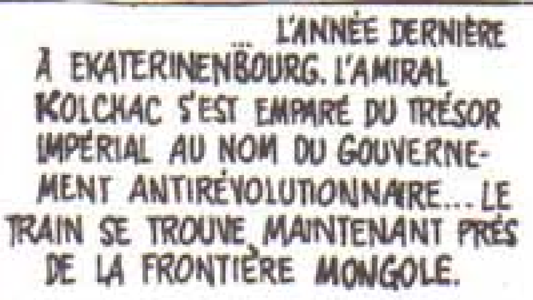

LES LANTERNES ROUGES TE SALUENT, CORTO MALTESE.


LES LANTERNES ROUGES ONT UNE AFFAIRE IMPORTANTE À TE PROPOSER. ES-TU DISPOSÉ À LES AIDER ?
JE NE SAIS PAS ENCORE...


MAIS PUISQUE VOUS M'AVEZ SAUVÉ LA VIE, JE VOUS ÉCOUTE...


TU N'AS JAMAIS ENTENDU PARLER DU TRAIN D'OR DE L'AMIRAL KOLCHAC, EN SIBERIE ?
15


LE TRAIN D'OR DE L'AMIRAL KOLCHAC ?... NON, JE N'EN AI JAMAIS ENTENDU PARLER !
IL S'APPELLE AINSI PARCE QU'IL TRANSPORTE LE TRÉSOR IMPÉRIAL RUSSE DEPUIS LA MORT DU TSAR ET DE SA FAMILLE...


... L'ANNÉE DERNIÈRE À EKATERINENBOURG, L'AMIRAL KOLCHAC S'EST EMPARÉ DU TRÉSOR IMPÉRIAL AU NOM DU GOUVERNEMENT ANTIRÉVOLUTIONNAIRE... LE TRAIN SE TROUVE MAINTENANT PRÈS DE LA FRONTIÈRE MONGOLE.




... ET IL INTÉRESSE LES SEIGNEURS DE LA GUERRE CHINOISE, LES BANDITS MANDCHOUS... LES ALLIÉS EN SIBÉRIE ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES, PARMI LESQUELLES LA NÔTRE. NOUS, LES LANTERNES ROUGES, NOUS CHARGERONS DE RECRUTER DES HOMMES ET DE FINANCER L'ENTREPRISE. IL NOUS FAUT QUELQU'UN CAPABLE DE LA DIRIGER


...NOUS AVONS PENSÉ À TOI, CORTO MALTESE, PARCE QUE NOUS SAVONS QUE SI TU ACCEPTES, NOUS POURRONS AVOIR CONFIANCE EN TOI. MAIS QUE FERONS-NOUS DE CELUI-LÀ ?
SI C'EST DE MOI QUE TU PARLES, TU PEUX T'ÉPARGNER LA PEINE DE CONTINUER... VOUS PARLEZ D'OR...

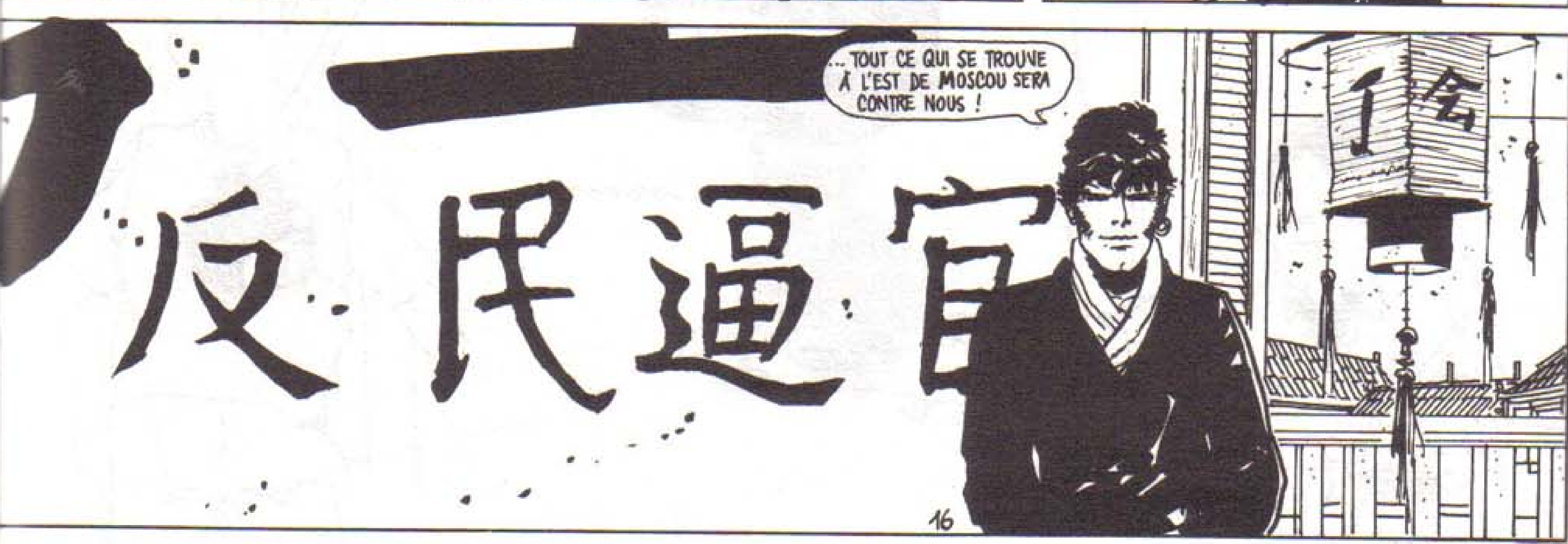

... D'OR RUSSE... ET ICI, IL N'Y A QUE MOI QUI SOIS RUSSE, DONC LE SEUL QUI AIE LE DROIT DE PARLER DE TOUT CECI...


NOUS, LES LANTERNES ROUGES, NOUS NE PERDONS PAS DE TEMPS AVEC CEUX QUI NOUS BARRENT LE CHEMIN.
MOI, JE BARRE LE CHEMIN À QUI JE VEUX ET QUAND JE VEUX. JE N'AI PEUR DE PERSONNE !

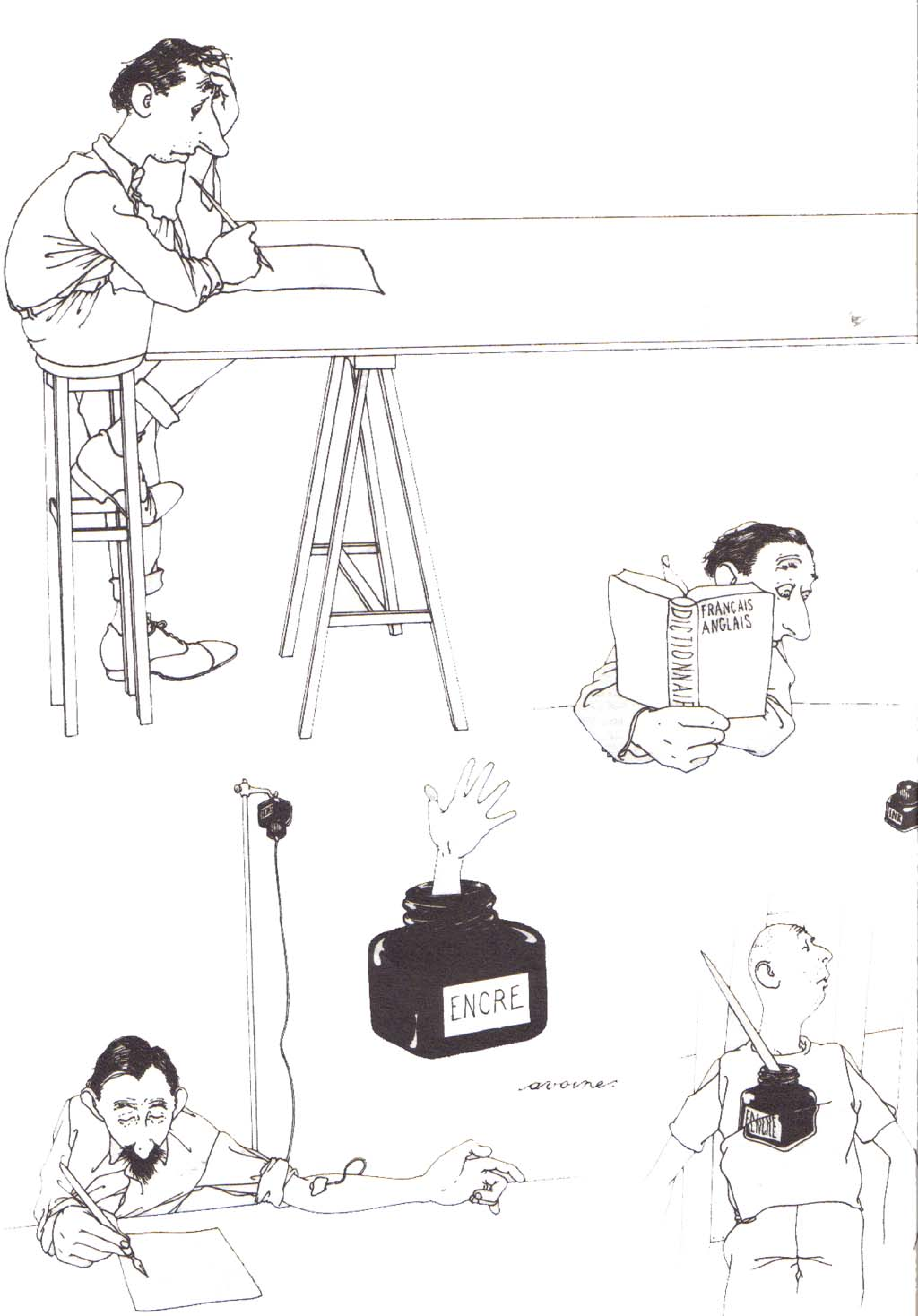

SA VIE DÉPEND DE TOI, CORTO MALTESE... POUR NOUS, LE TUER MAINTENANT OU PLUS TARD, C'EST PAREIL. SI TU LE VEUX COMME ASSOCIÉ, C'EST TON AFFAIRE.


MAIS AS-TU ENTENDU CES "LANTERNES" DE MES BOTTES ? ELLES NE SAVENT PAS À QUI ELLES S'ADRESSENT !... NOUS POUVONS NOUS SERVIR D'ELLES POUR PRENDRE L'OR... JE T'ACCEPTE COMME ASSOCIÉ...


TU AS FINI DE DÉLIRER, RASPOUTINE ?... TOUT CELA EST INTÉRESSANT, MAIS SI NOUS ACCEPTONS...
官


... TOUT CE QUI SE TROUVE À L'EST DE MOSCOU SERA CONTRE NOUS !
反民逼官

(A SUIVRE)


FRANÇAIS
ANGLAIS
DICTIONNAI
ENCRE
avoine
ENCRE

L'ENCRIER

AVOINE



L'ACTUALITE (A SUIVRE)

LOU ANDREAS - SALOME
VRAIMENT FEMME, VRAIMENT LIBRE.



MA VIE
PUF
COLL. PERSPECTIVES CRITIQUES
296 P. - 59 F

Il faut du temps pour lire les deux cents pages de cette « *esquisse de quelques souvenirs* » que Lou Andréas-Salomé écrivit et réécrivit pendant les six dernières années.

Il faut prendre son temps pour restituer toute cette durée qui n'apparait pas à la première lecture, au point qu'on risquerait d'oublier qu'il s'agit non pas de quelques notations au fil des jours, mais d'une tentative de bilan, de la mise en page d'une histoire élaborée de sa vie par une femme de soixante-dix ans, soucieuse de savoir quelle image laisser d'elle.

Faute d'y avoir réfléchi, au premier parcours, déception et amertume peuvent être la réaction de qui s'est laissé fasciner par Lou, pionnière du nouveau féminisme, vraiment femme et vraiment libre.

Déjà, en lisant la biographie de H.F. Peters, un agacement vous prend, qu'on calme en stigmatisant la naïveté du biographe qui cherche une reconstitution à tout prix.

Même exaspération face à la mise en scène du film de Liliana Cavani (*Au-delà du bien et du mal*) que l'on préfère croire plus nourrie des fantasmes de Liliana que des souvenirs de Lou.

Les première pages de *Ma vie* réitèrent l'effet de déception : ce n'était pas trahison de Cavanni ni de Peters mais « faute » de Salomé, par absence d'être.

Il faut enfin trouver le bon tempo pour rencontrer l'auteur de ces souvenirs. Renoncer à un récit maîtrisé, explicite, analytique qui nous livrerait « La-véritable-histoire-de-Lou-Andréas-Salomé », pour recevoir, en retour, beaucoup mieux, non pas l'histoire elle-même, inutile tissu d'anecdotes, mais le secret de cette histoire complexe à la fois dite et travestie par celle qui l'a vécue comme par ceux qui s'en sont voulu les narrateurs. Une certitude s'impose : en voilà une, au moins, qui n'a pas passé sa vie au ménage!

Par « ménage », entendons, de Lou elle-même : tout ce qui n'est pas « *s'ouvrir aux vraies joies et au monde* » à « *l'incommensurable comme à notre portée* ». « *J'étais poète, on me fait ménager* » avait déjà écrit Du Bellay trois bons siècles auparavant, obligé de « *perdre sa vie pour la gagner* » comme on l'a redit souvent depuis.

Eh bien, Lou Andréas-Salomé a pu refuser - ainsi qu'en témoignent ces « *Souvenirs choisis* » - de se laisser enfermer dans tout autre souci que du « *feu de la vie* », que du sens des choses, du monde, des êtres.

« *Nous verrons bien si la plupart des obstacles soi-disant insurmontables qu'érige le monde ne se révèleront pas être d'insignifiants traits tracés à la craie !* » s'écrie-t-elle et, d'une provocation l'autre, elle a dépisté le leurre jusqu'au bout de sa vie.

Peu importe si ce témoignage qu'elle a choisi de nous laisser, et que nous a pieusement retransmis un ami de ses dernières années, Ernst Pfeiffer, n'est, quoi qu'on veuille en prétendre, ni d'un grand écrivain ni d'une analyste confirmée. Ce qui est justement merveilleux, c'est la force qui passe à travers ce style surchargé de clichés, ces notations d'une « naïveté » qui plonge dans l'ébahissement quiconque est passé tant soit peu par l'épreuve analytique.

La force, l'originalité de Lou Andréas-Salomé, ce n'est pas tant d'avoir été l'épouse intouchable de Carl Andréas, l'amante infidèle de Rainer Maria Rilke, l'amie de cœur de Nietzsche comme de Paul Ree, la disciple préférée de Freud, c'est cette façon d'être au monde (et de l'avoir été jusqu'au bout de sa longue vie) qui explique justement cette « scandaleuse » abondance de rencontres avec des êtres exceptionnels.

C'est cette aptitude à vivre intensément, à refuser l'ennui, la mesquinerie, le gel des apparences, que Freud aurait, d'après ce qu'elle nous rapporte, très exactement décrit lorsqu'il lui dit (elle avait alors largement dépassé la cinquantaine): «*Même quand il est question des pires horreurs, vous avez un regard comme si c'était Noël* ».

N.Z.

ROMANS

HENRY JAMES
ŒUVRES ROMANESQUES
ED. STOCK
460 P. - 60 F
LES DEUX VISAGES
Traduit de l'anglais par Diane de Margerie et F.-X. Jaujard
ED. LETTRES NOUVELLES
255 P. - 45 F



Je suis de ceux qui ont découvert Henry James par son roman fantastique *Le tour d'écrou* (dans le magazine Fiction en 1961) après en avoir longtemps entendu parler comme de tous ces écrivains anglo-saxons trop complets ou trop peu traduits : leur langue, par sa qualité même, est difficile à rendre en français et l'énormité de l'œuvre décourage avant même d'y avoir glissé l'œil.

Actuellement, la réédition simultanée en français de quelques œuvres d'Henry James : deux romans chez Stock, cinq nouvelles aux Lettres Nouvelles, nous permet de redécouvrir « en douceur » cet auteur de la fin du XIXᵉ/début du XXᵉ siècle : Américain et New Yorkais il était épris de l'Europe, où il vécut beaucoup, choisit ses références littéraires (Balzac, Tourguéniev et... Paul Bourget) et situa la plupart de ses écrits.

J'ai, personnellement, un faible pour les nouvelles en général et pour celles de James en particulier : elles sont belles comme des tragédies antiques! D'entrée, on sent les personnages minés par une terrible passion, cheminant vers leur perte ou, pire, regardés par d'autres y cheminer... Même si l'on caresse l'espoir qu'ils en sortiront indemnes (Mrs Hope dans *L'humiliation des Northmore*), on attend, avec un délicieux frisson, cette fin que James nous promet parfois dès le début (dans *L'auteur de Beltrafio*) et qui, comme lui, nous fascine et nous terrifie : la mort. Certes, dans *Les deux visages* et *Le château des Fordham*, la mort n'est que mort « sociale », impossibilité de tenir une (sa?) place dans le « monde », mais il semblerait que, dans l'univers de l'écrivain, il n'y ait pas d'autre endroit où l'on pût vivre...

Cette « bonne société », avec ses rôles bien établis, ses vêtements-signes de reconnaissance, sa beauté-outil et son argent-valeur, ses amoureux séduisants mais point assez riches, ses époux possibles mais point assez séduisants, reste la même en plus précis, plus pesant, dans les romans. Ce poids de la tradition et de la sécurité en amour et en argent semble tenir très à cœur aux hommes (Lawrence dans *Le regard à l'envers*, Osmond dans *Portrait de femme*) tandis que les femmes (Nora dans le premier, Isabelle, l'héroïne du second, sa belle-fille Pensée et son amie Henriette) tentent d'en écarter les limites, non sans quelques souffrances...

Il est vrai que les personnages féminins sont particulièrement chers à James qui, tout en essayant de percer leurs mystères s'émerveille de leur complexité sans cesse grandissante et en prend à parti le lecteur avec lequel il partage « notre héroïne ».

Ces romans lents et complexes, aux rebondissements curieux, s'insinuant dans des situations mûries jusqu'à en être usées, aux personnages qui ne savent plus si c'est eux-mêmes ou les autres qu'ils abusent, aux phrases enroulées et subtiles qui décrivent tant en laissant tant à deviner, exercent une fascination oubliée, comme le goût des plats longuement mitonnés.

M. C.M.

PICHARD
MARIE-GABRIELLE DE SAINT-EUTROPE
ED. JACQUES GLENAT
154 P. - 120 F

Pichard, c'est entendu, est passé maître dans l'art de dessiner de belles fesses comme sommets d'adorables corps tordus par des martyrs ou saisis dans des spasmes lubriques, où bavent les bouches et où ruissellent les plis de chairs ondoyantes. Mais, jusqu'ici, aussi bien avec Blanche Epiphanie qu'avec Paulette ou d'autres héroïnes, il s'était retenu au bord du déchaînement toujours imminent et pourtant suspendu. Aujourd'hui, voilà *Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope*, un long roman picaresque de 143 pages : Pichard éclate, Pichard se défonce. Pichard va « jusqu'au bout ». Mais lequel?

C'est une affaire entendue depuis qu'il y a un discours sur

PHILIPPE MURAY / MICHELE COSTA MAGNA / NICOLE ZUCCA /
MICHEL PIERRE / JOSHKA SCHIDLOW / FRANCIS LAMBERT / RODOLPHE

la peinture : l'obsession des paires de fesses (Rubens, Mayol ou Courbet), est la manière détournée des peintres d'apprivoiser cette angoisse que le corps de la femme soit, à l'avant, « dérobé », « privé » de ce qui rend l'homme si fier de lui. Ce qui s'appelle, bien sûr, le complexe de castration pour l'enfant - mais avec quoi l'adulte, toujours peu convaincu de la nullité de son hypothèse primitive (retranchement du pénis chez la fille), a encore à se débattre frénétiquement pour continuer à nier en sourdine la différence des sexes.

C'est ce qui a donné toute cette littérature du « sadisme », avec coups de fouet répétés, sodomisations par l'intermédiaire d'accessoires divers, obsession de pénétrations par procuration. Toutes procédures trahissant l'entreprise désespérée de donner à ces « culs fantastiques » le sexe qui leur manque. L'épopée de *Marie-Gabrielle* est, à cet égard, exemplaire, avec ses récits qui s'emboîtent dans la meilleure tradition des romans du XVIIIe siècle pour raconter les malheurs toujours plus édifiants de pauvres créatures courbées sous la loi des mâles et soumises à des nonnes démentes qui leur font expier par le corps ce qu'elles ont fait avec le corps.

Il y a bien sûr beaucoup d'humour dans ce gros album où les images suintantes d'une épaisse sensualité ne cessent de démentir les discours édifiants des femmes suppliciées qui acceptent leur destin au nom des enseignements de la Sainte Eglise catholique.

Mais si le projet de Pichard est aussi de dresser, de manière détournée, un plaidoyer pour l'épanouissement des corps contre la répression sexuelle, au nom de la seule loi du plaisir, il faut reconnaître qu'il manque son but d'utopie pansexualiste : comme les romans érotiques de jadis, *Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope* éclaire crûment et involontairement ce qu'on appelle aujourd'hui l'impasse sexuelle. La répétition obsédante des paires de fesses et des sexes forcés, trahit que la femme, de toute façon, même violée et reviolée, reste interdite, encore plus interdite qu'avant les tortures, niée une fois de plus dans l'aveuglement du désir qui manque toujours son but. Il faut être soi-même bien innocent sur la sexualité pour être ému ou excité par ce voyage au bout de l'harrassante dénégation du non-rapport sexuel.

Sade ? Pichard s'y réfère clairement. Mais justement, il semble plutôt victime de son maître. Car, s'il s'inspire du « sadisme », il passe en revanche à côté de la tragédie sadienne qui consiste, dans chaque roman, à substituer lentement aux corps suppliciés individuellement, leur multiplication folle, leur accumulation à l'infini. Si les livres de Sade commencent par les tribulations de deux ou trois malheureuses pour finir dans des apothéoses de combinatoires où seules les permutations et les empilements de cadavres *font sens*, c'est pour dire la défaite du plaisir dans le nombre qui l'abolit. De la leçon de Sade, Pichard, dont les héroïnes finissent comme elles ont commencé - intactes - n'a retenu que les prémisses. Et c'est bien dommage.

Georges Pichard
Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope

NOUVELLES

GABRIEL GARCIA MARQUEZ
L'INCROYABLE ET TRISTE HISTOIRE DE LA CANDIDE ERENDIRA ET DE SA GRAND-MÈRE DIABOLIQUE

Traduit de l'espagnol par Claude Couffon
ED. GRASSET
165 P. - 30 F

LES FUNÉRAILLES DE LA GRANDE MÉMÉ

ED. GRASSET
157 P. - 30 F

Comment faire hurler à la littérature tout ce qu'elle se refuse à dire pour se réfugier dans la répétition muette de la beauté et l'exhibition réitérée de la poésie des atmosphères ? C'est-à-dire : comment faire *penser* la littérature ? A cette question capitale pour la survie de l'écrit, les avant-gardes répondaient encore naguère en étranglant toute représentation dans un ascétisme extrême de la forme qui en a fait un parloir grillagé où toute possibilité de communication s'est rapidement gelée.

Mais il est d'autres réponses, et particulièrement celles qui viennent de l'autre côté de l'Atlantique, chez les écrivains latino-américains. Parmi eux, Garcia Marquez a probablement entrepris la tentative la plus riche pour épargner à la littérature les cloîtres du signifiant et lui faire



crier des vérités qui n'appartiennent qu'à elle, dans un mouvement de mise en scène *balayant* le vaste espace des hommes et des paysages. *L'Automne du Patriarche*, son dernier roman, le prouvait tumultueusement. Aujourd'hui, voici *Les funérailles de la Grande Mémé*, et *L'Incroyable et triste histoire...* qui nous livrent en somme les trames secrètes des mille pistes qui ont conduit à l'élaboration de ses romans gigantissimes.

Il faut attendre l'ultime nouvelle du premier recueil pour voir naître réellement Garcia Marquez, dans l'allongement des phrases et le langage qui s'alourdit. Au milieu des charognards, dans l'air tropical des villages écrasés, la Grande Mémé meurt comme si elle était la mère du genre humain, entourée de la foule sublime qui s'enfante de ses funérailles.

Il y a - surtout dans les récits plus récents de *L'incroyable et triste histoire...* - comme l'obsession d'un retour de soupe originelle au milieu d'un recommencement permanent d'apocalypse. Parmi les larves de moustiques, la brise chaude des ventilateurs, la somnolence et la sieste, le moindre événement coagule comme une catastrophe les corps en crue, créant dans leur accumulation des foires sauvages et bruyantes. Chaque nouvelle raconte au fond une épiphanie, une visitation, l'apparition dans les bourgades misérables des Caraïbes de quelque chose d'extérieur au monde, un noyé beau comme un dieu au corps géant revêtu d'une cuirasse de boue et de rémoras, portant sur lui les traces des mers lointaines, ou un vieillard aux ailes d'ange immenses pataugeant dans les mares fangeuses d'après-tempête grouillantes de coquillages pourris et de crabes, ou encore le plongeur découvrant, dans les hauts-fonds marins, les tortues par milliers endormies sur un socle océanique fait d'ardoise sculptée. L'ultime nouvelle, éblouissante, l'histoire d'Erendira, déroule le cruel récit d'une adolescente prostituée par une aïeule monstrueuse traînant sa proie à travers le continent, au milieu du grand vent éternel qui détruit tout et mêle les corps accouplés comme des méduses aux trombes de la tempête, jusqu'à la mer où se dénoue tragiquement cette histoire de l'infernale multiplication des coïts.

Autant de fantasmes, oui, magnifiquement montrés. Mais fantasme s'oppose à gratuité. Fantasmes d'origine, obsédants souvenirs d'une proliférante vie intra-utérine, comme une immense théorie cloacale venant combler et faire hurler la part manquante en chacun, la lacune qui est en nous, cette histoire de genèse et d'apocalypse branchées en direct, qui dépassent l'insuffisance de notre vérité individuelle.

P.M.

RÉGIS FRANC
HISTOIRES IMMOBILES ET RÉCITS INACHEVÉS

ED. DARGAUD
COLL. PILOTE
48 P. - 18 F



Il y a des périodes comme ça où on feuillette négligemment les magazines illustrées, en se disant que les cases et les phylactères n'ont plus grand-chose à raconter, que la bande dessinée, prisonnière de ses recettes, n'est devenue qu'un produit de consommation pour supermarchés... Et soudain, au détour d'une page, on découvre une bande qui attire l'œil, une signature inconnue qu'on enregistre aussitôt. En un mot, un nouvel auteur qui confirme, si nécessaire, que la B.D. est bien un art.

C'est le cas avec Regis Franc, monsieur venu de la publicité, qui, en une année, a su imposer un style, un humour, une forme de récit, des ambiances, du jamais vu. Chez « les petits miquets », en tout cas. Car Regis Franc se savoure avec le

…ictus complice de ceux qui ont une certaine culture et savent citer les références. Ses personnages ont beau être des animaux de basse-cour (poules, lapins, chiens, cochons), ils n'en expriment pas moins un univers hérité d'une assidue fréquentation des cinémathèques et des librairies cotées.

De là ces atmosphères vaporeuses et évanescentes, cette utilisation des mythes du cinéma de Hollywood à Visconti, que Franc sait merveilleusement introduire dans des histoires d'amour, de nostalgie et d'exotisme, qui courent des stations balnéaires de la Mer du Nord à la Russie impériale en passant par l'Asie éternelle. Un clin d'œil sophistiqué et désabusé, appuyé par la maîtrise d'un langage littéraire hésitant entre Proust et Fitzgerald et une remarquable construction graphique qui semble dérégler le rythme du temps au point de ralentir son cours.

Cet album contient les premiers récits « immobiles et inachevés » que Franc a livré à *Pilote*. Depuis, il n'arrête pas de produire. On le retrouve partout : *Pilote* toujours, mais aussi *Charlie* et *Le Matin*, où il dessine un strip assez inégal, *Le Café de la plage*. Adopté par l'intelligentsia parisienne, il devrait pourtant se méfier de son incroyable facilité. A force de présence, il risque à la longue de lasser. Comme chacun sait, les modes, mon cher, sont tellement fluctuantes...

F.L.

ESSAIS DOCUMENTS

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD
INSTRUCTIONS PAIENNES
ED. GALILÉE
COLL. DÉBATS
88 P. - 21 F
RUDIMENTS PAIENS
10 x 18
250 P. - 14 F

Que nous autres hommes, animaux de langage - « parlêtres » comme dit Lacan - n'existions que dans l'exacte mesure où nous sommes *narrés*, gibiers de documents, objets d'archives, trames de scénarios, c'est sans doute la vérité qui, bon gré mal gré, gouverne la pensée du XXe siècle. J.-F. Lyotard, dans *Rudiments Païens* et *Instructions païennes*, ses deux derniers livres, ne fait rien d'autre que de répéter cet acquis minimal de ce qu'il faut bien appeler le matérialisme contemporain.

La narration comme preuve unique de notre existence - c'est le branchement en direct, à vif, sur le *récit*. C'est-à-dire la fiction innombrable qui nous soumet à sa structure mouvante.

Mais qu'advient-il quand ce récit, cette fiction, au temps même où ils sont lentement abandonnés par la littérature dite d'avant-garde, sont au contraire reconnus par les sciences humaines comme base théorique incontournable? C'est une question dont on voit l'actualité partout : la fiction qui tombe des mains des écrivains, ce sont les philosophes qui la ressaisissent et s'en avouent obsédés, habités.

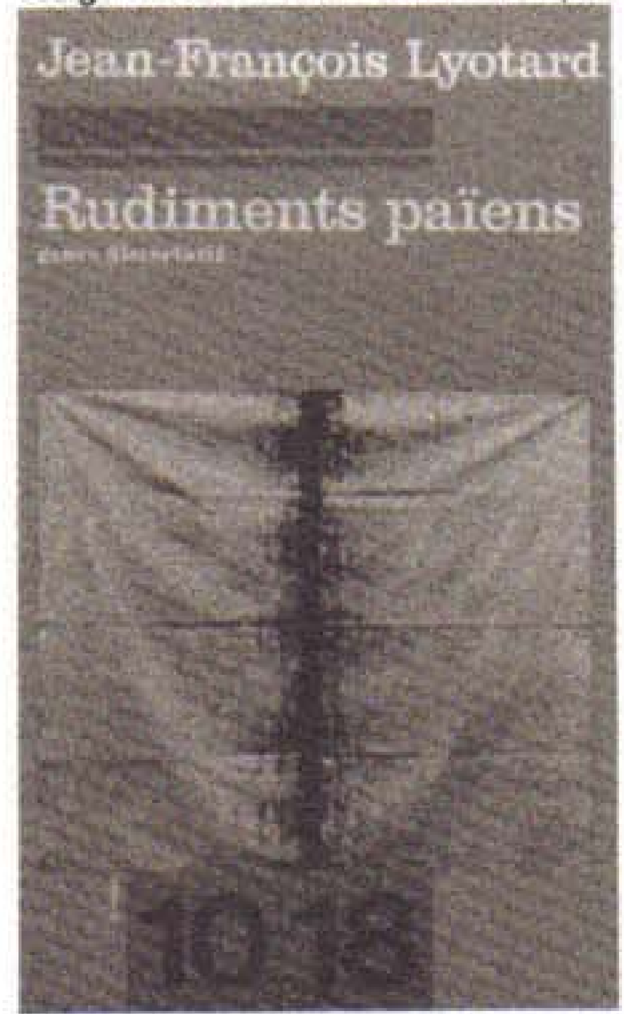
Ce qui annonce aussi un renouveau imprévisible, *ailleurs*, du récit. Son surgissement dans la théorie qu'elle perturbe et en même temps recrée.

De cette situation neuve, coup sur coup, les deux livres de Lyotard portent témoignage. Le premier, *Rudiments païens*, à travers un regroupement d'essais variés (réflexions sur la décadence, remarques sur le langage et le féminisme, etc.). Le second, *Instructions païennes*, au fil d'un dialogue bref et brûlant de polémique sur des questions d'actualité immédiate - la fin du marxisme, les élections, les « nouveaux philosophes »...

« *La grande affaire*, écrit Lyotard, *est maintenant pour nous de détruire la théorie* ». C'est-à-dire de faire des pseudo-théories, de fabriquer des théories-fictions. Pourquoi? Pour lutter contre ce qui est le terrain éternel du dogmatisme et du totalitarisme : la croyance en un *centre*, le rejet de l'hétérogène, la foi en un Vrai qui est un Bien-Pour-Tous, c'est-à-dire très vite le Mal absolu : les camps, les charniers...

L'affirmation du multiple en révolte, l'urgence d' « accélérer la décadence » des grandes valeurs oppressives, de se guérir du « pathos théorique », voilà le paganisme de Lyotard, puisqu'est « païen », dit-il, tout discours qui s'admet, dans son élaboration, comme fiction.

D'où vient qu'à ce programme - apologie du pluriel triomphant contre le pouvoir — on ne parvienne pas toujours à adhérer totalement? Sans doute de la longue et lourde rancœur que



Lyotard trahit contre les « nouveaux philosophes »-frères ennemis en anti-pouvoir. La moitié des *Instructions païennes* s'obscurcit d'une farce laborieuse qui consiste à démonter ce qu'il appelle la « Cie Clavel », au long de pages indigestes où reviennent obsessionnellement des noms travestis et transparents - Clavie, Sollie, Levie, Dessie, Nemie, etc. Lyotard ne se remet pas de voir ses cadets entrer dans la carrière quand il y est encore. Aussi, contre ses propres principes - la mise en série des récits et l'oubli des noms - accumule-t-il les noms exécrés.

Lui qui écrit : « *Les morts ne sont pas morts tant que les vivants n'ont pas enregistré leur mort dans des récits* », craint-il tellement d'être à son tour pris dans un récit, par des nouveaux venus dont il sait pourtant la dérisoire médiocrité?

P.M.

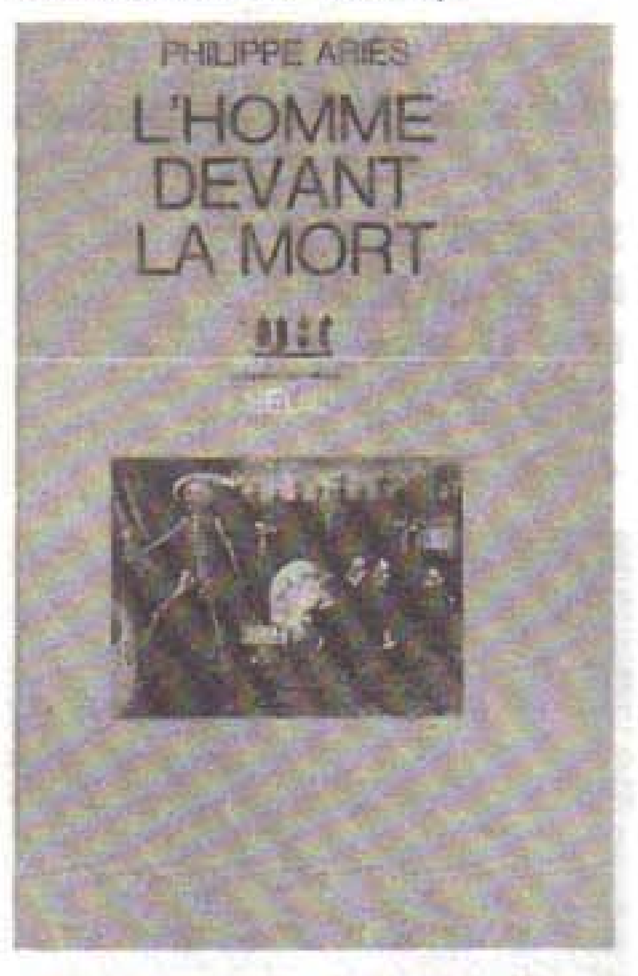
PHILIPPE ARIES
L'HOMME DEVANT LA MORT
ED. DU SEUIL
COLL. L'UNIVERS HISTORIQUE
641 P. - 69 F

Cet ouvrage ne constitue pas, comme son titre pourrait le laisser supposer, une réflexion générale sur l'homme et la mort, sans limites spatiales ni temporelles. Philippe Ariès traite uniquement (et c'est déjà énorme!) de l'homme occidental devant la mort, essentiellement du haut Moyen Age à nos jours.

Il existe plusieurs manières de penser la mort. Dans notre civilisation elle est rejetée, refusée, indécente. Dans les anciennes civilisations (et encore, parfois, en milieu rural) elle était intégrée à la vie quotidienne. Intégration quasi-physique puisque les cimetières étaient au cœur des cités, à l'ombre des clochers, serrés contre les tombeaux.
Lieux éminemment favorables à la résurrection lors du jugement dernier. Le cimetière, surtout au Moyen Age, est un lieu public. On y juge, on y construit des fours à pain, on s'y prostitue. Aux Saints Innocents à Paris, il existe de véritables galeries marchandes près des charniers et P. Ariès fait remarquer qu'il faut sans doute y voir l'origine des grandes places carrées à arcades comme celles des Vosges ou du Palais Royal.

Le cimetière/lieu public a duré jusqu'au XVIIIe siècle, jusqu'à la création des grands cimetières sub-urbains où la tombe s'individualise. Le triomphe de la bourgeoisie au XIXe siècle s'exprime aussi dans la volonté de posséder une concession à perpétuité, la pierre sépulcrale et les statues portraits comme celles, parfois émouvantes (il s'agit d'enfants), du cimetière de Nice. L'apogée étant atteinte à Milan et dans certains cimetières d'Amérique du sud (tel Lima), qu'Ariès ne mentionne pas.

Dans la longue durée (Ve-XVIIIe siècle), P. Ariès distingue la mort véritablement « apprivoisée », antérieure au XIIIe siècle de celle de la fin du Moyen-Age, où l'image du corps devenu poussière fait place au corps décomposé grouillant de vers, au squelette auquel reste encore attaché des lambeaux de chair, au « transsi ». Non pas par morbidité mais bien au contraire, par amour passionné de la vie et des biens matériels (qui deviennent assez désirés pour être pris comme thème pictural, la « nature morte » naît au XIVe siècle).



P. Ariès fait aussi remarquer combien, du XVIe au XVIIIe, on assiste à une remontée du sadisme qui finit par sombrer dans la nécrophilie et l'érotisme macabre. Eros à Tanathos s'accouple véritablement au « siècle des lumières » alors qu'apparaissent la peur de la mort, l'intolérable de la mort de l'autre et l'angoisse terrifiante d'être enterré vivant (dont Ariès mésestime la permanence jusqu'à nos jours).

Au siècle dernier commencent à se mettre en place les codes d'une « belle mort » bourgeoise ou romantique et P. Ariès conclut son livre par l'étude de la « mort inversée » de notre époque, avec les étapes progressives de la mise à l'écart du malade à qui on ne révèle pas la gravité de son cas, l'interdiction « sociale » du deuil et la médicalisation complète de la mort.

Au XIXe siècle, les choses de l'amour ont été frappées d'interdit, au XXe ce sont celles de la mort. Dans le contexte de leur époque, l'amour et la mort compromettent l'ordre et la sécurité des sociétés occidentales. L'interdit du sexe a été levé, l'amour est à nouveau codifié, mais l'interdit de la mort s'en est trouvé accentué. Par les « funeral homes », les techniques de conservation par cryogénie (non

évoquées par Ariès), les mouroirs hospitaliers, l'humanité occidentale a rejeté la mort, pour rentabiliser le cadavre.

Les conclusions de Philippe Ariès rejoignent celles d'autres penseurs contemporains de la mort, il semble que la « mort inversée », impossible à maintenir, soit peu à peu mise en cause et qu'à nouveau on en revienne aux comportements de la « belle mort », à la mort appréhendée en face, la mort considérée comme simple « changement biologique ». L'homme occidental se prépare à jouer une nouvelle comédie face à la mort et P. Ariès nous offre les anciennes représentations, ce qui peut toujours éviter de recommencer la même pièce...

M.P.

CAZA
SCÈNES DE LA VIE DE BANLIEUE
ED. DARGAUD
COLL. PILOTE
47 P. - 18 F



Tête de Robinson Crusoé ornée de lunettes et dégaine retour à la nature... Même si vous n'avez jamais rencontré Caza (heureuse abréviation de Cazaumayou), vous saurez sans problème le reconnaître lors de la prochaine convention de la bande dessinée. Il est en effet son propre héros dans ces *Scènes de la vie de banlieue* directement inspirées de son expérience du « hachélème ». Un monde qu'il a longtemps fréquenté avant de se retirer à la campagne, comme il le confie sur la jaquette de présentation. On le comprend : la solitude des cités dortoirs n'était pas pour convenir à cet écologiste sentimental et non violent, allergique au béton.

Elle lui a, en tout cas, inspiré une série de récits d'une inégale réussite. D'abord parce que son fantastique quotidien rappelle nombre d'autres bandes dessinées et ne surprend personne. Ensuite parce que ses scénarios pèchent trop souvent par leur naïveté bon teint et une critique aujourd'hui bien galvaudée du « Français-moyen-télé-famille-pantoufles. ». Reste que le dessin est précis et agréable, les couleurs soignées et que trois histoires sont joliment tournées : *Pavillon noir*, *Metropolitain opéra* et *Archélème*. Mise à part cette dernière, qui transforme l'auteur en Noé de banlieue, c'est curieusement dans les déchaînements de violence que Caza se montre le plus imaginatif. Les ravages causés par son pavillon transformé en galion pirate, son incursion dans le métro concentrationnaire, nous valent de très belles planches angoissantes à souhait. Dommage que le reste de l'album ne soit pas du même cru.

F.L.

SCIENCE-FICTION

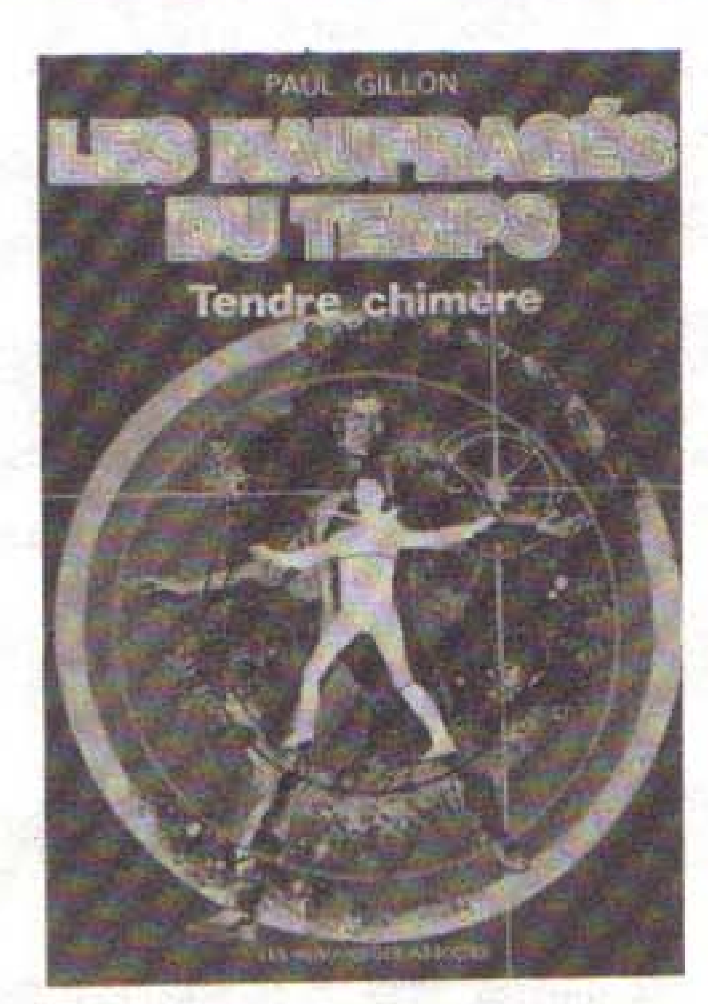
PAUL GILLON
TENDRE CHIMÈRE
(Les naufragés du Temps Tome 5)
ED. HUMANOIDES ASSOCIÉS
54 P. - 24 F

Voici donc, enfin, *Tendre Chimère*, le cinquième volume des aventures de Christopher Cavallieri, l'homme qui hiberna près de 1000 ans dans un ovoïde de cristal pour mener à terme sa mission : survivre tout d'abord, puis sauvegarder ce qui restera de la Terre et de ses habitants.

Mais ce pauvre Christopher doit commencer par résoudre ses propres problèmes : problèmes d'agressivité (quelles superbes bagarres!), problèmes sexuels et sentimentaux (quelles superbes étreintes!). Ce qui nous permet de retrouver - pour notre plus grand plaisir - la blonde Valérie, Mara la brune et la fascinante Quinine. Pour donner la mesure des incertitudes de Christopher, rappelons qu'il définit Quinine comme ayant « *les yeux de Valérie, les lèvres et les seins de Mara... à la fois l'une et l'autre... et c'est une prostituée* » *(La mort sinueuse)*. Bref, de très sérieux problèmes!

Retour aussi de Bébbé, la délicieuse et terrifiante petite androïde, du major Lisdal, l'homme à la tête de métal et d'un étrange et monstrueux bonhomme dont la parenté avec le défunt (?) Tapir est indéniable. Enfin, à mi-chemin entre un Milou et un Spip futuristes, apparition de Philos, une étonnante petite mascotte lettrée et télépathe!

Tout ce petit monde gravitant dans un décor étrange, un monde piégé où les apparences sont autant de trappes qui engloutissent nos héros.



C'est en ce sens que l'univers que campe Gillon n'est pas sans nous faire songer à celui de Dick : un univers insaisissable, peuplé de fantômes (pardon : de projections quadridimensionnelles) d'androïdes et autres trompe-l'œil, un univers à l'image de la belle Quinine qui, atteinte de l'incurable fièvre, se métamorphose lentement, inexorablement en quelqu'un, en quelque chose d'autre, jusqu'à ce que tombe le dernier masque, la dernière illusion et que s'impose alors une terrible réalité.

R.

BILAL / CHRISTIN
LA VILLE QUI N'EXISTAIT PAS
ED. DARGAUD
COLL. HISTOIRES FANTASTIQUES
62 P. - 30 F

Après les Landes de *La croisière des oubliés*, la Bretagne du Vaisseau de pierre, Christin et Bilal poursuivent leur balade dans l'hexagone. C'est dans le Nord de la France qu'ils nous entraînent, avec cette troisième *Légende d'aujourd'hui*. Plus exactement à Jadencourt, petite ville perdue dans un interminable automne (incroyables couleurs de Bilal!) et dont la vie économique repose tout entière dans les mains du groupe Hannard, modèle de ces grandes dynasties bourgeoises, maîtresses des mines, du textile et de l'acier. Un colossal empire laissé soudainement orphelin par la disparition du « vieil Hannard », patron paternaliste et chrétien qui lègue sa fortune à sa petite-fille Madeleine, une jeune infirme retirée au bord de la mer.

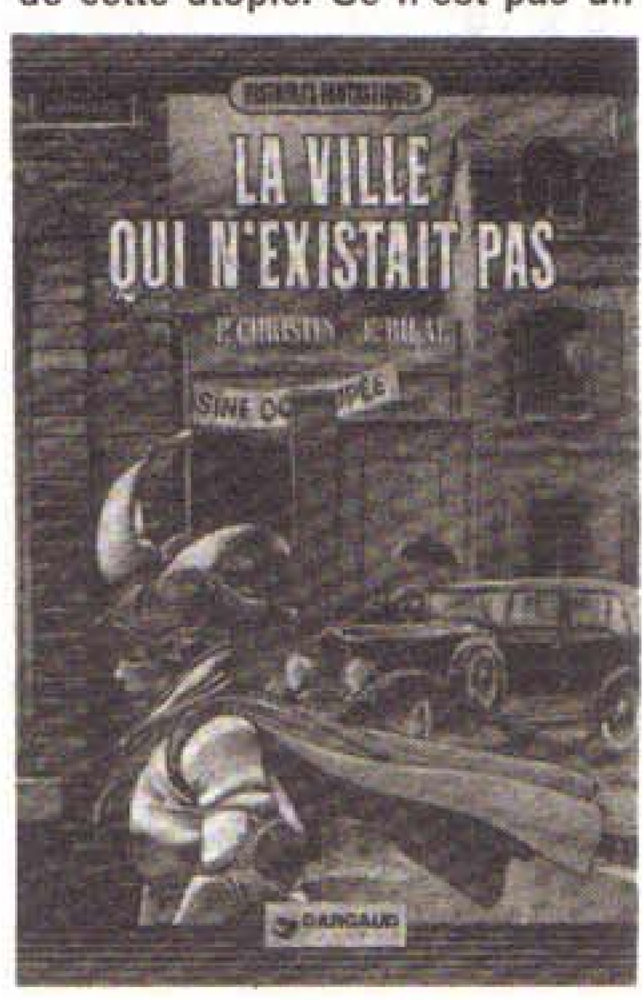
Ce deuil, soudain, va rappeler la demoiselle aux réalités d'une région où il ne fait pas bon vivre. Car Jadencourt est à l'image des cités ouvrières qui fleurissent dans ce pays de la révolution industrielle. On y respire toujours le parfum de *Germinal*.

L'énigmatique héritière arrive avec plein d'idées en tête et une très sainte envie *d'expier pour les péchés de sa famille*. Les choses vont donc changer à Jadencourt. Son projet? Construire une ville idéale pour ses employés. Une sorte d'Auroville, de phalanstère fouriériste du XXe siècle, oasis idyllique qui se dressera bientôt dans la grisaille des plaines...

Dans la lignée des deux autres albums de la série, *La Ville qui n'existait pas* pourrait porter en sous-titre : *Du fantastique comme seul remède à la réalité oppressive*. Une recette signée Christin, qui jongle volontiers avec la dialectique matérialiste et les contes de fées. On ne peut pas dire : son scénario est très solide. Il démarre sur la description méticuleuse d'un contexte social et des forces qui s'y opposent : état, industriels contre prolétaires. Une analyse en termes de lutte des classes et d'exploitation qui nous vaut une peinture saisissante du milieu syndical (voir le dur cégétiste Georges, et Loulou, jeune ouvrier gauchisant de la CFDT), des magouilles patronales (cadres made in Harvard et administrateurs véreux), et des difficultés économiques d'un groupe né avec le capitalisme. De quoi rendre papa Marx mordu de bande dessinée.

Et puis se produit le coup de baguette magique, l'irruption du fantastique, le dérapement vers l'utopie introduit à travers un personnage sans nom, plus observateur qu'acteur, fil conducteur de la série et symbole de l'impossible reconciliation entre matérialisme et idéalisme. Si Christin appréhende le monde d'aujourd'hui avec les outils du raisonnement marxiste, son « grand soir » prend toujours l'aspect d'un rêve teinté de croyances populaires. Du *Cendrillon* aux Editions sociales qui sent bon l'esprit de Mai.

Mais finalement, personne - pas même Christin - n'est dupe de cette utopie. Ce n'est pas un



hasard, si, en fin d'histoire, les principaux personnages fuient la nouvelle cité. « *La fête permanente, ce n'est pas ce que je pensais* », dit Loulou. « *Cette ville n'existe pas*, renchérit Georges, *on ne peut pas se foutre entre parenthèses du monde* ». Morale désenchantée, et bien dans l'air du temps qui semble enterrer ce graffiti de 68 : « *Ne vous inquiétez pas, c'est la réalité qui se trompe* ».

F.L.

CINEMA

Sous la direction de ROLAND JACCARD

LOUISE BROOKS Portrait d'une anti-star

ED. PHEBUS

162 P. - 120 F

Emergé des eaux troubles de l'expressionnisme allemand, le visage de Louise Brooks, sublime fantôme, vient enfin à notre rencontre...

Le cinéaste Georg Wilhelm Pabst l'avait remarqué dans *Une fille dans chaque port*, comédie presque anodine de Howard Hawks.

Il obtint de la faire venir d'Hollywood à Berlin où elle incarna, en toute simplicité, la vision la plus déchirante, la plus subversive de la féminité et de la déchéance de toute l'histoire du cinéma : Loulou.

A une époque où Antonin Artaud appelait l'avènement d'un théâtre de la cruauté, Pabst jeta sur l'écran une créature qui offrait ses chairs vives aux feux impitoyables et voluptueux de ses pulsions. Cinquante ans après sa réalisation, Loulou suscite toujours un effarement émerveillé. Son interprète hante à jamais la mémoire innombrable des cinéphiles. Cette fascination ne doit rien aux modes, mais tout à son magnétisme, fait d'innocence radieuse et canaille, promesse de singularité, de scandale, de magie.





Après avoir célébré, dans Loulou, la vie sous ses formes les plus intenses, les plus tragiques, Louise Brooks ne put se résoudre à n'être qu'une vamp sophistiquée comme Hollywood en fabriquait avec une persévérance redoutable. Elle fit preuve d'une superbe indocilité et après quelques rôles indignes de sa troublante personnalité, elle s'est éloignée de ce monde où « *je vivais*, écrit-elle, *une sorte de cauchemar... Des gens me frôlaient, mais j'avais l'impression qu'ils ne pouvaient ni me voir, ni m'entendre. Aussi me suis-je enfuie...* »



Aujourd'hui âgée de soixante-dix ans, elle vit en recluse à Rochester (Etats-Unis). L'écriture est sa compagne de solitude. Elle est l'auteur de portraits poignants et incisifs de quelques comédiens et cinéastes qui l'ont émue ou inquiétée : W.C. Fields, Humphrey Bogart, Marlène Dietrich et bien sûr G.W. Pabst.

Dans le livre admirable qu'une équipe dirigée par Roland Jaccard consacre à Louise Brooks, elle fait preuve, dans des textes où elle évoque son enfance, son métier, ses déterminations, d'un talent d'écriture étonnant et d'une amère sérénité.

A travers le choix exceptionnel de photos de ses jeunes et « fastes » années qui émaillent cet album, elle apparaît déjà comme une gamine effrontée au regard d'une tristesse insondable.

C'est cette ambiguité de sa nature, autant que son irrésistible attrait érotique, qui a incité le dessinateur italien Guido Crepax à s'en inspirer pour inventer ce personnage d'une provocante beauté et d'un insidieux mystère qu'est Valentina.

J.S.

Et dans quelques mois, dans (A Suivre), une nouvelle apparition de Louise Brooks, à Venise, aux côtés de Corto Maltese.

BANDE DESSINEE ET POLITIQUE

OPPORTUNISME ET MÉDIOCRITÉ

Quand le discours politique découvre brusquement l'existence de la bande dessinée et, comme le *Baron Noir* de Got et Pétillon, s'abat sur elle, toutes serres dehors, quand les idéologies qui s'affrontent pour le douteux combat des élections de mars empruntent le véhicule de la liberté explosée, de la polyphonie tourbillonnante qu'est la bande dessinée pour injecter de force dans ses phylactères des stéréotypes apparemment antagonistes; quand la gauche et la droite trouvent au moins un terrain d'entente dans l'entreprise de phagocytage d'un genre dont elles mesurent précipitamment le formidable impact - trop tard hélas pour en comprendre le fonctionnement - et se l'approprient sauvagement pour produire leurs duplicata mort-nés; quand, enfin, les divers partis en présence jettent un peu de leurs dernières chances de poudre aux yeux programmée dans ces « petits Mickeys » dont ils apprennent aujourd'hui seulement l'existence - on peut s'indigner, certes. On peut aussi se féliciter secrètement. Car que sont, par exemple, *Le songe d'Atthalie* et *l'Histoire du socialisme en France ?* Deux sommets de la médiocrité du rationalisme politique qui soudain trahit sa misère dangereuse, au contact de la folie multiplicatrice et toujours analytique de la bande dessinée. Mais, plus encore, ce sont des symptômes plaisants de la crise que traversent les grandes instances idéologiques réduites à tenter d'infiltrer en vain leurs momies dans un genre qui nie, depuis si longtemps, leurs embaumements et qui les désigne telles qu'enfin l'éternité les change : coupées définitivement de l'imaginaire de notre temps.

PAUL GILLON HISTOIRE DU SOCIALISME EN FRANCE

"SERVICE DE L'HOMME"

45 P. - 16 F

Jusqu'ici, Dieu merci, la bande dessinée avait échappé au réalisme socialiste. Justement, peut-être, à cause de son réalisme à elle, irrécupérable, tout au bord de la caricature perpétuellement retournée en cliché photographique redessiné à distance. C'est-à-dire qu'elle avait échappé à l'horreur de l'étalage des stéréotypes édifiants des utopies de sociétés meilleures. Mais voilà, maintenant c'est fait : *L'Histoire du socialisme en France*, dessinée par Gillon, c'est la nouvelle version des *Histoires vraies de l'Oncle Paul* avec, à la place des héroïsmes isolés d'individus pour la plupart bien suspects politiquement, une grande épopée humanitaire et collective d'où se détachent, ici ou là, de grandes figures suscitées par l'irréversible processus historique, propres à exalter l'espérance du salarié qui voudrait bien croire à l'envol impavide et éternel du progrès.

« *Un idéal d'action dont la grandeur donne presque le vertige* », dit le petit texte du début. Le vertige, oui... Voilà Mitterrand découvrant la bande dessinée pour lui faire ânonner sa chère « *idée qui fait son chemin* ». Et le gentil couple propret - Michel et Martine - dont le dialogue sert de trame au récit, d'égrener pieusement le chapelet des grandes heures de l'histoire socialiste, Jean-Baptiste Clément chantant le « *Temps des cerises* », Louise Michel, le premier maire socialiste, l'affaire Dreyfus, l'assassinat de Jaurès, Blum, le Front Populaire, les guerres coloniales, Mollet, le retour de De Gaulle. Pour terminer, évidemment, sur la silhouette apothéotique de Miterrand en contre-plongée en train de promettre des lendemains qui chantent.

« *Quand on pense d'où vient le socialisme !... Tu te rends compte, Michel ?* » soupire langoureusement Martine en prenant la main de son cadre-décontracté de fiancé. Oui, « *tu te rends compte* » : de la misère vive du peuple à cette bande dessinée frigide, il y a du chemin de parcouru!

Bien sûr, tout cela n'est pas sérieux, et il ne s'agit pas d'une bande dessinée, évidemment. Pas davantage que quand c'est la droite qui, avec le *Songe d'Atthalie*, essaie d'exploiter la plus-value idéologique d'un art dont les secrets lui échappent totalement. Et malgré le dessin de Gillon, *l'Histoire du socialisme en France* n'est qu'un tract écrit dans la langue de bois du militantisme politique allant jusqu'à contaminer le dessin lui-même.

Le parti communiste qui, ces derniers temps, avec une obstination de plus en plus obsessionnelle, accuse le P.S. de virer à droite et de retourner à ses vieux démons « sociaux-démocrates », pourrait se féliciter du discret hommage que constitue cet album à un réalisme socialiste dont les staliniens, dans les années 50, vantaient l'indépassable vertu.

LOUIS LE MUTIN LE SONGE D'ATTHALIE

ED. SOPADIF

48 P. - 17F

Il y a peu encore, les bonnes âmes répétaient que la bande dessinée est « de droite ». C'est du moins l'indignation que l'on entendait vibrer chez ceux qui n'ont jamais compris quelle jouissance en torsion permet de

lire justement la bande dessinée du côté opposé à tous les côtés - et de ne la lire finalement que de là - c'est-à-dire en l'analysant par une démarche coudée qui vous place à son chevet sans y être vraiment, corps et âme dans le plaisir des noces de l'image devenue parole, en gardant sa distance... Et puis le temps a passé, la divine surprise de la « free press » californienne est arrivée, le reste a suivi, la bande dessinée est sortie absoute de son enfer pour servir d'entonnoir aux causes exaltantes.

Mais qu'advient-il quand la bande dessinée se met ouvertement au service du conservatisme le plus vissé, de la réaction la plus lugubrement transie et agressive? Evidemment tout le contraire de ce qui se passait avec les grandes fresques jadis stigmatisées, *Buck Dany*, *Tintin* ou *Blake et Mortimer*. L'album bâclé du *Songe d'Atthalie*, d'un certain Louis Le Mutin, montre bien quelle union contre nature, rebelle à toute positivité, peut produire la rencontre exemplaire d'une pensée ultra-régressive et de l'image-texte. Pire encore que lorsque c'est l'interprétation marxiste du monde qui est aux commandes (les situationnistes ne s'y étaient pas trompés, avec leur génie habituel, qui se contentaient de *détourner* des bandes plutôt que d'en créer).

Dans la panique d'une perspective de défaite électorale, la majorité a accouché de ce misérable avorton, sinistre bien davantage parce qu'il est une tentative ratée d'imitation de la bande dessinée, que parce qu'il véhicule le message archi-connu de la grande peur du collectivisme.

Il s'agit d'un rêve, celui que fait l'économiste Jacques Attali, l'un des « bras droits » de Mitterrand : l'Union de la Gauche au pouvoir, l'économie française en chute libre automatique, l'installation d'une bureaucratie délirante, les travailleurs dans la rue et finalement, dans la débâcle des finances du pays, l'expédition désespérée - à vélo puisqu'il n'y a plus d'essence - d'Attali vers la Suisse pour aller y chercher les capitaux enfuis.

Le cauchemar de la droite a accouché d'un cauchemar de la bande dessinée, d'un mime-mort-né, d'une parodie avortée de ses structures. Visant à l'efficacité, mais incapable de recréer le *temps* réel de son modèle, sa dynamique spécifique de récit en explosion, l'auteur recourt à des condensations maladroites qui figent évidemment le mouvement entre chaque vignette et pétrifient le sens. Qui un tel album peut-il faire rire, qui peut-il faire jouir? Dangereux d'utiliser à son profit un mode d'expression ayant son fonctionnement interne, en tentant simplement de copier en surface. Toutes les idéologies s'y sont cassé les dents. Preuve, pour nous, que la bande dessinée ne saurait être soumise à aucune interprétation politique du monde - elle qui, au contraire, comme expression privilégiée de la modernité, pulvérise joyeusement tous les vieux archaïsmes mentaux dans lesquels, entre autres, s'enracine encore le combat politique.

Après *Le Songe d'Atthalie* et *l'Histoire du socialisme*, on attend avec impatience l'album du P.C., troisième tome de cette frénétique surenchère dans la pub-B.D. électorale...

GOT ET PETILLON
LE BARON NOIR
LE MATIN
60 P. - 21 F



Pendant des mois, tandis que montait l'angoisse parmi les partis de gauche jadis unis, les lecteurs du *Matin* ont pu lire quotidiennement les fables-minute de Got et Pétillon aujourd'hui regroupées en album : *Le Baron Noir*.

Voici donc, une fois de plus transposés dans le règne animal, le récit des malheurs des hommes et les avatars de la lutte des classes. A l'ombre maléfique des ailes du Baron Noir, le grand prédateur, le capitaliste qui « *s'est fait tout seul, sans autre aide... que ses serres et ses ailes* », tremble le peuple des moutons, opprimés et offensés de toujours, plèbe ou prolétariat, gibier désigné et impuissant du grand rapace. Et tout cela au milieu d'une sorte de désert que surveillent les cohortes de rhinocéros, c'est-à-dire les policiers chargés de taper sans relâche sur les fourmis rouges... Tandis que rôde, discret et insistant comme les mauvais souvenirs, un certain crocodile qui se proclame l'allié naturel des moutons, et se dit guéri de ses mauvais penchants de naguère, mais qui fait passer aux moutons des frissons dans le dos, un peu comme quand on entend les staliniens jurer leurs grands dieux qu'ils ont « changé »!

Dans ces vignettes harmonieuses, élégantes, aérées, où la satire n'appuie jamais ni sur le dessin ni sur le texte, c'est toute la misère de la vie politique française, de la « francité » comme disait Barthes, qui défile. Il n'y manque même pas les moutons noirs, sous-classe d'exploités, immigrés que même les moutons blancs, leurs frères en détresse, rejettent.

Il n'y manque pas non plus certains stéréotypes qu'on pourrait s'étonner de voir répétés dans une œuvre qui s'affirme comme joyeusement destructrice d'évidences.

Ainsi, l'ours psychanalyste - « Sig » - est-il présenté comme le grand récupérateur des révoltes des opprimés, ou encore, pour employer un langage jadis à la mode, comme l'allié objectif du Baron Noir. Vieille antienne que, pour rester dans la logique de Got et Pétillon, on verrait mieux dans la bouche du crocodile...

De même, l'éléphant et la tortue, sortes d'intellectuels de bonne volonté à la conscience malheureuse, toujours prête à assumer la cause des moutons (mais seulement parce qu'ils se savent à l'abri, eux, des serres du rapace), témoignent-ils de l'éternité d'un poncif qui a beaucoup traîné du temps de l'engagement sartrien, mais dont on peut se demander s'il a encore un sens, au moment où, avec la dissidence, apparaît un nouveau type d'intellectuel qui ne hante plus les impasses culpabilisatrices de la dialectique maître-esclave.

Ce ne sont que des signes. Mais à la lumière desquels on peut se demander si - plus encore qu'une peinture doucement corrosive de la misère politique française - *Le Baron Noir* n'est pas, involontairement, un discours sur la misère et les archaïsmes de la conception politique du monde.

CABU
A BAS TOUTES LES ARMÉES
ED. DU SQUARE
113 P. - 25 F

La couverture, déjà, à elle seule, barbouillée vinasse et sang, est tout un programme. En gros plan, dans ce ruissellement vermeil, un « beauf » à képi de sous-of' vide sa bouteille de gros rouge en levant une paupière lourde sur « l'ennemi intérieur ».

Tout l'anarchisme radical de Cabu est là, dans cette vulgarité étalée pour gifler sans cesse la délicatesse postiche qui couvre toujours la barbarie des soudards. Même si le message libertaire de Cabu n'atteint jamais à la profondeur mystérieuse d'un Gébé - à la fois ascétique comme un rêve éveillé de mystique et bouleversant comme une utopie sans illusion - même s'il reste souvent simpliste derrière la perfection du dessin, ce qu'il dit, pour l'avoir été déjà bien des fois en vain, n'en est pas moins d'une extrême et perpétuelle urgence.

Par sa virtuosité formelle, Cabu nous assène quelques vérités de base contre la propagande du pouvoir aussi bien que contre celle de l'opposition. Grandis jusqu'à un mythe de buveurs de sang vautrés dans leurs vomissements d'alcooliques, les militaires règnent sur la France, leurs déchets radio-actifs empoisonnent Mururoa, et dans l'ennui écrasant des casernes où les sous-of's soignent leur blennoragie pendant qu'on fait passer aux jeunes recrues l'épreuve du sexe peinturluré de cirage, on prépare les « gégènes » sous les trophées des guerres d'antan, têtes de Viets ou testicules d'Arabes. Avec, en horizon, la « prochaine » : les CES homologués par l'armée pour servir d'hôpitaux militaires en cas de conflit, et le spectre sanglant des massacres du stade de Santiago du Chili qui se rapproche.

Que veut dire Cabu, par son obstination fiévreuse à remettre semaine après semaine, dans *Charlie*, l'accent sur un antimilitarisme que les militaires eux-mêmes espéraient peut-être passé de mode? Ce qu'il dénonce inlassablement, c'est la complicité de tous les pouvoirs - jusqu'aux partis de gauche et aux syndicats qui soutiennent les revendications des appelés mais jamais les objecteurs ni les insoumis.

Or, Cabu ne cesse de le hurler contre toute institution, même celles qui se disent révolutionnaires et rêvent d'une armée populaire : « On n'aménage pas la barbarie! »

P.M.

HUMOUR

ROBERT BENAYOUN
LE NONSENSE
De Lewis Caroll à Woody Allen
ED. BALLAND
334 P. - 59 F



L'humour, pour un esprit rationaliste, c'est ce petit décalage qui relativise toute l'importance (le sérieux) du réel. Ecart minime qui, en même temps, rassure. Car, à aucun moment, il n'y a perte de la raison ou de ce qu'il est convenu d'appeler « bon sens ». Or c'est aux anti-

podes de cet humour cartésien (« *si prosaïque et si ratiocineur* ») que se situe le nonsense, qui n'est pas, comme le démontre Robert Benayoun dans son anthologie, absence du sens précité, mais plutôt négation du « sens commun ». Retrouvant une tout autre logique, non rationnelle, le nonsense atteint, « *à son plus haut degré, l'inexprimable.* »

Et c'est sans doute pourquoi le nonsense demeure, aujourd'hui encore, « *une grâce typiquement anglo-saxonne, presque indéfinissable* ». Ce qui n'empêche pas Benayoun d'essayer d'en cerner « tous les sens ».

Peut-être, pourtant, nous-mêmes, Français, accèdons-nous aujourd'hui aux portes du « wonderland ». C'est en tout cas l'avis de Benayoun : « *le chaos financier et social où nous sommes, balayant les mécanismes nationaux les plus lénifiants (la fameuse ironie à la française) défoule-t-il enfin chez nos compatriotes, sous une forme plus spontanément irrationnelle, les inquiétudes latentes en un culte soudain du sens dessus-dessous?... On sait que le nonsense se manifeste de préférence en période de récession économique, de dépression monétaire et d'injustice sociale, lorsque la pesanteur des iniquités vitales libère les esprits du sens de gravité* ».

Ce qui explique sans doute que le nonsense ait atteint son âge d'or dans « *les affres de l'industrialisation anglaise* » avec Edward Lear et Lewis Caroll, pour connaître un nouvel essor avec W.C. Fields et les Marx Brothers, durant le grand crash américain de 1929.

Toujours est-il qu'on peut maintenant espérer que les Français sont devenus « *plus sensibles à certaines pensées sans langage, à certains travestis du vide et de l'énoncé infatigable des fausses éruditions copieusement inutiles.* » Mais découvrent-ils les vertus du nonsense ou la récession économique?...

F'MURR
BARRE-TOI DE MON HERBE
(3e époque du Génie des Alpages)
ED. DARGAUD
48 P. - 17 F

Il fut un temps où l'on avait le cœur à rire sur les alpages, où on lynchait et flinguait les touristes en toute satisfaction, où le lion trouvait considération, sinon aide, dans sa recherche du Liré, où un Anglais de passage demandait à serrer le sabot à tout le troupeau qui, jusqu'à la deux centième brebis, trouvait cela désopilant.

La crise aidant, les Rouflaquette, les Bretelle, Nodule et autres Cromwelle ont perdu le goût de plaisanter avec la théorie de la relativité et le cours de la laine, même si elles s'offrent encore le luxe de passer un après-midi au cirque. Il n'est plus question pour toutes ces petites bêtes à laine de sauter l'obstacle l'une après l'autre pour aider le berger à s'endormir: ce dernier est de plus en plus le « patron » dont on trompe la vigilance, que l'on rêve de remplacer ou que l'on croit être devenu, ne serait-ce qu'en revêtant sa vieille veste...

Côté fantasmes, la tendance est à la baisse: toujours mal dans sa peau, sa laine ou son pelage, chacun poursuit le rêve-jeu d'être quelqu'un d'autre, mais risque désormais de se faire impitoyablement démasquer.

Sur le plan relationnel, personne ne fait de cadeau à personne : les accusations pleuvent, les excuses ne sont pas acceptées ; plus que jamais, on se harcelle par mesquineries accumulées.

C'est la petite guerre qui use et qui donne finalement envie au berger de rendre sa veste (il le fait!), non sans avoir auparavant essayé de la retourner (en préférant les cours d'eau aux prés d'herbe), de la retrouver (les brebis l'ont prise pour jouer au détective) ou d'en changer (en vain).



Le chien lui-même n'en peut plus de jouer les intermédiaires : tantôt du côté du patron, tantôt du côté des frères de race animale, il s'interroge sur ce qu'il est : lui a-t-on, en le domestiquant, donné accès à la culture ou l'a-t-on simplement dénaturé?

En privilégiant la satire sociale, F'Murr ne bascule pas pour autant dans une autre forme d'humour car, le génie de ses alpages a toujours été d'accumuler diverses manières de faire rire tout en privilégiant la rencontre fortuite, entre un pic et un roc, d'un juge, d'un sphinx et d'une bombe à raser.

M. C.M.

DECOUVREZ L'UNIVERS DE
CATHERINE LARA

Connaissez-vous Catherine Lara ? Si vous ne la connaissez pas, il est temps de la découvrir. Entrez dans son monde, laissez-vous emporter dans ses rêves. Laissez-vous prendre par la magie de sa musique.

Le nouveau 30 cm de Catherine Lara vient de paraître. Ses fidèles l'attendaient avec impatience. Encore une fois, il ne seront pas déçus. Car ses disques sont des chefs-d'œuvre de perfectionnisme. Catherine Lara, la passionnée, aime le beau travail.

Ce n'est pas à Catherine qu'on pourra reprocher de ne pas connaître son métier. Elle commence à jouer du violon à cinq ans. Elle obtient son premier "premier prix" à treize ans. Au Conservatoire de Paris, elle reçoit ensuite un "premier prix" de musique de chambre et un "deuxième prix" de violon. Et puis commence sa carrière d'artiste : violon solo des Musiciens de Paris, fondatrice du Quatuor Lara ; elle joue avec Jean Ferrat, Claude Nougaro.

Insensiblement et irrésistiblement, Catherine Lara, qui était partie pour se consacrer à la musique classique, va laisser la chanson venir à elle. Elle a toujours aimé composer. Un jour, une grande réalisatrice de télévision l'entend fredonner et s'enthousiasme pour ce qu'elle fait. C'est le point de départ de sa carrière de chanteuse. Catherine peut réaliser son premier 30 cm. Ce disque permet au public d'entrer dans l'univers de Catherine Lara et, pour beaucoup, c'est une révélation. "Morituri" s'impose comme un succès. Et le merveilleux voyage continue. Il y a eu "La craie dans l'encrier" avec Gilbert Montagné. Il y a eu l'album "Nil", prodigieux dépaysement poétique. Il y a eu "Lara", disque sensuel et mystérieux. Un nouvel album vient de sortir. Découvrez Catherine Lara grâce à lui : vous y trouverez tout son art, meilleur que jamais.

En versant dans la facilité, on pourrait dire que la musique de Catherine Lara est une synthèse de la musique classique, de la musique "folk" et de la grande chanson française. On

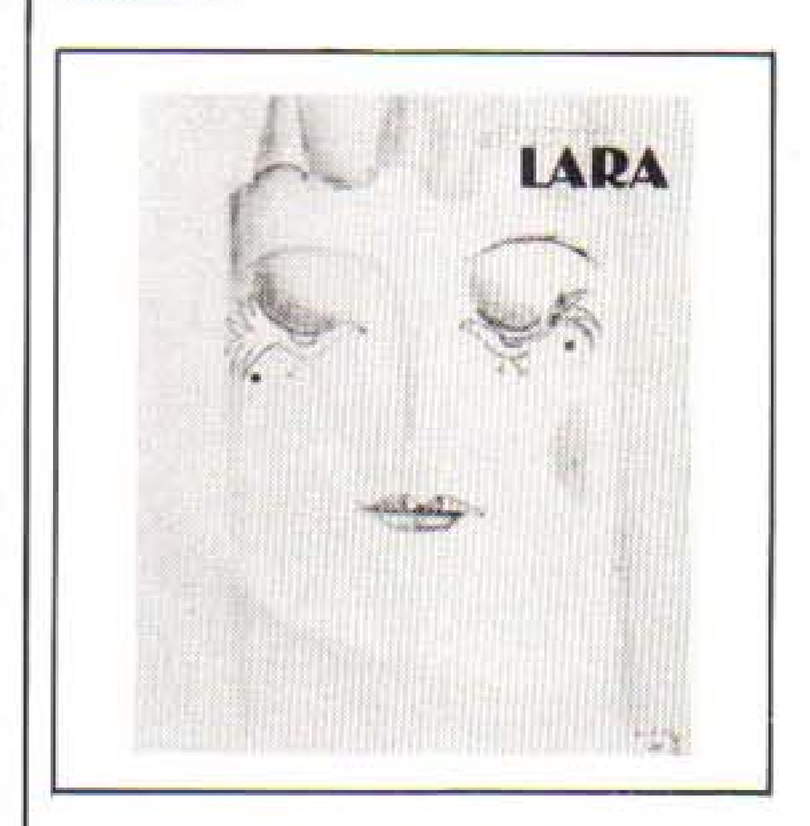


pourrait ajouter que la voix de Catherine est merveilleusement timbrée. Mais, ainsi, on donnerait une image très imparfaite de la réalité. L'art de Catherine est tellement personnel que, semble-t-il, aucun adjectif ne parvient à le décrire avec précision. Déjà, en entendant parler d'art personnel, d'aucuns penseront à un art ésotérique. Non, c'est une musique ouverte, qui ne demande qu'à se partager. On ne peut pas dire non plus que la musique de Catherine Lara est faite de sensibilité car, en matière de chanson, sensibilité veut trop souvent dire mélodrame. On ne pourra pas parler de musique délicate, bien qu'elle soit ciselée avec amour, tant cette musique est sensuelle et humaine.

Et pourtant, c'est un peu le reproche qui a été fait aux disques précédents de Catherine : ils ne montraient pas assez combien elle aime la vie et les êtres humains. Dans son nouveau disque, sans rien renier, elle a voulu faire quelque chose de plus direct. "J'ai évolué dans la simplicité", dit-elle. Pas de concessions à la mode : par exemple, dans ce disque, l'orchestre ne comporte pas de batterie. Catherine joue elle-même du violon, de l'alto, du violoncelle et de la guitare. Son ami Claude Engel joue de la guitare et de la basse. Enfin, Georges Rabol, le pianiste, s'est joint à eux. Ils ont travaillé continuellement pendant deux mois, en une équipe parfaitement soudée. C'est Daniel Boublil, l'inséparable parolier de Catherine Lara, qui a écrit les textes, ainsi que Luc Plamondon, le parolier de Diane Dufresne.

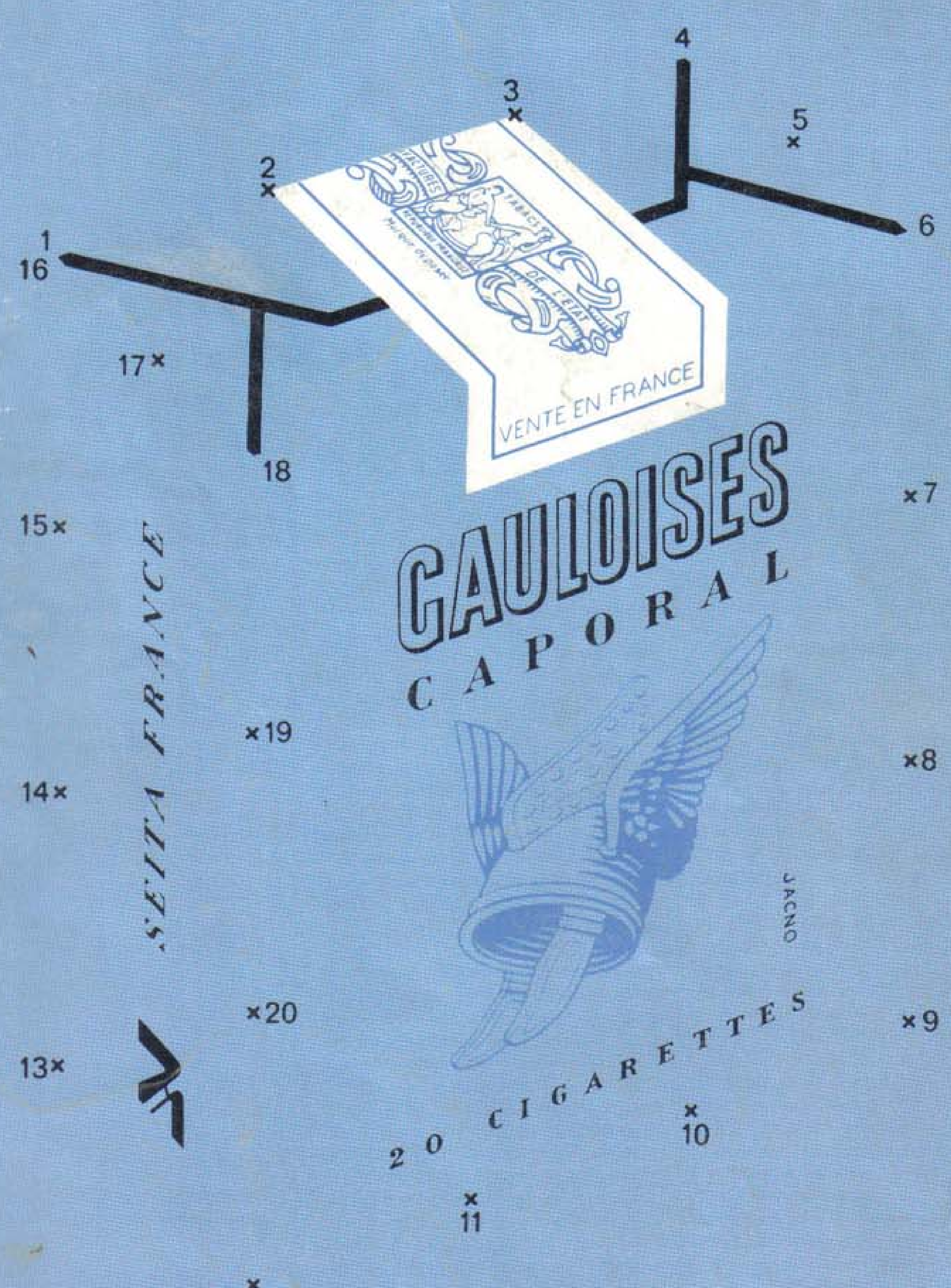
Léo Ferré dit de Catherine Lara qu'à ses yeux elle est la seule chanteuse française ; pour lui, elle est le Brel féminin.

Laissez-vous arracher de votre monde quotidien. Découvrez Catherine Lara.



Album 30 cm CBS 82385
Existe également en musicassette.





1
16
2
3
4
5
6
17
18
MANUFACTURES DE L'ETAT
TABACS
VENTE EN FRANCE
15
GAULOISES
CAPORAL
7
SEITA FRANCE
19
14
8
JACNO
20
9
13
20 CIGARETTES
10
11
12